Lucien Biart

Mes Promenades à travers l'Exposition

Souvenir de 1889

PARIS
HENNUYER editeur

Lycée Charlemagne.

Classe de 5e A.

M. Cartault professeur.

L'Élève Lux Emile

a obtenu un prix de travail.

Le 7 Juillet 1890.

LYCÉE CHARLEMAGNE UNIVTÉ DE FRANCE

Le Proviseur,

Lux. F.

Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/mespromenadestra00biar

MES PROMENADES
A TRAVERS L'EXPOSITION

LA TOUR EIFFEL.

MES PROMENADES
A TRAVERS L'EXPOSITION

PAR

LUCIEN BIART

SOUVENIR DE 1889

PARIS
A. HENNUYER, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
47, RUE LAFFITTE, 47.

1890
Droits de reproduction et de traduction réservés.

MES PROMENADES

A TRAVERS L'EXPOSITION

COUP D'ŒIL D'ENSEMBLE

5 mai 1889.

La grande Exposition universelle, décrétée il y a trois ans pour la célébration du centenaire de la Révolution de 1789, laquelle changea de fond en comble la condition et les mœurs de la nation française, est à la veille d'ouvrir ses portes. Depuis deux années, une armée d'ouvriers, composée de tous les corps de métiers, peine sur le Champ-de-Mars, sur l'esplanade des Invalides et sur les hauteurs du Trocadéro. Dans quelques jours, le public pourra pénétrer enfin dans cette immense enceinte où s'accumulent, dit-on, toutes les richesses de notre globe. Pour m'aider à patienter en attendant cette heure que salueront des salves d'artillerie, je suis tenté de faire un peu d'histoire rétrospective, de me servir du passé pour mesurer le présent.

Que mes lecteurs ne s'inquiètent pas trop, je ne veux pas les ramener au déluge, ni même au temps du roi Dagobert et de saint Éloi. Non, je ne remonterai pas au delà de l'année 1798. A cette époque, notre gouvernement — il portait le nom de Directoire — fit construire au Champ-de-Mars, autour du *Temple de l'Industrie,* des arcades de bois qui coûtèrent 60000 francs environ ; là, cent dix exposants, pas un de plus, inaugurèrent la première exposition générale qui se fût vue à Paris.

En 1801, Bonaparte, qui venait d'être nommé consul, choisit, lui qui aimait à faire grand, la cour du Louvre pour une nouvelle exposition, et deux cent quarante exposants répondirent à son appel. L'année suivante, les concurrents sont au nombre de cinq cent quarante. En 1806, on en compte quatorze cent vingt-deux, et, en 1816, mille six cents. En 1834, le

chiffre s'élève à deux mille quatre cent quarante-sept, et, en 1849, à quatre mille cinq cent trente-deux ! Toutes ces expositions, ne l'oublions pas, étaient exclusivement nationales ; les étrangers n'y parurent qu'à titre de visiteurs.

Ce sont nos voisins et rivaux industriels, les Anglais, qui, en 1851, imaginèrent une exposition internationale, et c'est à cette occasion qu'un jardinier de génie, sir John Paxton, eut l'idée de construire ce Palais de Cristal qu'on admire aujourd'hui à Sydenham. Paris, devancé, convie quatre ans plus tard le monde entier; vingt mille exposants répondent à son invitation! Londres riposte en 1862; Paris recommence en 1867; Vienne s'en mêle en 1873; puis Paris réplique en 1878 avec cinquante-trois mille exposants! Nous voici en 1889, et, bien que pour des raisons d'ordre politique les gouvernements étrangers soient restés officiellement à l'écart, ils ont cependant laissé leurs nationaux libres. Il ne s'agit plus, cette fois, de la cour du Louvre — je la nomme pour faire remarquer le progrès — mais le Champ-de-Mars lui-même a été trouvé trop étroit. On y a donc joint le Trocadéro et ses jardins, puis les avenues sud des Invalides, puis l'esplanade du vieil hôpital, et l'on construit encore, çà et là, jusque sur la Seine et sur pilotis.

Donc, au Champ-de-Mars, point central, se dressent le palais des Beaux-Arts, celui des Arts libéraux, celui des Machines — une curiosité sur laquelle je reviendrai tout à l'heure — et enfin la tour Eiffel. Ces palais forment une sorte de fer à cheval aux branches rectangulaires entourées de parterres, d'ombrages et de jardins, le tout improvisé.

Les constructions que je viens d'énumérer sont en fer et en verre, c'est maintenant de rigueur. Le palais des Beaux-Arts et celui des Arts libéraux se composent de deux nefs longues de 87 mètres et larges de 50, qui, en se rejoignant, s'élancent pour former un dôme central dont la clef de voûte est à 56 mètres au-dessus du sol. C'est là une merveille, puisque cette hauteur est à peu de chose près celle des tours de Notre-Dame, et, sans la tour Eiffel, on l'admirerait. Admirons quand même, en songeant qu'il y a là deux étages de galeries larges de 15 mètres, couvrant une superficie de 33 000 mètres carrés !

Comme annexes à ce monument central, viennent six galeries larges de 25 mètres, débouchant sur un *hall* de 30 mètres, lequel conduit du jardin au palais des Machines.

Au résumé, l'industrie proprement dite peut disposer de 90 000 mètres de terrain, et j'apprends qu'elle se trouve à l'étroit! Thèbes, Memphis, Palmire, Palenqué sont dépassées; Paris, à l'heure présente, pourrait sans peine loger les géants de la fable.

Revenons au palais des Machines, qui s'étend de l'avenue de La Bourdonnais à l'avenue de Suffren, et dont la superficie est de 40 000 mètres carrés. Cette galerie, par ses dimensions et son mode de construction, est une double curiosité. Vue intérieurement, sa forme est celle d'une carène

de navire, mais d'un navire d'une longueur de 420 mètres, et d'une largeur de 114 mètres sur 45 mètres de haut. Souvenons-nous que la voûte de ladite galerie ne s'appuie ni sur des piliers de pierre, ni sur des colonnes de fonte ou de fer. Non, ce mode de construction, qui fut autrefois un progrès, est à son tour délaissé. Dans cet édifice, les arcs forment ogive à leur sommet, se courbent en se rapprochant du sol, et se terminent par une sorte de couteau semblable à celui du fléau des balances. Ces couteaux s'emboîtent dans des cuvettes d'acier remplies d'huile, où ils jouent librement. La longue voûte du palais des Machines se soutient donc par elle-même, sans piliers, et les variations de la température l'élèvent ou l'abaissent sans danger. Il y a là 7 400 000 kilogrammes de fer qui se prêtent aux dilatations ou aux contractions que les différents degrés de chaleur font subir aux métaux, et l'édifice est ainsi d'une solidité absolue.

Ce beau travail ne sera pas apprécié à son juste mérite ; on trouvera la voûte sévère, et on oubliera, pour la juger, que c'est là de l'architecture industrielle, comme celle de la tour Eiffel, des gares de chemin de fer et, du reste, de toutes les constructions de l'Exposition, qu'il faut juger au point de vue utilitaire, et non en les comparant au Parthénon. Ne soyons pas de ceux-là, et rendons à César ce qui appartient à César, sans pour cela dénigrer ni Alexandre, ni Annibal, ni Napoléon.

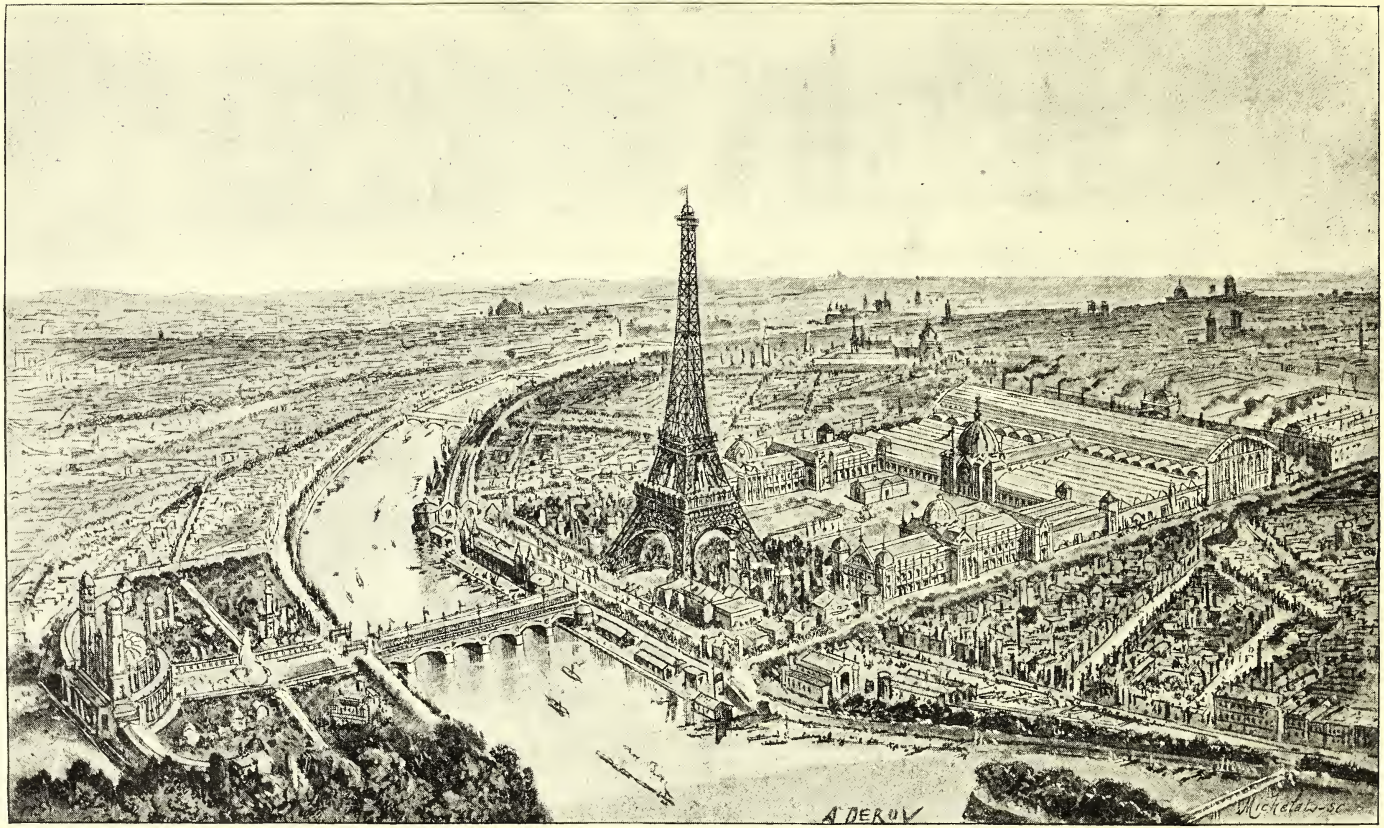
Voilà donc l'ensemble du gros œuvre de l'Exposition, de ce vaste parallélogramme qui s'appuie d'un côté sur l'École militaire et de l'autre sur la Seine, avec la grande arcade de la tour Eiffel pour entrée. Ici, le grave ; mais au delà, sur les rives du fleuve qui traverse la vieille Lutèce, dans les jardins du Trocadéro, sur l'esplanade des Invalides, règnent le pittoresque et la fantaisie. Ici, un coin de l'Inde; là-bas, un panorama; plus loin, un aquarium ; plus près, un nouveau panorama ; à gauche, un coin de Tunis ; à droite, un quartier d'Alger. En avant, la Cochinchine ; en arrière, le Tonkin. Et des naturels de tous les pays, en costumes nationaux, nous offriront des produits de tous les points de l'univers, voire de Tombouctou, qui n'est plus une ville fabuleuse.

La tour Eiffel, comme celle de Babel, entendra parler autour d'elle toutes les langues, tous les idiomes, tous les patois, et ce sera le moment de faire appel au volapuk, cet essai de langue universelle. Mais il est déjà supplanté, le pauvre volapuk, par un jargon composé de mots français et anglais si bien combinés, paraît-il, qu'on ne comprend plus aucune de ces deux langues ; c'est le comble de l'art, car on ne s'entendra plus soi-même, et il sera impossible de se disputer.

Je plaisante sur le volapuk et j'ai tort, car on m'apprend qu'un Suisse émigré en Amérique, M. Albett, vient de léguer une somme d'un million et demi à sa ville natale, Fribourg, pour la fondation d'une académie volapukienne ; en outre, 800 000 francs sont affectés à des traductions ou à des

publications en cette langue. Hélas! au lieu de me moquer du volapuk, ne ferais-je pas mieux de l'apprendre?

Tandis que je bavarde, m'amusant aux bagatelles de la porte, le canon retentit et l'Exposition est solennellement ouverte. On a vu enfin l'intérieur, et il n'y a qu'un cri : c'est le spectacle le plus grandiose, le plus éblouissant, le plus merveilleux qui se soit jamais vu! Les étrangers sont stupéfaits; ils croient enfin sérieusement à la résurrection de cette France mutilée en 1871, restée longtemps affaissée et sanglante, et qui, brusquement, reparaît debout, avec son génie inventif, brillant, imprévu, audacieux. La voilà le front haut, prenant sa revanche contre ceux qui la déclaraient mourante, prenant sa revanche de ses inoubliables malheurs, et cela par un triomphe magnifique de son active industrie, par les arts de la paix!



VUE D'ENSEMBLE DE L'EXPOSITION.

I

Ordre et désordre. — Le premier et le dernier clou. — Quel itinéraire suivre ? — A l'aventure. — La tour Eiffel et les artistes. — Grande controverse. — Tâchons d'être justes. — Le Champ-de-Mars. — Le palais aztèque et sa bordure de cactus. — Les républiques de l'Amérique méridionale. — L'avenir. — Le passé en face du présent. — Une vieille rue du vieux Caire. — Le monde des *Mille et une nuits*. — L'Egypte des pyramides. — Tunis et Carthage. — Les maisons du passé. — Coup d'œil sur l'homme et son intelligence. — L'esplanade des Invalides. — Les galeries de l'agriculture et le chemin de fer Decauville. — Sages conseils.

Mai 1889.

L'ordre, sans lequel rien n'est agréable ni beau, commence à régner dans le vaste enclos du Champ-de-Mars, et la fin des travaux se laisse pressentir. Toutefois, nombre de marteaux retentissent encore et, dans presque toutes les galeries, les peintres promènent leurs pinceaux sur les boiseries, mettant ici du rouge et là-bas du bleu. Les allées des jardins se nivellent ; les caisses à déballer deviennent moins nombreuses, moins encombrantes, les charrois, moins menaçants. Néanmoins, le déballage définitif ne sera guère achevé avant une quinzaine. Ne soyons pour cela ni grincheux ni injustes, et ne jetons de pierres à personne pour des inconvénients en quelque sorte prévus, forcés. Nous voyons là ce qui s'est vu et produit en tout temps ; car il est de règle, dans les entreprises de cette importance, que le dernier clou se plante à l'heure même où un autre ouvrier s'arme de tenailles pour arracher le premier planté.

Si méthodique que l'on soit ou que l'on se soit proposé d'être, la première impression, lorsque le chemin de fer de Ceinture vous dépose au Champ-de-Mars, est un sentiment d'ahurissement. On ne connaît pas encore « les êtres », comme disent pittoresquement les Parisiens, et l'on avance à pas comptés, indécis, se demandant s'il faut prendre à gauche, tourner à droite ou marcher droit devant soi. On se décide pour ce dernier itinéraire, avide, anxieux de tout voir à la fois, ce qui est impossible. On circule donc à l'aventure, ce qui a son charme, car nous aimons tous l'imprévu. Cette première promenade, capricieuse, désordonnée, n'est au fond ni perdue ni inutile, attendu qu'elle fournit de grands points de repère pour l'avenir. La seconde visite est déjà plus sage, moins hâtive et, par conséquent, plus profitable.

Ce qui frappe d'abord, et cette impression est générale, c'est le grandiose de tous les édifices, grandiose auquel préparent les cyclopéennes assises de

la tour Eiffel. Elle devait tout écraser, cette tour, et elle n'écrase rien. Vues de près, ses charpentes de fer, entremêlées par milliers, font involontairement songer à une immense toile d'araignée. A mesure qu'on la laisse en arrière, on la voit devenir svelte, aérienne, monter audacieusement vers le ciel, comme pour conquérir les espaces azurés.

Les artistes, un peu en aveugle et de parti pris, continuent à dénigrer cet étrange monument de fer, qu'ils ont condamné, du reste, bien avant même qu'il soit né. Aujourd'hui, ils ne veulent pas se rétracter, leur amour-propre ne le leur permet pas. J'ai causé avec un de nos plus grands peintres, et je l'ai prié de vouloir bien m'exposer, nettement, les causes réelles de son indignation. Le premier, le plus gros, le principal de ses arguments, car il me l'a servi et resservi cent fois, c'est que l'œuvre de M. Eiffel est un monument inutile. Il est bien faible, cet argument; car, au point de vue de l'art, l'utilité, il me semble, a toujours été chose secondaire. A quoi servent, je vous prie, la colonne Vendôme, la colonne de Juillet, les portes Saint-Denis et Saint-Martin, les arcs du Carrousel et de l'Étoile? Ce sont, m'a dit mon interlocuteur, des monuments commémoratifs de grands faits. Eh mais, la tour Eiffel n'est-elle pas la marque de la résurrection de la France, si humble depuis 1870-1871? Et remarquez que je laisse de côté 1789 et ses bienfaits qui, n'ayant rien de commun avec les crimes de 1793, méritent bien autre chose que le dédain.

J'en conviens, au point de vue de la peinture, de la sculpture, de la musique et de la danse, la tour Eiffel n'a pas grande signification. Seulement il n'y a pas au monde que des artistes, il y a aussi des savants, race qui a conquis dans le monde moderne un rang qui est souvent le premier. Demandez aux astronomes, aux physiciens, aux météorologistes s'ils trouvent inutile le monument qui vous gêne? Et mon adversaire de répliquer : « Qu'ont à voir les arts, je vous prie, avec des machines comme ça? » Quoi! les arts voient avec indifférence, la vapeur, l'électricité, le téléphone, le phonographe! Eh bien, tant pis pour eux. Vous voulez, messieurs, nous ramener à la chandelle et aux pataches, et j'espère bien que vous ne réussirez pas.

Je m'arrête et je laisse, sans me fâcher, mon interlocuteur s'éloigner avec un léger haussement d'épaules. Si vous le voulez bien, lecteur, nous n'aurons pas de ces dédains et nous ne mépriserons personne. Un beau tableau, une belle sculpture, ravissent mes yeux, mais la locomotive me rend service. En vérité j'aurais mauvaise grâce à lui reprocher son apparence de mastodonte, alors que, rapide et soumise, elle fait des distances un mythe et me tient lieu d'ailes. Donc nous regarderons tout avec bienveillance, nous gardant, ce qui est toujours une sottise, d'injurier ou de jeter de la boue aux choses que nous ne comprendrons pas ou qui ne nous plairont pas.

C'est par le chemin de fer de Ceinture, qui, pour moi, est la voie la plus

commode, que j'ai pénétré pour la première fois dans la vaste enceinte de l'Exposition, et c'est de ce point que je ferai partir désormais mes explications. Le Champ-de-Mars, c'est la partie sérieuse de l'Exposition, et l'esplanade des Invalides en est la partie pittoresque, amusante, folle même. On a construit là, en miniature, un coin de l'Afrique civilisée, un coin du monde oriental. Voici un palais tunisien, un minaret, un palais algérien, des habitations kabyles, puis des tentes touaregs. Non loin de là des Persans, des Annamites, des Cochinchinois, etc. Mais je reviens à mon point de départ, et, dès ce moment, je vais regarder avec soin tout ce qui peut amuser et surtout instruire.

J'ai tourné à droite, longeant l'avenue de Suffren, et je me trouve brusquement sous les tropiques, en Amérique. Ce qui me frappe tout d'abord, c'est, avec les proportions massives, colossales, qui distinguent ces monuments, un palais aztèque. Dans le jardin qui l'entoure, des aloès et des cactus aussi curieux par leurs formes que par leurs tailles. Ceux de ces derniers dont les feuilles superposées, plates, ont la forme de nos raquettes, sont les plantes sur lesquelles s'élèvent les cochenilles, ces insectes qui fournissent le carmin, et, par conséquent, le fard. Quant au vaste palais, auquel je reviens, il renfermera bientôt tous les produits de la flore, de la faune, de l'industrie mexicaines. Je dis bientôt, car l'édifice est à peine terminé, et ses aménagements sont à peine commencés. Et ce n'est pas seulement le Mexique qui est en retard, ce sont les petites et les grandes républiques de l'Amérique méridionale, le Paraguay, le Venezuela, le Pérou, l'Équateur, le Guatémala, etc. Cependant, là où il est permis de pénétrer, on peut admirer des échantillons de bois, de minerai, de marbre, de granit, et, comme industrie, des poteries, des tissus de coton, des pelleteries. En somme il nous faut ici suspendre tout jugement jusqu'à l'heure où les installations seront complètes ; mais, ce qu'il est facile de pressentir, c'est que ces pays nous montreront surtout la richesse et la variété des productions de leur sol. Ce sont des contrées qui, après avoir longtemps sommeillé, se réveillent enfin et veulent entrer dans le grand mouvement industriel provoqué par l'Europe. Leur situation géographique, leur climat nous permettent de prévoir la grandeur future de ces États naissants, et peuvent nous inspirer des craintes pour l'avenir. Dans un siècle, le Mexique, le Guatémala, le Pérou, le Brésil, renouvelleront ou auront renouvelé le miracle de l'accroissement prodigieux des États-Unis. Ce seront des pays avec lesquels chacun devra compter et qui, grâce à leurs ressources incalculables, tiendront sinon la tête des arts, qui sont le fruit de la maturité des nations, au moins celle des entreprises industrielles et commerciales.

D'un monde nouveau, plein de sève et de promesses, on tombe dans un monde vieilli jusqu'à la caducité. Me voici dans un petit coin de la Chine, chez des marchands de thé ; puis, presque sans transition, chez des Musul-

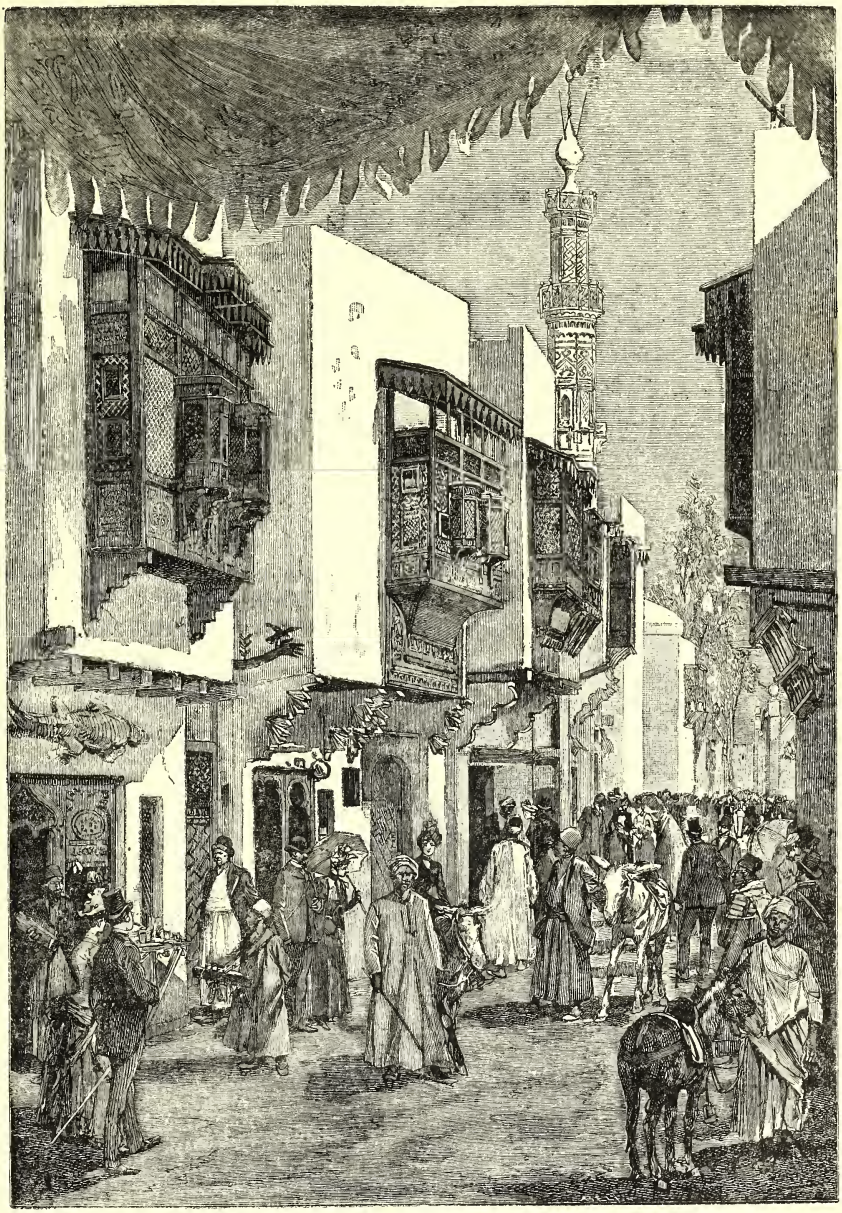
mans. Des hommes aux traits sérieux, d'une beauté incontestable, aux riches costumes où le bleu, le blanc, le rouge, se heurtent, où les broderies d'or et d'argent ne sont pas économisées, vendent, avec une gravité songeuse, du nougat, des bijoux, des babouches, des étoffes de soie, du corail. Nous sommes dans une des anciennes rues du Caire, en face de maisons en miniature et d'une architecture étrange, devant lesquelles les orientalistes se pâment d'admiration. Oui, c'est ancien, pittoresque, riche de couleurs, de nuances, de tons. Mais que tout cela est étriqué, vieillot! Elles touchent encore par maints côtés, ces demeures, aux premières habitations humaines; néanmoins, leur originalité est réelle, imprévue. On est pris à la gorge, dans cette rue du vieux Caire, par un intense sentiment du passé. Au bout de quelques instants, on se croit transporté en Orient, et la musique qui retentit, musique bruyante où le son des tambourins et des grelots dominent, vous plonge, au lieu de vous réveiller, dans le monde des *Mille et une nuits,* dans le monde des rêves.

Néanmoins il est plaisant et même séduisant, ce monde du passé, ce monde de l'opium et des songes enchantés. On tourne, captivé, dans cet étroit espace; on se presse devant ces boutiques minuscules dont le marchand, gravement accroupi, attend vos offres en fumant. En vérité, dans quelques jours, lorsque les installations seront complètes et le sol nivelé, on sortira de cette vieille rue avec la conviction que l'on a visité la capitale de l'antique Égypte qui, à l'heure présente, ne l'oublions pas, a de grandes voies brûlées de soleil, ni plus ni moins que notre Paris.

Ce que je viens de signaler se reproduit à peu de choses près de l'autre côté de l'Exposition, le long de l'avenue de La Bourdonnais. Ici, c'est l'Égypte, une Egypte bien distincte de celle des Pharaons, et là-bas, c'est la Tunisie, l'ancienne Carthage! Que de souvenirs historiques font naître ces deux pays civilisés alors que nous étions encore barbares, et sur lesquels nous prenons aujourd'hui une revanche. Dans les salles de la section anthropologique, on voit un intérieur égyptien au temps des pyramides, et l'on apprend alors le pourquoi de cette singularité qui, dans toutes les peintures égyptiennes, montre un œil de face sur un profil. Ce n'est pas du tout une naïveté des peintres, ainsi que je l'avais toujours cru, c'est la reproduction exacte de la mode d'alors, de la coutume qu'avaient les femmes de s'agrandir les yeux en prolongeant la ligne des paupières à l'aide de couleur bleue. C'est étrange, piquant, mais on ne saurait dire que c'est laid; pour sûr, dans l'arsenal de nos modes passées et présentes, il y a des choses plus extravagantes que celle-là. Si, dans mille ans, une de nos merveilleuses de l'année dernière apparaissait avec une croupe de cheval, ne ferait-elle pas sensation? Montrons-nous donc indulgents pour de belles personnes coquettes qui vivaient, non pas l'année dernière, mais il y a quatre mille ans!

Je me décide à quitter le Caire, après avoir accepté d'un Arabe, chargé

d'une énorme bouteille, au-dessous du goulot de laquelle un citron est perché sur des fils de fer, un verre d'une très bonne limonade. Je reviens avec



La rue du Caire.

lenteur sur mes pas, puis, longeant la Seine, je me trouve devant une maison aztèque où un naturel, en grand costume national, tresse prosaï-

quement des corbeilles. Je passe devant une maison israélite, devant une maison grecque, devant une maison romaine, et la vue de ces restaurations du passé me fait mieux comprendre la vie particulière, individuelle, des peuples dont je sais plus ou moins l'histoire, qu'un gros volume d'explications. Peu à peu, des maisons de pierre, que je crois inutile d'énumérer une à une, je passe aux maisons de bois, de roseaux, de boue, de chaume, puis à « la maison lacustre » bâtie sur pilotis et flanquée de sa grossière embarcation, creusée à l'aide du feu dans un tronc d'arbre. Cet ensemble prouve déjà une certaine connaissance des lois naturelles de la matière, une certaine civilisation. Enfin, voici une hutte, j'allais dire une tanière, et me voilà près des cavernes, naturelles ou creusées, où s'abritaient nos lointains ancêtres.

Ainsi, seul de tous les animaux jetés sur la terre, l'homme ne savait pas, à ses commencements, se construire un abri, ni même un nid. Mais il avait l'intelligence et, empruntant aux fauves, à l'oiseau, à la fourmi, à l'abeille, au castor, un peu de leur industrie, il a, les siècles aidant, mis à contribution tous les bois, tous les métaux, toutes les pierres, toutes les couleurs, et bâti des villes peuplées de palais. Le fer, l'or, l'argent, le platine, le nickel, le noyer, l'acajou, le palissandre, l'ivoire, l'ébène, le marbre, le porphyre, le jaspe, l'agate, la nacre, les perles, les diamants, la terre, le kaolin, la soie, le chanvre, le coton, la peau des fauves, les plumes des oiseaux, il a tout pétri, tout façonné, tout réduit à son usage, et l'Exposition, d'une extrémité à l'autre, n'est qu'une brillante démonstration de cette vérité. L'utile conquis, il s'est occupé de l'agréable, et les arts sont nés. Aujourd'hui, ce sont les éléments qu'il dompte. L'eau vaporisée lui prête sa force ; la foudre, sa lumière. Un fil emporte sa voix à des centaines de kilomètres, et cette voix impalpable, insaisissable, il la prend au vol, la met en cage, et la fait parler où et quand il lui plaît.

Du reste, pour mieux mesurer la distance qui sépare le début de l'homme de l'heure présente, du seuil de la plus infime des huttes de l'histoire de l'habitation humaine, longuement examinée, je me suis rendu d'un seul trait, sans regarder ni à droite, ni à gauche, sous le dôme central. Là, j'ai levé les yeux. J'ai levé les yeux, et je suis resté ébloui, avec une idée grandiose du génie divin qui anime ce petit être, l'homme.

Je n'ai pas repris ma promenade régulière, car il ne s'agit aujourd'hui que d'une simple exploration, d'un coup d'œil d'ensemble. Donc, voulant voir l'esplanade des Invalides, je me suis mis en route et j'ai longé la Seine. Il y a là deux vastes galeries parallèles, où se trouve rangé tout ce qui a trait à la culture, à l'horticulture, à l'arboriculture. Machines à semer, à moissonner, à faucher, instruments à tailler les arbres ou la vigne, reposent côte à côte avec des betteraves énormes, du blé gros comme un pois, des épis de maïs monstrueux. Production et conservation des fruits, cépage et gref-

fage, préparation des vins, des conserves, des liqueurs; échantillons de foin, de paille, de pommes de terre; cressonnières, locomobiles, basses-cours, instruments de jardinage ou d'irrigation, etc., je me suis donné environ 5 kilomètres de ce spectacle varié, bien qu'uniforme.

Je plaisante, mais je suis loin de faire fi, bien entendu, de ces choses utiles; car ni le vin, ni le pain, ni les œufs, ni le lait, ni le beurre, ni les fromages, ne sont matières à dédaigner. Seulement, pour comprendre, pour s'intéresser comme il convient à cette partie de l'Exposition, il faut des connaissances et des aptitudes spéciales.

Je viens de voir tant de charrues, tant de rouleaux, tant de moissonneuses, que ma cervelle, je l'avoue avec un peu de honte, en est ébranlée. Il me semble qu'on fauche sous mon arcade sourcilière gauche, qu'on égrène du maïs sous mon arcade sourcilière droite, et que l'on me promène une herse dans l'estomac.

Au point de vue de la direction d'une maison, j'ai pourtant vu, dans mon expédition imprudente, nombre de machines nouvelles qu'il est bon de connaître, sur lesquelles il est utile d'être renseigné. J'y reviendrai donc, et j'aurai soin alors de voir à mon aise, d'éviter les indigestions. Car les bonnes choses sont aussi indigestes que les mauvaises, ce qui est humiliant pour notre amour-propre, et aussi pour notre orgueil.

II

Derniers coups de marteau et de pinceau. — Le palais du ministère de la guerre. — Un peu de critique. — La salle des uniformes. — Petits et grands canons. — Réflexions consolantes sur la paix et sur la guerre. — Les galeries des beaux-arts et les esprits chagrins.— Vieux et jeunes amis. — Les praticiens italiens.—Un caillou de 12 millions. — La Ville de Paris et son exposition.— Paris souterrain.— Veines et artères.— Souvenirs du passé. — Eau claire et eau trouble. — En avant!

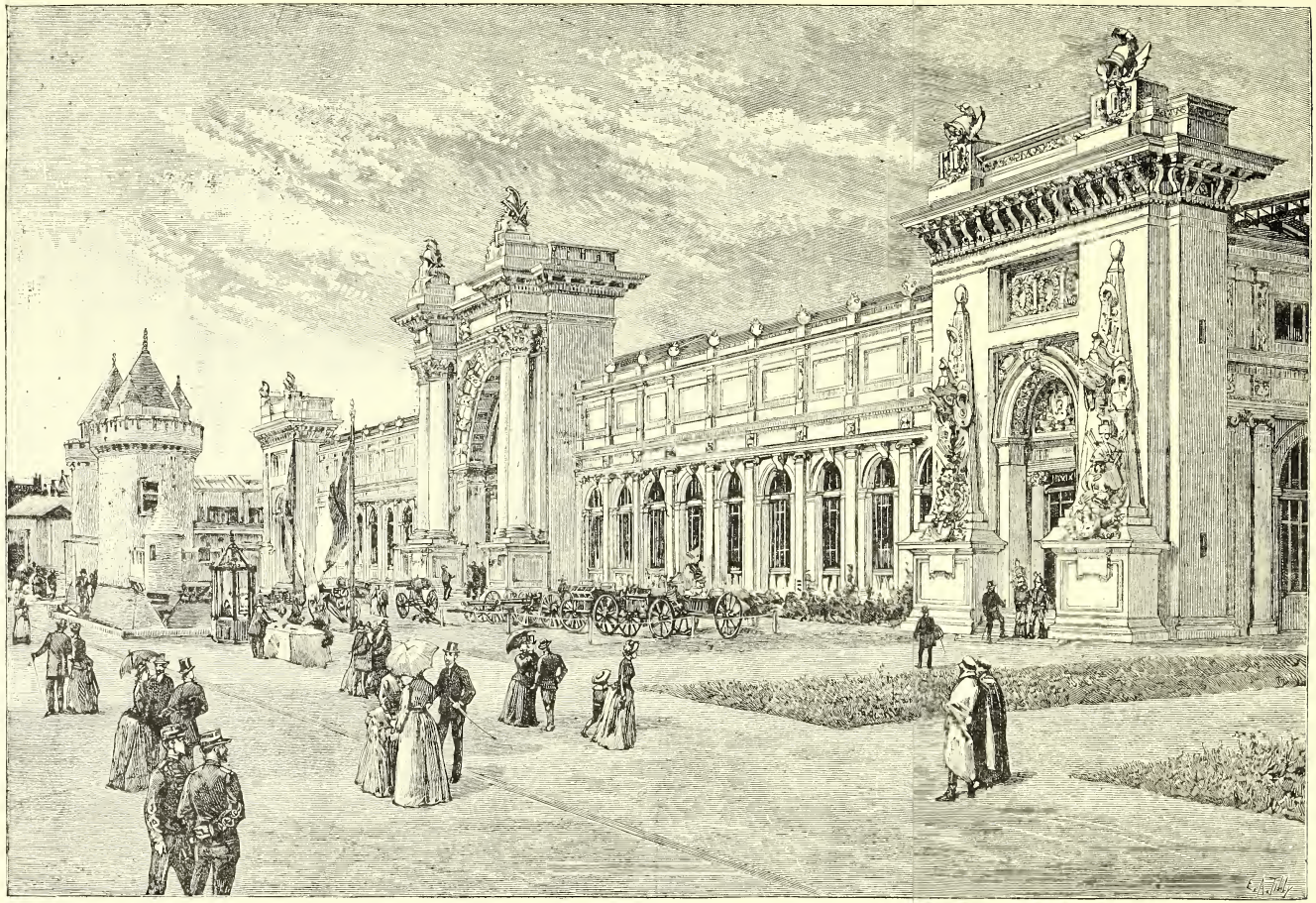
Juin 1889.

C'est encore au milieu des caisses et des ballots que je me promène, toujours menacé d'un côté par le pinceau enduit de couleur d'un peintre en bâtiment, et de l'autre par la scie d'un menuisier ou le marteau d'un serrurier. Cette constante préoccupation d'avoir à se garer ne laisse pas d'être gênante, car elle ne permet pas d'être distrait. En outre, rien de ce que vous voulez étudier n'est complet ; à chaque instant manque une page du livre que vous allez lire, dont vous ne voudriez passer aucune ligne. Néanmoins, on travaille avec tant d'ardeur autour de moi, que j'achèverai peut-être cette promenade au bruit du dernier coup de marteau, circulant en toute liberté d'esprit et toute sécurité de corps.

En attendant, je cherche les coins où la paix peut s'être réfugiée, et, voyez un peu la malice des choses, j'avise le palais du ministère de la guerre! Il n'est pas beau du tout, cet édifice, et les massives colonnes qui encadrent ses portes me choquent. Je ne sais pourquoi, mais elles me font songer à un enfant vêtu d'un habit de grande personne, et je souris. Toutefois, je me garde d'insister sur le manque de proportions, ne voulant, pour l'heure, déclarer la guerre à personne.

J'entre. Encore des bruits de marteau, des pots de couleur, puis des cordes tendues signifiant : On ne passe pas. J'obéis à cette consigne et, ne pouvant passer, je monte. J'ai eu raison, car me voilà devant un camp où se coudoient tous les uniformes de notre belle armée. Sont-ce des soldats en chair et en os que ces figures? Les enfants le croient.

Je salue tout d'abord les gardes de Paris, les uns à pied, les autres à cheval, tous en grande tenue. J'admire un adjudant recevant les ordres de son capitaine, puis un général interpellant un capitaine, et, un peu plus loin, près d'une tente, je m'égaye à la vue de cuisiniers en vêtements de corvée, s'occupant de la *popotte*. De tous les côtés, allant, venant, courant, travaillant, fumant, des officiers et des soldats de toutes les armes, qui, par l'ex-



PALAIS DU MINISTÈRE DE LA GUERRE.

pression de leurs visages, par la vérité de leurs attitudes, feraient honneur au musée Grévin. Ces spectacles, qui parlent à l'intelligence par les yeux, amusent, font mieux comprendre, instruisent ; aussi, jeunes et vieux s'attardent-ils à les contempler.

Mais c'est là une partie pittoresque, et, naturellement, l'exposition particulière du ministère de la guerre a des côtés plus sérieux. Voici les nouveaux canons, qui font tant parler d'eux ; ceux-ci, des joujoux en apparence, lancent des projectiles à des distances invisibles, et, ces gros, dans l'intérieur desquels on pourrait presque se promener, sont encore plus redoutables. Hélas ! que nous voilà loin des canons de nos pères, qui portaient à 300 mètres, et que dirait Napoléon, s'il revenait au monde !

Le perfectionnement des armes à longue portée fera de la guerre une extermination ; c'est là le progrès ! Toutefois, une pensée me console : c'est que tous les formidables objets qui m'entourent ne doivent pas nous servir à attaquer, mais à nous défendre. Cette pensée me fait regarder avec moins de tristesse tous ces engins de meurtre, et, peu à peu, je les contemple même avec satisfaction. Elles me démontrent, ces armes que je crois inutile de décrire, que les Sedan sont maintenant impossibles. Nos soldats pourront être vaincus, mais ils ne lutteront plus à armes inégales, leur courage ne sera plus dépensé sans profit, et leurs victoires coûteront cher à nos ennemis. J'y pense, nous sommes en pleine paix ; nous ne songeons à quereller personne, et, encore une fois, ce que j'ai sous les yeux me semble une garantie que personne ne nous cherchera querelle. La guerre est une chose de sauvages, laissons-la donc aux sauvages, si nous le pouvons.

De la guerre, je passe à la paix, c'est-à-dire aux galeries des beaux-arts. Ici, plus de déballage de caisses, plus d'apparence d'emménagement, tout est en place. C'est une oasis, une oasis séduisante, charmante ; goûtons, à son ombre, un instant de repos.

Pour les jeunes gens, cette exposition rétrospective, ce salon de choix, a tout l'imprévu, tout le piquant d'une chose nouvelle. Pour ceux qui, comme moi, ont des cheveux gris — lorsqu'il leur en reste — l'émotion n'est pas moins vive, bien que de nature différente. C'est que là où les jeunes voient du nouveau, nous voyons, nous, de vieux amis que nous avons perdus de vue, que nous sommes heureux de revoir. Le tableau que voilà, il a marqué le début d'un peintre aujourd'hui en pleine renommée, et cet autre a marqué l'apogée d'une réputation. Ce troisième, très acclamé, lui aussi, est demeuré sans lendemain et celui qui l'a peint, promptement disparu, n'a connu que l'aurore de la gloire.

Des esprits chagrins ont blâmé cette exposition rétrospective, et j'avoue n'avoir rien compris à leurs plaintes. « Ce n'est pas de l'industrie, » ont-ils dit ; soit, mais que m'importe ? c'est de l'art, et, en France, l'art a sa place partout, il est toujours le bienvenu. Sans compter qu'il arrive un âge où

on ne goûte plus que les livres que l'on a déjà lus, où l'on ne sent bien que les toiles que l'on a déjà vues ; le beau, et c'est un de ses privilèges, ne lassant jamais. Passez donc, si cela vous est possible, devant Notre-Dame de Paris sans lever les yeux sur son portail, que vous connaissez de reste ! Si vous pouvez le faire, ne l'avouez jamais : c'est la preuve qu'il vous manque un sens.

Je me perds en considérations, mais comment faire autrement. Décrire les tableaux serait être ennuyeux. En signaler quelques-uns friserait l'outrecuidance, car chacun de nous a son goût particulier. Ce qu'il faut constater, c'est que notre cher pays possède de grands et très grands artistes, et une pléiade de dessinateurs et de graveurs habiles. Les salles de la peinture anglaise, espagnole, hongroise, américaine, sont intéressantes ; elles nous montrent un art souvent très distinct du nôtre, et par cela même instructif.

Quant aux Italiens, nos anciens maîtres à peine égalés, c'est aujourd'hui dans la sculpture qu'il faut admirer l'art de leurs praticiens. Ils font charmant, moelleux, joli, mots qui font bondir nos sculpteurs français, gens rudes à beaucoup de points de vue. Rudes, non ; je préfère dire graves, sévères, énergiques, et sachant trouver de loin en loin le beau, qui souvent est le contraire du joli.

J'en ai dit assez sur les beaux-arts. Il ne m'était guère possible de les passer sous silence ; m'y attarder serait une faute. Je m'en éloigne avec un peu de fierté permise, et je retourne vers les galeries industrielles, où il y a tant à voir et aussi tant à admirer.

Je viens d'apprendre que l'Exposition renferme une merveille sans égale. Il s'agit d'un simple caillou transparent, d'un de ces cailloux que les anciens nommaient *adamas*, mot grec qui signifie « indomptable » et dont nous avons tiré notre mot diamant. Le diamant n'est plus indomptable, on le taille, on le polit ; mais il n'est vaincu que par lui-même et il reste toujours précieux.

Celui dont je parle est exposé en face des vitrines de MM. Bapst et Falize, les célèbres joailliers de la couronne de France, alors qu'il y avait en France une couronne. Je traverse donc les jardins qui séparent l'aile droite de l'aile gauche de l'Exposition, pour gagner les salles de la joaillerie, près du grand dôme. Chemin faisant, je me répète que la merveille que je vais voir se nomme l'« Impérial » et qu'elle a été découverte en 1885, dans les mines du sud de l'Afrique. Cette merveille possède plusieurs propriétaires, dont un des principaux est M. Pam. Une commission a été nommée à Paris pour l'examiner, commission composée d'experts tels que MM. Falize, Saglio, Vanderheym, qui l'ont comparée avec le « Régent ». L'Impérial a été trouvé plus gros, plus lourd que le célèbre joyau de l'ancienne couronne de France, et d'une aussi belle eau.

Mais, quel est son prix? Hélas ! il s'en faut qu'il soit à la portée de toutes les bourses, et on n'a pu le fixer, ce prix, que par comparaison avec celui du

Régent qui, en 1791, fut évalué à 12 millions de francs. Au fait, nous voici devant cet inestimable caillou ; il est à vendre.

Dois-je le décrire minutieusement? Ma foi non. Du reste, dans les salles où je suis, on dirait, à les voir scintiller de tous les côtés, que les diamants sont matière commune. Ne le croyons pas ; ils sont toujours précieux, et, dans tous les pays, les femmes s'en disputent la possession. En Orient, les hommes s'en mêlent, car ils aiment à parer leurs armes, leurs coiffures et leurs vêtements de pierres fines. Chez nous, à l'heure présente, nul n'oserait, je crois, se présenter en public avec un habit dont les boutons seraient des diamants ; cependant, on en voit briller sur les plaques des grades supérieurs des ordres de chevalerie, sur ce que l'on nomme des crachats. Un crachat devenant un suprême honneur? Ne faut-il pas voir là un des coins de la sottise humaine?

Pour ma part, ce que j'admire le plus, en ce moment, ce ne sont pas les diamants eux-mêmes, mais bien la façon dont ils sont montés. Quel art fin, délicat, savant, que celui de la joaillerie uni à l'orfèvrerie, et quels artistes que les créateurs de ces bijoux! Je m'aperçois que nous avons de très sérieux rivaux dans les Autrichiens et les Anglais, tant pis.

J'adore les contrastes ; et je pénètre dans le pavillon de la Ville de Paris. Il y a là, comme curiosités artistiques, de belles fresques et de belles statues destinées à embellir nos édifices urbains, puis des modèles en relief des promenades, des squares, des casernes, des écoles et des prisons de notre beau Paris.

Toutefois, la partie la plus intéressante de cette exposition a trait au Paris souterrain, à ces égouts qui, en même temps qu'ils emportent au loin les eaux souillées, servent d'abri et de routes aux fils télégraphiques et téléphoniques, aux tuyaux du gaz, à ceux de l'eau potable, aux conduites d'air des tubes qui règlent les horloges pneumatiques, etc. On dirait un réseau de veines, et, en réalité, tous ces tubes font circuler la vie, c'est-à-dire l'air et la lumière, du haut en bas de nos demeures. Pour comprendre toute la valeur de ces progrès, il faut avoir connu les quinquets, les fourneaux de terre, les seaux pour les eaux de toilette et ceux des porteurs d'eau. Et ce passé, presque enfantin, il existait hier. Moi, qui constate le progrès, j'ai vu les porteurs d'eau circuler avec leurs seaux, puis avec leur tonneau, et parcourir les rues en offrant leur marchandise d'un ton lugubre. Aujourd'hui, il suffit de tourner un robinet pour entrer en possession d'une petite rivière, puis un autre pour avoir de la lumière ou du feu. L'habitude, il faut le dire, nous cache tout ce qu'il y a de merveilleux dans cette organisation.

Il y a là deux grands tableaux, dont l'un représente l'emplacement du huitième et du dix-septième arrondissement en 1749, et ce même emplacement vu à l'heure présente. Dans la première toile, une simple ferme se trouve au milieu de champs de labours, et c'est là que se dresse aujourd'hui

la gare Saint-Lazare. La rue du Rocher existe déjà, mais à l'état de grande route à travers champs, ainsi que la rue de Clichy. Batignolles, Levallois-Perret, Clichy sont représentés par quelques maisons éparses. On admire aujourd'hui le quartier de l'Europe, le quartier Monceau, qui n'étaient, en 1789, que de simples prairies. Je suis resté près d'une demi-heure devant ces deux tableaux, que les regards peuvent contempler à la fois, sur lesquels on s'oriente admirablement, où l'on voit ce qui était et ce qui est. Je fais le vœu que ces toiles soient placées plus tard à l'Hôtel de ville ; elles sont de curieuses pages de l'histoire de Paris.

La Ville de Paris, pour mieux faire apprécier le bien-être que nous lui devons — orgueil très légitime — nous montre l'intérieur d'une maison moderne et celui d'une maison d'autrefois. Elle nous présente une fontaine Wallace ; puis, dans trois grands réservoirs de cristal, les eaux de l'Ourcq, les eaux de la Seine et, entre elles, celles de la Vanne. Je ne regarde que d'un œil. L'eau de l'Ourcq, dont j'ai autrefois admiré la transparence près de sa source, dans le département de l'Aisne, paraît ici tant soit peu trouble. Quant à l'eau de Seine, que l'on se représente une eau de mare, à la fois jaune et trouble, dans laquelle se seraient dissoutes des grenouilles brunes et vertes. Vrai, il faut être sur le point de mourir de soif pour y goûter. Dans un verre, cela ne se voit pas trop, mais, dans le réservoir... pouah!

Ne faisons pas trop les dégoûtés, car de temps à autre, dans les temps malsains, c'est-à-dire en été, c'est de ce liquide que la Ville emplit nos carafes. Eh bien, mieux vaudrait le faire sans nous le dire. Pour ma part, je vais modérer ma soif.

En revanche, l'eau de la Vanne réconcilie avec l'indispensable liquide, et l'eau de la Dhuys est encore meilleure.

III

Au Trocadéro. — Sages conseils aux Parisiens et aux Parisiennes. — Au pied de la cascade antédiluvienne. — Vue d'ensemble. — Architecture nouvelle. — Fleurs et fruits. — Le pavillon de l'Administration des eaux et forêts. — Curiosités utiles. — Comment on dompte un torrent. — Sur la rive gauche de la Seine. — Le pavillon de la république Argentine. — Un appareil réfrigérant. — Les républiques de l'Amérique du Sud. — Coup d'œil vers l'avenir. — Réflexions très philosophiques. — Le globe terrestre au millionième. — Le tour du monde en une heure.

C'est par l'un des guichets du Trocadéro que je pénètre aujourd'hui dans l'enceinte de l'Exposition, et, de ce côté, je remarque que nul ne songe à regarder ce qui l'entoure. On se hâte, on défile presque en courant, attiré comme par un aimant invincible vers le Champ-de-Mars, que l'on voit grouiller — le mot n'est pas élégant, mais il est juste — au delà du pont d'Iéna. Je me garde de suivre ces gens pressés, je veux jouir un peu du panorama qui m'est offert gratuitement; il en vaut la peine.

Si j'avais à conduire à l'Exposition quelqu'un qui soit peu familier avec Paris, et que je veuille frapper son imagination, c'est ici que je l'amènerais. Le vestibule traversé, si l'on regarde au loin, on s'arrête brusquement, et le dicton vulgaire « n'avoir pas assez d'yeux » devient aussitôt une vérité. Non, on n'a pas assez d'yeux pour voir d'un seul coup ce que l'on découvre; ce n'est plus l'antique désert du Champ-de-Mars que l'on a devant soi, c'est une ville aux monuments étranges sous notre ciel, une Babylone inconnue, improvisée, grandiose, magnifique.

Je me suis posté au pied de la fontaine centrale, ayant derrière moi le bassin où s'ébattent des animaux antédiluviens; car ce ne sont pas là des figures de fantaisie, ainsi que paraissaient le croire de très honnêtes gens qui me coudoyaient. Non, ce sont des reproductions exactes d'êtres qui ont vécu, qui ont habité notre terre dans sa première jeunesse, et dont les squelettes ou les empreintes se découvrent chaque jour dans les grottes ou dans les mines. A ma droite et à ma gauche, des masses de verdure; au premier plan, les longues tentes qui abritent tous les instruments utiles à l'horticulture, tous les engins qui la touchent de près ou de loin. Partout des fleurs à profusion; puis, çà et là, au-dessus des arbres, le pittoresque sommet d'un chalet. Mais c'est devant moi que je regarde, et la Seine, qui miroite du côté de Paris, disparaît pour reparaître à ma gauche. Qui reconnaîtrait, s'il n'était prévenu, le pont d'Iéna sous cette galerie couverte qui abrite contre le soleil. Au fait, on ne cherche pas à le découvrir; on est tout à la tour Eiffel,

dont les cyclopéennes assises sont un sujet de stupéfaction. On regarde la tour Eiffel, et l'on se rend compte de ses proportions, en apercevant, à travers son porche, le dôme central et les dômes latéraux des bâtiments de l'Exposition proprement dite, dômes dont les couleurs, les dorures, les ornements surprennent nos regards, accoutumés au gris monotone, triste et uniforme de nos monuments classiques. En somme, c'est une innovation, une nouveauté que ce savant bariolage — je prends ce mot en bonne part — que je suis loin de blâmer du tout au tout. Les sévères critiques auront beau se plaindre : c'est gai, c'est souriant, c'est joli. L'architecture a raison de dédaigner ces qualités lorsqu'elle construit un palais de justice, mais elle a tort de les repousser lorsqu'il s'agit d'un lieu de plaisir, et l'Exposition, il me semble, est tout le contraire d'une nécropole.

A travers l'immense porche, si largement ouvert sur l'espace, qu'il permet de tout voir sans peine, la fontaine de Coutan apparaît dans un cadre digne d'elle. C'est cette fontaine qui, chaque soir, sous l'action de l'électricité, voit ses eaux se teindre de toutes les couleurs, de toutes les nuances imaginables et inimaginables. C'est là un spectacle qui fait croire que les hommes se sont emparés d'un arc-en-ciel, qu'ils l'ont délayé, liquéfié, pour le faire jaillir en cascades et en gerbes qui surpassent en imprévu les feux d'artifices les plus merveilleux.

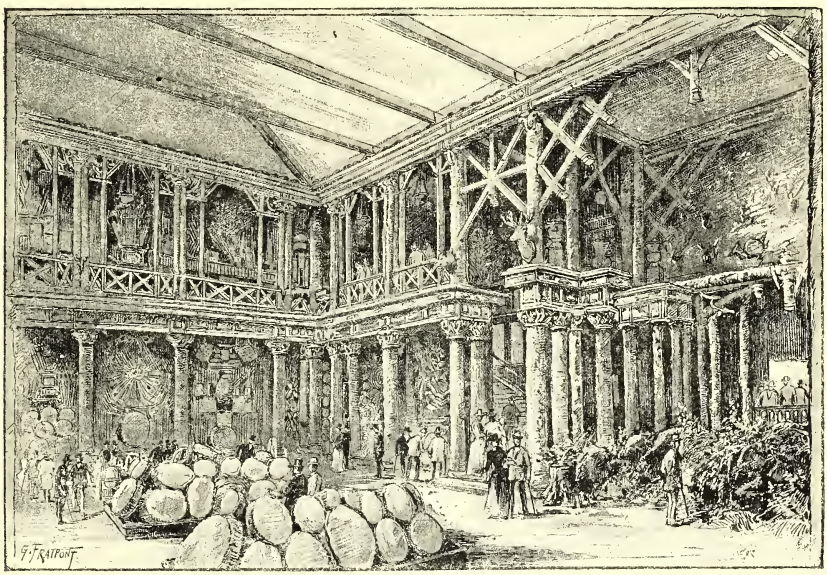
Que de surprises ! que de contrastes ! que d'éblouissements ! selon que l'on regarde plus ou moins en avant. A ma droite, un monument du moyen âge, ensemble de tourelles agglomérées, aux toits pointus et couverts d'ardoises, m'intrigue, et j'apprends que c'est une reproduction de la fameuse tour de Nesle. Suivant cette ligne, les coteaux de Meudon s'estompent dans le lointain ; puis, à mes pieds, les « miradores », les tourelles mauresques des républiques du sud de l'Amérique, ou mieux dit de l'Amérique du Sud, montrent leur légèreté gracieuse. A gauche, des dômes minuscules, des minarets, des pagodes ; la Chine, le Japon, la Perse, la Turquie se coudoyant. La petite tour des écuries du Louvre, surmontée de son lion découpé, se dresse au milieu de ce monde oriental, et ne le dépare pas.

Je ramène mes regards au pied de la tour Eiffel, je les réconforte sur les pelouses des jardins, puis je reviens sur les rives de la Seine. Là encore, dans des proportions réduites, des constructions étranges et étrangères, la reproduction des demeures de l'homme à toutes les époques de son existence, déjà visitées. Tout ce que je décris est noyé dans une buée transparente, produite par les promeneurs. Songez donc, ils sont deux cent mille environ dans cette ville, qui n'existait pas hier, et qui dans six mois s'évanouira, nous laissant croire que nous avons rêvé.

Je suis toujours au pied de la fontaine aux animaux antédiluviens, et deux impétueux courants de visiteurs, anxieux d'atteindre le Champ-de-Mars, continuent à défiler de chaque côté de moi. Je me range parmi les

sages, et j'avance avec lenteur, foulant le domaine de l'exposition florale, et ce n'est pas perdre son temps que se promener parmi les roses, quelque peu grisé par leur parfum. Que de variétés, bon Dieu, et combien de volumes faudrait-il rien que pour les énumérer ! Me voilà sous les tentes où les horticulteurs, ces réformateurs des végétaux, me montrent les fleurs que je connais, agrandies, embellies, modifiées. Voici des roses vertes d'un effet très singulier ; tout bien considéré, je reste le partisan des roses roses.

Prenons cette allée, puis cette autre, et laissons-nous guider par le bruit rafraîchissant d'une cascade, qui murmure au milieu d'épais massifs. Encore un pas, et me voilà devant un pavillon d'une architecture inusitée.



Pavillon des forêts.

Ses galeries sont soutenues par des colonnes qui sont des troncs d'arbres revêtus de leur écorce, et auxquelles de petites branches enlacées forment des chapiteaux. Un pas de plus et je suis dans le pavillon de l'*Administration des eaux et forêts*, construit avec des matériaux provenant de la forêt de Fontainebleau.

Toutes les principales essences d'arbres qui peuplent les bois de France et de Navarre ont été mises ici à contribution, et forment un ensemble des plus originaux. Voici du hêtre, du chêne, de l'orme, du mélèze, de l'acacia, du frêne, du cormier, de l'ypréau, du merisier, du grisar, du bouleau, puis des pins, des sapins, et encore des pins. A l'intérieur de ce rustique pavillon, coquet dans sa sévérité, est rangée, classée, étiquetée, une collection complète non seulement de tous les bois qui croissent en

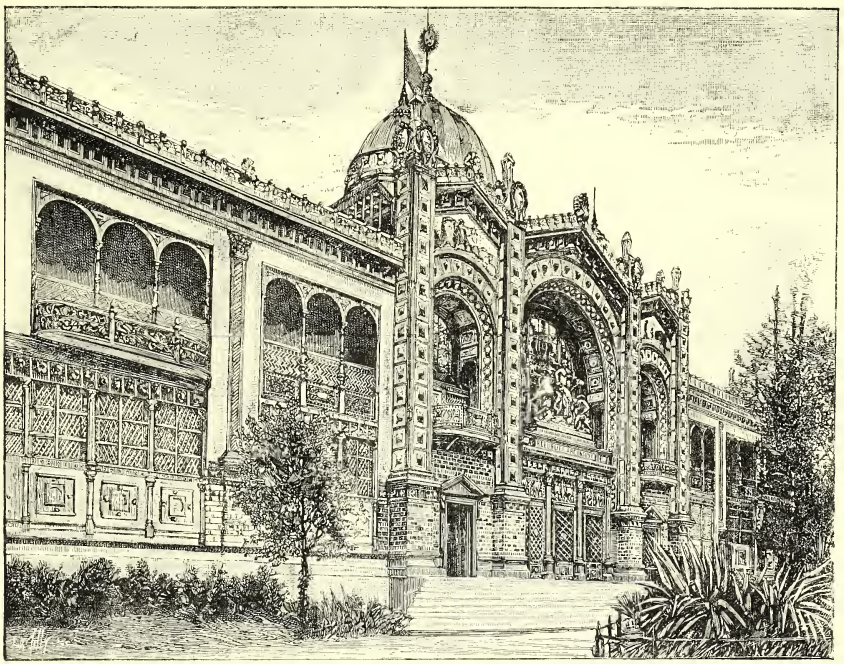
France, mais de ceux qui croissent dans nos colonies. Ceux qui passent ici à la hâte et se montrent dédaigneux ont tort ; il y a, dans ce rustique pavillon, matière à charmer les imaginations les plus exigeantes, beaucoup à voir et beaucoup à apprendre. Voici, par exemple, une rondelle taillée dans un chêne séculaire, et, sur le panneau placé au-dessus de cet échantillon, sont artistement disposés tous les objets pour lesquels le chêne est d'un emploi habituel. Plus loin, l'orme nous est présenté de la même façon ingénieuse, puis viennent les pins, le charme, le hêtre, le peuplier. Celui-ci fournit des planches, cet autre des jeux de crocket, celui-là des sabots, ce quatrième des douves, le cinquième des charpentes, etc., etc. Une heure est vite passée dans cet espace pourtant restreint, et l'on s'éloigne pourvu de connaissances utiles ; on sait, par exemple, le nom de l'arbre dont les branches fournissent les manches à balai.

Et ce n'est pas tout, il s'en faut. En même temps que les machines qui servent à tailler, à débiter, à travailler, à découper, à façonner les grands végétaux, c'est-à-dire les scies droites ou circulaires, on nous présente les insectes qui font la guerre aux arbres, soit en rongeant leurs feuilles ou en se creusant des nids dans leur tronc. Voici, en outre, non des échantillons de dentelles, ainsi que l'on pourrait le croire, mais des coupes microscopiques du tissu intérieur du bois. Voici des cordes faites avec des écorces, des étoffes tissées avec des fibres, des....., je m'arrête, et pourtant je suis loin d'avoir tout énuméré. Car l'administration des eaux et forêts, en même temps qu'elle soigne les arbres, s'occupe de régler le cours des eaux. Elle me le démontre dans un très intéressant panorama, lequel me place en face d'un torrent dévastateur. Ces torrents, ils emportent les arbres, la terre, et laissent la roche à nu, faisant, peu à peu, d'un pays riche un pays stérile. Mais, de quelle classe sont les fourmis qui travaillent dans le lit de ce torrent ? Au fait, ce sont des hommes. Ils redressent le lit du cours d'eau, afin de dompter son impétuosité dévastatrice. Ils replantent les arbres qu'il a emportés, et, avant dix ans, la prospérité régnera dans ce pays, reconquis par la science sur la nature. Or, c'est sur vingt points de notre France que ces miracles s'accomplissent journellement. Encore une fois, il n'est rien de plus utile, de plus civilisateur, de plus ingénieux que ce que l'on voit là.

J'ai enfin traversé la Seine, et, contournant la tour Eiffel, je me trouve devant l'élégant pavillon de l'exposition de la république Argentine, qui, devançant toutes ses sœurs rivales, a été la première prête. Je franchis la porte d'entrée sous le regard bon enfant d'un soldat argentin, un Indien aux traits sympathiques. Me voilà en face de cuirs de toutes les tailles, de laines brutes de toutes les longueurs, de peaux de jaguar, de fruits en conserve, de parures de plumes, d'échantillons de minéraux ou de plantes textiles. Tous ces produits rendent palpables les richesses naturelles de ce beau pays, en même temps que ses progrès industriels. Sous le nom de *la*

Plata, la république Argentine, grâce à ses guerres civiles, et surtout aux violences et aux cruautés de son dictateur Rosas, a beaucoup fait parler d'elle de 1835 à 1852. Aujourd'hui qu'elle a changé de nom et de capitale, elle attire l'attention par ses chemins de fer, l'excellence de ses laines et de ses cuirs, la richesse de ses mines.

Les *pampas* de la république Argentine, peuplées de bœufs et de moutons, voient annuellement le massacre de plusieurs millions de ces animaux, dont la peau seule est utilisée. Or, le prix élevé de la viande de boucherie



Pavillon de la république Argentine.

sur les marchés européens a donné l'idée d'utiliser les milliers de quintaux qui se perdent là-bas, où ils sont même une cause d'insalubrité. On a donc essayé d'importer en Europe des viandes salées, séchées ou fumées, qui ne sont pas du goût de tout le monde. Aujourd'hui, s'est créée une industrie nouvelle. On enferme bœufs et moutons, préparés de façon à pouvoir être débités, dans des chambres de navires où un froid produit artificiellement est entretenu, et met les étranges voyageurs à l'abri de toute altération. On voit fonctionner un de ces appareils frigorifiques dans le pavillon de la république Argentine, et deux moutons, enguirlandés, montrent l'efficacité de ce mode de conservation. Je souhaite bonne fortune à une entreprise qui, si elle réussit, enrichira les Argentins d'une part, c'est vrai, mais qui,

en même temps, rendra le prix de la viande accessible à nos ouvriers pauvres, ce qui sera un grand bien.

Outre les curiosités naturelles ou industrielles qu'il renferme, le pavillon de la république Argentine mérite lui-même d'être examiné. Son architecture est gracieuse, et il est orné de peintures de M. Toché. Le mois d'octobre venu, ce pavillon sera démonté, transporté à Buenos-Ayres, et de nouveau édifié pour servir à une exposition locale.

A l'exception des États-Unis, qui ont pris place dans le grand palais de l'industrie parmi les nations européennes, toutes les jeunes républiques américaines ont disposé leurs expositions dans des pavillons particuliers plus ou moins coquets et pittoresques. Elles ont eu raison de s'isoler ainsi, car elles eussent été noyées, confondues là-bas, dans les interminables galeries où les nations d'Asie tiennent une si vaste place, avec des tissus, des émaux, des bronzes, des bijoux, des meubles, des terres cuites, des bibelots qui ne le cèdent en rien à nos productions de même nature, et qui nous mettent en présence, par leurs formes, leurs couleurs et les matières mises en œuvre, de civilisations à la fois très avancées et très distinctes de la nôtre. Il faut bien l'avouer, les jeunes républiques de l'Amérique, qui deviendront grandes avec le temps, car toutes ont de vastes espaces à défricher et à peupler, nous montrent pour l'heure des produits à peu près similaires, et l'agriculture, l'exploitation des mines, l'élevage des bestiaux sont encore leurs principales sources de richesses. Elles ont négligé, à mon avis, un attrait qui eût séduit à un haut degré le nombreux public qui leur rend visite : celui de la représentation ou, mieux dit, de l'exhibition de leurs costumes nationaux, à l'aide de mannequins. Au fait, j'ai peut-être tort. En dehors de ceux de l'Asie et de l'Afrique, tous les peuples de notre globe ne tendent-ils pas à se vêtir de notre affreux costume? Dans un siècle, voyager deviendra inutile, attendu que le pittoresque aura disparu de l'univers. On ira vendre au delà des mers, à des hommes coiffés de chapeaux de soie et en redingote, les choses qu'ils n'auront pas encore appris à fabriquer. Je dis un siècle, et peut-être sera-ce avant. Oui, dans cent ans les Canaques auront des gilets, à moins que nous n'ayons adopté la blouse et le chapeau annamites.

Cela rend songeur, car ce n'est ni une plaisanterie ni une utopie ; c'est le résultat prévu, forcé, mathématique, que doivent amener les chemins de fer, les machines, le télégraphe, le téléphone, etc. ; ces merveilles sont des éléments de civilisation bien autrement puissants, rapides et irrésistibles que les canons et les fusils, qui, espérons-le, ont fait leur temps. Si curieuse que soit aujourd'hui notre boule de terre, elle le sera bien davantage en l'an 2000 ; mais nous ne serons plus là.

Oui, devant les progrès de toute nature que nous fait palper l'Exposition vue dans son ensemble, que n'est-il pas permis d'espérer? Que faut-il de temps, à l'heure présente, pour porter notre pensée à Pékin? Quelques

secondes. Il y a cinquante ans, il fallait trois mois pour aller à Mexico, aujourd'hui deux semaines suffisent. Le centre de l'Afrique, le centre du Groenland ne sont plus mystérieux ; il n'y a plus de terres à découvrir, et celui qui voudrait voir de nouveaux continents, de nouvelles îles, doit désormais aller les chercher dans les étoiles, dont les aéronautes s'occupent de déblayer les routes.

Au fond, les bonheurs que nous goûtons sont-ils en raison de nos découvertes, et sommes-nous plus heureux que nos pères? Certes oui, sous plus d'un rapport. Sous d'autres, et ils sont nombreux, je n'oserais trop en répondre. Nous avons des besoins qui leur étaient inconnus, et ils étaient plus riches avec leur sou, qui valait douze deniers, que nous ne le sommes avec un beau louis. Nous avons des plaisirs qu'ils n'avaient pas, et nous avons des peines, des maladies dont ils ne savaient pas même le nom. Au fait, ce n'est pas pour être heureux que l'homme naît, c'est pour peiner, et n'ayez peur, il peinera toujours : Dieu le veut.

Tout en philosophant sur l'avenir, je me trouve devant l'édifice dans lequel MM. Cotard et Villard ont eu l'heureuse idée de construire une image fidèle de notre globe, dans les proportions d'un millionième. Je prends place dans un petit ascenseur, et me voilà en route pour le pôle nord, en face duquel je débarque, et au-dessus duquel me conduit une passerelle. Hélas! voilà un démenti à ce que je disais tout à l'heure; il reste encore à découvrir, de ce côté, des mers et des continents. Chose curieuse, mais conforme à la logique des faits, c'est le pôle nord que visent les explorateurs, les « découvreurs », et non le pôle sud, qui est plus glacé que son rival... ; mais, ce dont je dois parler, c'est de ce que je découvre moi-même, et non de ce qui est à découvrir.

Je suis sur une plate-forme qui, par une pente insensible et se déroulant en spirale, me fait faire dix fois le tour du monde en quelques instants. Mers, lacs, continents, îles, montagnes, fleuves, rivières, toute la vaste prison que l'homme habite durant sa vie passe sous mes regards. On prend là une leçon de géographie pratique inoubliable, et qui vous loge dans la tête mille détails précieux. Chacun des points que vous examinez, si vous le grossissez 999 999 fois, vous donne sa dimension réelle. Ne l'essayez pas, vous ne pourriez y parvenir, et, si vous y parveniez, vous ne verriez qu'une parcelle du grand tout.

En vérité, tout visiteur à l'Exposition devrait commencer ses pérégrinations par une visite à la grosse mappemonde ; elle prépare à mieux comprendre l'ensemble de ce que l'on doit voir, puisqu'elle est, notre Exposition universelle, le rendez-vous de tous les produits des peuples qui prospèrent ou végètent, du Groenland à la terre de Graham, et de l'île de Sumatra à l'île de Bornéo, en suivant la ligne de l'équateur, en passant par l'Amérique et l'Afrique, un beau voyage !

IV

L'esplanade des Invalides. — Nouvelle visite au palais du ministère de la guerre. — Foire internationale. — Les pousse-pousse et le ridicule. — Itinéraire. — Le génie diabolique de l'homme. — Les armées anciennes et les armées modernes. — Un peu d'humanité. — Le pavillon des postes et télégraphes. — Le pavillon de l'aérostation. — Les diligences du passé, du présent et de l'avenir. — Le ballon *la France*. — Le pavillon de l'hygiène. — Une armée de bébés. — Les Indes néerlandaises. — Considérations sur les Javanais. — Les Petites Antilles. — Le théâtre annamite.

Juillet 1889.

C'est sur l'esplanade des Invalides, où résonnent à la fois des guitares, des gongs, des tambourins et la musique si monotone et néanmoins si entraînante des turcos, que je me propose de me rendre aujourd'hui. L'année dernière, au mois de juillet, c'était encore un petit Sahara, que le vaste espace que je vais parcourir. Là-bas, à l'horizon, on voyait se dresser le palais construit par Louis XIV pour abriter ses vétérans, avec son dôme doré et sa flèche hardie qui dépassait alors de 16 mètres le plus haut monument de Paris. En avant, encadré de belles allées d'arbres, s'étendait un vaste parallélogramme où la poussière tourbillonnait. Depuis lors, de puissants sorciers ont passé par ici, car ce sol aride s'est couvert de massifs de fleurs, de huttes, de cabanes, de tentes, de maisons, de tours, de palais, de pagodes, de minarets, de bazars, de cabarets étranges et étrangers. Oui, tout s'est ici transformé de telle façon, qu'il faut un effort d'esprit pour ne pas se croire à la fois en Chine, à Tunis, au Tonkin, à Madagascar, à la Guadeloupe, dans les Indes, dans la Nouvelle-Guinée ou dans le pays des Boërs ou des Kafirs, c'est-à-dire à 2000 lieues de ce Paris qui marque l'extrême limite de la haute civilisation, comme les pauvres Fuégiens du pôle sud en marquent les plus élémentaires débuts.

J'ai déjà visité ce point, mais sans beaucoup regarder autour de moi, car toutes les constructions n'existaient alors qu'à l'état rudimentaire, j'ai visité l'exposition du ministère de la guerre dont, très décidément, la longue, haute et blanche façade est plus morne que sévère. On a voulu faire grand, robuste, fort, et on a trop réussi, puisque l'on a fait lourd. Mais les critiques, aujourd'hui que rien ne peut être réparé, sont un plaisir par trop facile et oiseux; j'accepte donc ce qui est sans maussaderie, et, dans tout ce qui me frappe, je ne veux voir que les bonnes intentions et les bons côtés. J'avoue, par exemple, que la grande annexe de l'Exposition en est la partie la plus originale, la plus pittoresque, la plus étrange. C'est une foire internationale où nombre de nations, de peuplades, de tribus semblent s'être

donné rendez-vous, vivent côte à côte, aussi surprises de se voir là, que le fut le doge de Venise lorsqu'il vint présenter, à Versailles, par ordre, ses hommages au grand roi Louis.

Les voitures annamites à l'esplanade des Invalides.

Ce qui égaye tout d'abord, lorsque l'on débarque sur la vieille esplanade, c'est la vue des *pousse-pousse* annamites, aux conducteurs plaisamment casqués des jaunes abat-jour qui constituent leur coiffure nationale, et faisant, avec leurs petits cabriolets, concurrence aux fauteuils roulants. Pourquoi

les a-t-on baptisés du nom de pousse-pousse, ces véhicules, alors qu'ils sont en réalité traînés et non poussés, et que leurs minces brancards semblent réclamer un poney? Je remarque que les dames refusent d'essayer ce mode de transport ; elles ont peur du ridicule, ce cauchemar des Français et, plus particulièrement encore, des Parisiens et des Parisiennes. Eh bien, j'ai vu défiler toute une famille anglaise — je crois même qu'il devait y en avoir deux, vu le nombre des jeunes misses — et leurs joyeux rires sauvaient la situation. Elles allaient à la queue leu-leu, et ce défilé amusait les promeneurs, pourtant forcés de se garer. Si la chose avait en soi le moindre ridicule, les jeunes Anglaises, qui ne le redoutent pas, l'eussent démontré et même fait ressortir. Toutefois, je crois qu'une personne obèse fera bien de s'en tenir aux fauteuils roulants, par prudence.

Je me suis lancé à l'aventure, droit devant moi ; mais, pris de remords, je reviens sur mes pas en suivant une allée que défend, contre le soleil, une tente semblable à celles du Trocadéro et du pont d'Iéna. C'est là une attention dont, en vérité, il n'est que juste de remercier les organisateurs de l'Exposition. Je me trouve en ce moment près des hangars du ministère de la guerre, et, me pénétrant de mes devoirs de cicerone, je me trace un itinéraire. Partant du quai d'Orsay et appuyant sur ma droite, c'est-à-dire longeant la rue Fabert, je visiterai les pavillons des postes et télégraphes, de l'aérostation, de l'hygiène domestique et des eaux minérales ; puis les maisons ouvrières et les cercles ouvriers, jusqu'à la barrière formée par la Société de secours aux blessés. Là, faisant demi-tour, traversant l'allée couverte, partant de la pagode d'Angkor, je visiterai l'Indo-Chine, les colonies françaises, l'Annam, le Tonkin, pour m'arrêter à la pagode de Villenour. Pivotant de nouveau, je verrai l'Algérie, la Tunisie, l'île de Madagascar, celles de la Guadeloupe et de la Martinique, le village cochinchinois, le pavillon de la Guyane, les Canaques, etc., etc., après quoi, les jambes rentrées dans le corps au moins jusqu'au cou, je me ferai transporter chez moi par une voiture d'ambulance, s'il en reste de disponibles, ou si elles ne sont pas en grève.

Lors de ma première visite au palais du ministère de la guerre, on se souvient peut-être que des cordes tendues m'ont barré le passage un peu dans toutes les directions, mais principalement dans la partie destinée au ministère de la marine. J'ai donc là une lacune à combler, et je pénètre de nouveau dans le temple de Mars, comme on eût dit il y a quarante ans, alors que le paganisme grec régnait encore dans notre langue. Dans ces temps à la fois si proches et si lointains du nôtre, on parlait couramment de Jupiter, de Junon, de Minerve et de Neptune, et une connaissance approfondie de la mythologie grecque était nécessaire aux gens bien élevés pour... Mais où vais-je me perdre?

Bien que la guerre, qu'elle se fasse sur terre, sur mer ou dans l'air, soit

un reste de la barbarie qui sommeille au fond du cœur des hommes, il est certain, néanmoins, que c'est chose intéressante et même captivante que tout ce qui a trait à ce jeu sanglant. Quel génie diabolique, c'est bien le mot, déploient les hommes, dont la vie est si courte, et qui sont frères, au fond, pour se blesser, s'estropier, se massacrer par milliers à la fois ! Que de science dans la construction de ces canons, de ces fusils, de ces fortifications; dans la confection de ces boulets et de ces obus ! On voit ici, figuré en relief, avec de petits soldats en plomb pour combattants, comment on prend un fort d'assaut après l'avoir battu en brèche, comment on enlève un pont, comment on l'improvise sous le feu de l'ennemi, comment on s'empare d'une ville par surprise. Que l'homme est petit, considéré dans sa personne ; en revanche, dans ses œuvres collectives, même dans celles qui ont pour but sa propre destruction, il apparaît grand.

Les armées de Louis XIV ne dépassaient guère le chiffre de quarante mille hommes, et elles décidaient du sort de l'Europe. Désormais, ce seront des millions d'hommes, hélas ! que les nations lanceront les uns contre les autres : voilà le progrès ! Mais non, il y en a d'autres. Si, du palais où je suis et où me sont montrées les façons les plus nouvelles de tuer son ennemi, je passe à ses annexes, la scène change. Voici d'abord toutes les améliorations qui ont trait à la vie du soldat en campagne : fours, wagons d'ambulance, lits pour les blessés, civières pour les transporter, etc. On admire ; toutefois, ce n'est pas sans regret que l'on songe aux milliards que coûte cette organisation. Hélas ! si tout cet or dépensé pour des massacres était consacré aux arts, à l'industrie, à l'agriculture, comme les peuples vivraient heureux ! Le terrible problème du paupérisme, cette plaie vive de l'humanité, pourrait peut-être alors aboutir à une solution, et la plaie se voir guérie.

Avant de laisser en arrière le palais du ministère de la guerre, je rends visite au pavillon des postes et des télégraphes. Il n'est pas sans intérêt de suivre la filière par laquelle passe une lettre, depuis le moment où elle est jetée dans la boîte disposée sur la voie publique pour la recevoir, jusqu'à celui où elle arrive à sa destination. Des employés, d'une obligeance que j'ai pu constater, vous expliquent ici tout ce qui vous intrigue, tout ce que vous avez peine à comprendre, et font au besoin fonctionner de petits appareils construits pour les démonstrations. Avec de la mémoire et un peu d'attention, on sort de là édifié sur nombre de points, et pourvu de connaissances utiles.

Le pavillon de l'aérostation n'est pas de ceux qu'il est besoin d'indiquer ; il attire. On a le vague espoir de voir là le fameux ballon du capitaine Renard, et l'on est un peu déçu. En somme, l'avenir appartient à cet art encore si nouveau, et qui a déjà reçu tant de perfectionnements.

Nous parlons avec dédain des diligences et des malles-postes, avec les-

quelles nos pères croyaient avoir atteint le dernier degré de la rapidité en matière de locomotion. Que diraient-ils si, revenant à la vie, ils voyaient passer un de nos trains express? Nous sommes accoutumés aux *rapides*, mais nous pressentons que nos enfants auront mieux, qu'ils auront les aérostats. Leurs diligences aériennes, mues par l'électricité, transporteront les voyageurs sans chocs, sans secousses, sans les couvrir de poussière, sans leur jeter d'escarbilles dans les yeux. Je vais un peu vite, il me semble, car rien de pareil ne se voit encore dans le pavillon de l'aérostation, et, bien que les résultats futurs que j'annonce ne soient pas de simples rêves, ils ne sont pas encore non plus des réalités.

L'étrange ballon *la France*, dont on m'a montré la nacelle, les agrès, la forme étrange sous trois aspects, évoluera-t-il un beau matin au-dessus de nos têtes, fera-t-il un service régulier entre Paris et Marseille, entre Marseille et Paris? Qui oserait dire non, devant l'électricité à demi domptée et devenue une de nos forces domestiques, à l'heure où la voix humaine est fixée par le phonographe et le graphophone, deux découvertes qui eussent pu conduire au bûcher, comme de véritables sorciers, MM. Edison et Tainter.

J'ai repris ma marche en avant, je visite le pavillon de l'Assistance publique, et je me tâte avant de me décider à pénétrer dans celui de l'*hygiène de l'habitation*. Que vais-je voir là? des seaux en zinc? des cuvettes inodores ou des éviers parfumés? Entrons quand même, je dois tout voir. C'est fait, et me voilà souriant, charmé, avide de regarder. C'est que je suis dans une salle garnie d'au moins deux cents bébés de taille naturelle, lesquels me présentent gentiment tous les modes d'emmaillotage ou plutôt d'emmaillotement qui ont ou ont eu cours dans notre pays. Que de bonnets fantaisistes, bon Dieu! que de tabliers, que de culottes dignes de Lilliput, et aussi que de biberons! Les hommes sérieux passeront ici avec dédain; moi qui ne vise pas à la gravité, je m'attarde au milieu de tous ces marmots de carton, au milieu des nombreux objets inventés pour leur apprendre à se tenir debout, à marcher, à manger, et surtout pour les protéger contre leur inexpérience, contre leur étourderie.

Continuant ma route, je rencontre le pavillon des eaux minérales, les galeries de l'économie sociale, un cercle ouvrier, un dispensaire, etc. Il y a, dans ce coin reculé et qui marque une limite, plusieurs bonnes choses qui demandent à être vues, et qu'il est inutile de commenter.

En arrière de tous les bâtiments que je viens de visiter, se trouve une prolongation des galeries de l'Agriculture, galeries qui, nées près de l'habitation lacustre, viennent se terminer aux fossés de l'hôtel des Invalides, après avoir englobé les hangars de l'exposition militaire, les tentes de la boulangerie et le pavillon de l'Assistance publique, c'est-à-dire plusieurs kilomètres de curiosités.

J'ai traversé l'allée centrale que recouvre un *velum*, et me voilà devant le

LES DANSEUSES JAVANAISES.

panorama de Tout-Paris, puis devant une maison d'école qui doit être très intéressante à visiter, mais aux arrangements intérieurs de laquelle on travaille encore. En attendant qu'elle soit prête, je pénètre, ô contraste, dans les Indes néerlandaises, au milieu des produits des célèbres îles de Sumatra, de Bornéo, de Java, des Moluques et de la Nouvelle-Guinée. J'étais en pleine France, avec les associations ouvrières, et me voilà brusquement transporté en Asie, dans un village de l'ancienne Djezrest-el-Maha-Radjah, ce qui veut dire l'île du Grand Roi.

L'île de Java, si pittoresquement représentée dans notre grande Exposition, fut jadis très civilisée, comme le témoignent les temples, les ruines, les gigantesques statues dont son sol est couvert, et qui se comptent par centaines et même par milliers. Quel peuple a construit ces monuments dont la taille égale ou surpasse ceux des Égyptiens, des Grecs ou des Romains? Sur ce point, les ethnographes sont indécis, mais tous sont d'accord pour en faire honneur à un peuple qui a précédé les Hindous.

Les Javanais, on peut le vérifier en visitant leur village, sont de taille moyenne. Ils ont le nez camard, la peau basanée et portent les cheveux longs. C'est une race probe, indolente, patiente dans l'adversité, intelligente. Ils sont très attachés à leurs enfants, nous dit M. Meyners d'Estrey dans une étude récente, et leur respect pour leurs parents est absolu. Ils dédaignent les richesses et préfèrent une vie tranquille à l'agitation qu'il faut se donner pour en acquérir. Ils sont en général cultivateurs; cependant plusieurs sont industrieux, ainsi qu'on peut le constater en parcourant leur village, mais ce sont des exceptions. Les femmes javanaises, comme il arrive chez tous les peuples primitifs, je veux dire ceux dont l'industrie est encore élémentaire, fabriquent les étoffes qui servent à vêtir la famille. Toutefois les vêtements sont si sommaires, que quelques mètres de tissu sont suffisants pour habiller une famille dans des contrées où, le climat tenant lieu de chemise, un simple jupon bariolé devient une mise décente et même de gala.

La sobriété des Javanais est extrême; une poignée de riz, quelques gnames et quelques piments, voilà leur ordinaire. Quant aux habitations, chacun se construit la sienne à l'aide de tiges de bambous, et sur un plan uniforme. Une pièce pour toutes les opérations du ménage et une chambre à coucher, dans un coin de laquelle repose un coffre qui sert d'armoire, de coffre-fort, de commode et même de bureau, il n'en faut pas plus pour vivre heureux, à Java.

Les Javanais, autrefois bouddhistes, sont mahométans depuis le onzième siècle. Les habitants des montagnes ont deux croyances distinctes : les uns se disent fils de Vichnou, et les autres prétendent descendre d'une espèce de singe nommé *wouwou*. Est-ce à ces derniers que ceux de nos savants qui veulent que nous ayons pour ancêtres des gorilles ont puisé leurs renseignements? Je n'en serais pas surpris.

Les Javanais aiment beaucoup la danse ; elle est, avec les combats de coqs, un de leurs principaux divertissements. Celle qu'exécutent les petites danseuses de l'Exposition porte le nom de *bandak;* ce sont plus des torsions et des contorsions de mains qu'autre chose, mais d'une grâce incontestable. Ces danseuses appartiennent réellement au sultan de Sourakarta, prince indépendant qui gouverne une province sous la protection du gouvernement hollandais.

De l'Asie, antique berceau du monde, je passe en Amérique avec l'exposition des fruits coloniaux, avec les pavillons de la Guadeloupe et de la Martinique. Je suis ici en France, et les indigènes que je vois n'ont rien de commun avec la race des premiers habitants des Antilles, ces aimables Caraïbes qui étaient anthropophages, et dont il reste quelques débris dans les îles de Sainte-Lucie et de la Dominique. Les Petites Antilles, comme les Grandes, me montrent des cannes à sucre, des coques de coton, des feuilles de tabac, du café, du cacao, du rocou, du rhum et du tafia. La couleur rouge du rocou, ne l'oublions pas, servait aux Caraïbes à se peindre le corps, et leur tenait lieu de redingote.

Me voilà de nouveau en Asie, avec la pagode ou temple d'Angkor et son allée de sphinx, et je crois inutile de décrire ce curieux monument dont l'étrange et riche architecture arrête, captive et retient. Je tourne autour de cette belle construction, et des cris discordants, des rugissements me font tressaillir. La ménagerie de Bidel fait-elle, par hasard, partie de l'Exposition ? Non, il s'agit du théâtre annamite, et ces rugissements sont poussés par des acteurs au visage couvert de masques, représentant des tigres, des monstres, voire la mort, tandis qu'une musique sans nom retentit. Je n'engage personne à visiter ce théâtre où tout se passe en grimaces, en contorsions et en cris sauvages, et que nous voilà loin, avec cet art, de celui du Théâtre-Français !

V

Chine, Cochinchine, Annam et Tonkin. — Jade et travaux de marqueterie. — Civilisations antiques. — Embarras de choix. — Le pavillon de la Guyane et Cayenne. — Le Gabon et le pavillon des colonies françaises. — La demeure d'un ogre canaque. — Les derniers sauvages. — Bazar tunisien. — Le monde oriental. — Une fantasia. — Construction d'une estrade. — Catastrophe. — Nouvelle construction. — Les cavaliers arabes et leurs chevaux. — Nouvelle catastrophe. — Conseils de prudence. — Le pavillon algérien. — Mets et boissons exotiques. — Fruits des tropiques. — En route pour le Champ-de-Mars.

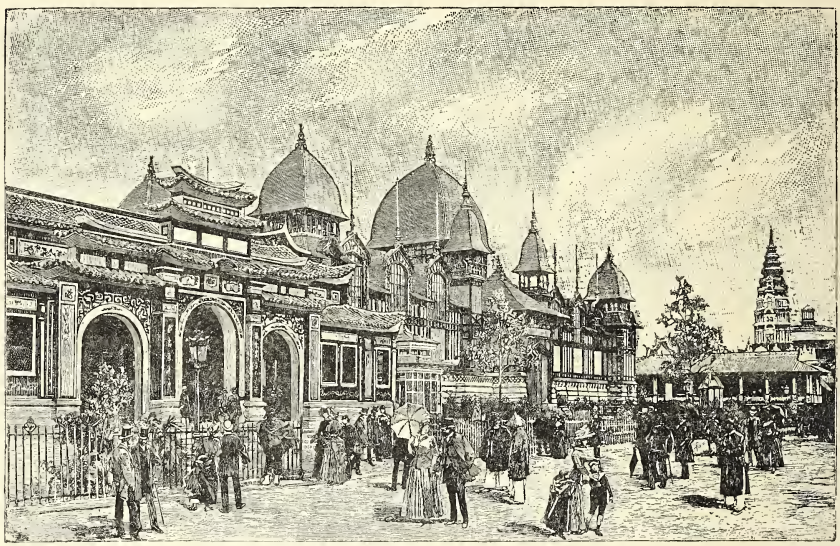
Je suis resté assourdi, épouvanté devant le théâtre annamite, plutôt fait pour terroriser que pour divertir, et je me hâte de m'éloigner de ces terribles acteurs, dont les poumons doivent être de fer et le larynx nickelé. Or, à ma droite, se présente un village cochinchinois, dont le calme aspect semble m'inviter au repos. Je m'arrête un instant pour mettre un peu d'ordre dans mes idées, pour tirer un peu au clair ces appellations d'Annam, de Cochinchine, de Tonkin et même de Cambodge, qui, je le remarque, déroutent un peu les vieilles gens, et même parfois les jeunes.

Le mot Cochinchine, c'est-à-dire « Chine de Cochin », est européen ; il fut donné à l'Annam par les Portugais, en raison de la ressemblance d'aspect qu'ils remarquèrent entre ce dernier pays et celui nommé Cochin, situé sur la côte de Malabar. La Cochinchine, c'est, en réalité, l'Annam du Midi, comme le Tonkin est l'Annam du Nord, et ces deux royaumes, longtemps en guerre, furent autrefois dominés par la Chine, dont ils secouèrent violemment le joug. C'est en 1867 que l'Annam, qui déjà, au temps de Louis XIV, avait voulu se mettre sous le protectorat de la France, est devenu en partie français. Il l'est aujourd'hui tout entier, et, quoi qu'on en dise, c'est là une bonne et belle acquisition pour notre pays, qui, en face des Anglais qui gouvernent les grandes Indes, des Hollandais qui possèdent les Indes Néerlandaises, et des Espagnols qui règnent aux Philippines, avait besoin d'affirmer son existence et sa force dans cette partie de notre globe.

De même que l'Amérique méridionale, dont les différentes nations nous présentent, au Champ-de-Mars, des produits presque similaires, et dont les plus caractéristiques sont des échantillons de minerais, du coton, du tabac, du café, de la canne à sucre, des plumes ou des peaux d'animaux, les pays d'Asie ont un fonds commun de produits naturels ou industriels. Là, en effet, on retrouve partout des défenses d'éléphant, de l'écaille de tortue, de la nacre, des étoffes de soie, des cotonnades enrichies de figures, des éventails, des meubles en marqueterie, des jades supérieurement tra-

vaillés. Les meubles, bizarres de formes, d'une fantaisie très originale, sont en même temps des œuvres de patience, et plusieurs de ceux qui me sont montrés ont, pour sûr, occupé la vie entière d'un et même de plusieurs ouvriers.

La marqueterie, qu'elle se compose de l'assemblage de bois de différentes couleurs, ou qu'elle fasse usage de l'or, de l'étain, de l'argent, de l'ivoire, de l'écaille, de la nacre ou des différents porphyres, est un art d'origine orientale importé en Europe par les Romains. Ce sont des mosaïques d'une richesse excessive et surtout d'un goût capricieux qui double encore la valeur des matériaux. Quant au jade, si doux, si onctueux à l'œil, il est assez



Pavillon de l'Annam et du Tonkin et palais des colonies.

dur pour rayer le verre, et l'on s'explique à peine comment les Orientaux, avec les instruments tout primitifs dont ils font usage, parviennent non seulement à le façonner, mais à le découper pour en faire des manches de couteau, des poignées de sabre, des coffrets peuplés de petites figures, des vases enguirlandés, des amulettes, des bijoux, etc., etc. Le jade oriental est verdâtre ou blanchâtre ; c'est le plus renommé. On en trouve aussi en Amérique, et même en Europe ; il y en a de bleus, de lilas, de laiteux, et la translucidité de ces belles pierres ajoute à leur beauté.

Encore une fois, qu'il s'agisse de l'Inde proprement dite, de la Chine, du Japon, des Indes Néerlandaises ou de l'Annam, on trouve là un fonds commun qui prouve de vieilles et très vieilles civilisations, un peu parentes. Bien que tous ces peuples ignorent les sciences naturelles, l'expérience leur a fait découvrir mille secrets, mille tours de main qui surprennent nos chi-

mistes, et nous forcent à les admirer dans leurs œuvres. Il faudrait des volumes rien que pour énumérer ces produits artistiques si distincts des nôtres, et qui sont aujourd'hui à la mode. Je remarque que le public passe avec rapidité devant ces merveilles, en face desquelles les amateurs, en revanche, dépensent des heures rien que pour étudier le dessin d'une étoffe semée de fleurs imaginaires, d'animaux fantastiques, de peintures hiéroglyphiques. C'est qu'aussi il y a trop à voir. Un seul regard à chaque objet, et l'on sortirait de ces pavillons avec des cheveux blancs. Du reste, les pavillons eux-mêmes sont des curiosités, et celui de la Cochinchine, les pagodes transformées en bazars, valent la peine d'être examinés dans leurs moindres détails.

Me voilà de nouveau en Amérique avec le pavillon de la Guyane, dans lequel sont entassés les produits naturels que j'ai déjà plusieurs fois énumérés. La Guyane française est une de nos plus anciennes colonies, puisque le premier établissement que nous y avons fondé date de 1604, et qu'elle fut appelée d'abord la « France équinoxiale ». C'est une contrée riche, qui a pour capitale Cayenne, un nom sinistre. Autrefois d'une insalubrité qui lui fit une très mauvaise réputation, Cayenne, devenu un lieu de déportation, est aujourd'hui synonyme de bagne. Nul n'ose y émigrer, et c'est grand dommage, car cette vaste colonie, on peut en juger par son exposition, ne le cède en rien, comme richesse et fertilité, à aucune autre contrée de l'Amérique. On y relègue pourtant assez de malfaiteurs pour la défricher, la couvrir de routes, exploiter ses immenses forêts de cèdres et d'acajous. Mais une fausse sentimentalité veut que l'on ménage la vie des condamnés, et que l'on expose celle de nos braves soldats de l'infanterie de marine! Voyons, ne serait-il pas plus rationnel, plus humain, plus profitable pour la mère patrie de.....; à quoi bon répéter, moi millième, ce que tant d'autres ont dit avant moi, et en vain.

De la Guyane je saute au Gabon, sur la côte d'Afrique, pays où nous avons une factorerie depuis un demi-siècle seulement. Je passe devant les produits de la céramique coloniale, et j'atteins le *grand pavillon central des colonies françaises*. Ce pavillon est gardé par des soldats indigènes de toutes les parties du monde où nous avons un pied, soldats qui font partie de notre armée et sont bel et bien nos compatriotes. Ils ont bon air sous leurs uniformes et s'étonnent très fort de se voir examiner comme s'ils étaient des étrangers, alors que bon nombre d'entre eux sont décorés de médailles militaires, et n'ont plus d'autre langue que la nôtre.

Voici une demeure de colon, dont le confortable, bien certainement, sera envié par plus d'un de nos petits cultivateurs. Puis viennent un village pahouin, un bazar agricole, et enfin une *case* de chef canaque, ces aimables anthropophages des îles de l'océan Pacifique auxquels — est-ce pour les ramener à de meilleurs sentiments? — nous envoyons tous nos rôdeurs de barrières, tous nos repris de justice, toute l'écume de notre civilisation.

Nous sommes, du reste, en plein monde sauvage de ce côté, et je ne veux pas m'attarder à décrire tous les villages aux cabanes de bambou, aux toits en feuilles de palmier que je rencontre sur ma route, car il faudrait sans cesse me répéter, tant les hommes primitifs se ressemblent dans leurs essais d'architecture. Me voici dans un royaume de nègres africains, la Sénégambie ; puis, un peu plus loin, dans la grande île indienne de Madagascar. En avant, la tour de Saldé ; en arrière, des Tahitiennes, des produits indiens ; enfin la pagode de Villenour, et me voilà de nouveau en Afrique, en Tunisie, dans un souk ou bazar, au milieu de petites boutiques où des ouvriers travaillent de leur métier, avec l'indolence dont le climat des pays chauds fait une loi. Je m'attarde à regarder confectionner des babouches, de mignons souliers aux broderies d'or et d'argent, à voir fabriquer des bijoux. En vérité, dans ce coin de l'Exposition, on finit par oublier que l'on est à Paris, sur le bord de la Seine, sur l'esplanade des Invalides ; car, Tunisiens, Algériens, Touaregs, Turcs, Arabes, Maures, défilent autour de vous en costumes nationaux, parlant leurs langues gutturales. Derrière le bazar, d'énormes tentes en poil de chameau, bossuées comme les animaux qui en fournissent la matière, font songer au Sahara. Les dames peuvent visiter ces intérieurs où doivent pulluler les insectes ; mais l'entrée en est interdite aux messieurs. Des bambins, vifs, à la mine éveillée, gambadent les pieds nus, et cela semble drôle de voir des Arabes et des Turcs en miniature.

Il est quatre heures, un tamtam et un hautbois résonnent, des gardiens de la paix font évacuer une longue allée, et des cordes sont tendues. Bientôt je vois paraître, marchant avec gravité et même avec noblesse, des Algériens drapés dans une profusion de châles blancs. Une *fantasia* se prépare, et j'essaie de conquérir une place au premier rang. Ce n'est pas une mince entreprise, et, molesté par des coups de coudes, bousculé, je suis rejeté au quatrième rang, condamné à ne rien voir. Je bats en retraite, et je m'adosse contre une cloison, sorte de haie au pied de laquelle se trouve cinq pieux et autant de rondins de la grosseur du bras, qu'un monsieur empile. Il me prie de l'aider, m'affirmant que nous allons nous exhausser d'au moins 15 centimètres au-dessus du sol, estrade du haut de laquelle nous pourrons voir quelque chose. Je lui obéis, et, superposant les rondins, nous voilà en possession d'une plateforme sur laquelle chacun de nous pourra mettre un pied. Je cède l'espace qui m'appartient, mon partenaire prend position. Mais les rondins roulent les uns sur les autres, et voilà l'entrepreneur assis sur notre œuvre, se frottant le dos, tandis que je contiens mon envie de rire, craignant qu'il se soit blessé dans sa chute rapide.

— Il faut caler, me dit-il en se relevant et en se remettant à l'œuvre.

Je suis de son avis ; seulement avec quoi caler ? A l'aide de l'un des pieux, que l'on posera sur l'édifice, et sur lequel un de nous montera. Nous voilà derechef au travail, et l'un des pieux s'appuie par une de ses extrémités sur

les rondins, tandis que l'autre repose sur le sol. J'abandonne la plateforme à l'inventeur, et je monte sur la cale, véritable bâton de perroquet. Cette fois, rien ne roule; nous nous félicitons juste au moment où la musique fait rage.

Oh ! les beaux cavaliers, et quel grand air leur prête leur costume aux couleurs vives et tranchées, aux plis flottants! Quant aux chevaux, ils sont merveilleux de finesse de jambes, d'encolure. Que d'ardeurs dans leurs yeux noirs, dans leurs naseaux largement ouverts, et que de grâce dans leurs mouvements contenus, dans leurs bonds. En les voyant se mouvoir d'une seule pièce, comme obéissant à une même volonté, on jurerait que l'animal et le cavalier ne font qu'un, que les centaures ne sont pas des êtres fabuleux, qu'ils existent. Décidément, Buffon a bien dit: le cheval est la plus noble conquête de l'homme, car l'homme est plus majestueux, plus beau, plus fort sur le cheval qu'il a dompté, qu'il ne l'est sur ses maigres jambes, à pied.

Les cavaliers trottent, galopent, s'entre-croisent, se menacent, tout en déchargeant leurs longs fusils damasquinés, dont les incrustations de nacre et d'ivoire sont des œuvres d'art. Mille détails du spectacle m'échappent, hélas ! car je ne puis voir que le haut du corps des acteurs, et une fatigue, qui se traduit par un tremblement de mes jambes, rend ma position aérienne périlleuse. C'est que le milieu seul de mes pieds s'appuie sur le pieu qui me sert de perchoir, et que je ne puis, comme les oiseaux, comme les perroquets, me cramponner en fermant mes doigts. Le spectacle me captive, mais je n'y tiens plus, et je descends pour conjurer les crampes qui commencent à me tourmenter, à devenir douloureuses. Hélas ! j'ai oublié que mon pieu s'appuie sur les rondins, que c'est mon poids qui les maintient. Moi descendu, ils roulent, et, perdant encore une fois l'équilibre, mon associé tombe assis sur les débris de son piédestal. Il a bon caractère cet inconnu, car, au lieu de se fâcher, de me reprocher, ainsi qu'il en a le droit, de ne pas l'avoir prévenu, il rit de si bon cœur qu'il a peine à se relever, même avec mon aide. Son rire me rassure, en me prouvant qu'il ne s'est fait aucun mal, ce dont je suis heureux, car ma culpabilité est évidente, et je me « confonds en excuses », comme on dit. Néanmoins, ni lui ni moi ne songeons à reconstruire notre échafaudage, et, ne voyant plus rien, je m'éloigne en me promettant de revenir voir ces scènes d'équitation, aussi pittoresques que captivantes.

Me voilà devant le grand pavillon algérien que je me contente de mentionner, car tout ce qu'il renferme, ou à peu près, m'est déjà familier. Cependant, n'exagérons rien; si nous examinons un peu en détail, nous ferons vingt découvertes intéressantes; mais il faut laisser chacun aller à ce qui l'attire, c'est-à-dire à ce qui lui plaît.

Un point que j'ai négligé et qui a pourtant son importance me force à revenir en arrière : c'est le point culinaire.

Donc, du quai d'Orsay au panorama du tout-Paris, en un mot, tout le long de la route que je viens de parcourir, on vend à boire et à manger. Je voudrais bien renseigner sur tous les mets, toutes les limonades et toutes les friandises qui défilent devant moi, mais je suis d'une sobriété ridicule, et ni la soif ni la faim ne me tourmentent jamais en dehors de mes repas. Je n'ai donc goûté ni aux plats ni aux boissons annamites, ni aux beignets ou aux nougats maures, ni à la cuisine arabe, ni aux gâteaux de Madagascar, ni au riz javanais, ni au café turc, ni aux liqueurs renommées des colonies. En somme, il faut se méfier un peu des comestibles et des liquides que l'on ne connaît pas. Ils sont souvent excellents; mais, pour les apprécier, il faut un apprentissage graduel. Ainsi, pour citer un exemple, de tous les fruits tropicaux, après l'ananas, le plus fin, le plus rafraîchissant, le plus parfumé, c'est très certainement la mangue à la chair fondante et couleur d'or. Eh bien, lorsqu'on vous présente un de ces fruits qui plaisent à l'œil et même le séduisent à ce degré que l'eau en vient à la bouche, à peine l'avez-vous mordu que vous faites la grimace, que vous le jetez avec indignation, avec colère, convaincu que l'on a voulu vous faire une farce. Il vous semble que l'on vous a mis dans la bouche une gorgée d'essence de térébenthine, ni plus ni moins, et vous faites serment de ne plus vous y laisser prendre.

Faux serment; car, si vous vivez dans un pays où ces beaux fruits peuvent mûrir, vous êtes surpris de voir les indigènes et même les Européens acclimatés s'en régaler, et vous y revenez par curiosité, pour vous convaincre que vous ne vous êtes pas trompé la première fois. D'abord, une petite bouchée; le surlendemain une autre; puis, une semaine plus tard la bouchée est déjà grosse et, au bout d'un mois, une mangue vous paraît insuffisante. Voilà votre palais séduit; peu à peu, après la pêche, la fraise et l'ananas, vous rangez la mangue, qui bientôt passe avant l'orange.

La banane est cotonneuse; mais, bien mûre, elle fait aimer sa douce saveur; la noix de coco, s'il faut dire la vérité, n'est bonne qu'en sucrerie ou prise avant sa maturité, alors que son amande est une pulpe molle, une crème qui se mange à la cuillère. La grenade, si charmante à l'œil, est d'une fadeur presque égale à celle de la pastèque. La goyave est un peu comme la mangue, elle demande un apprentissage, et, du dernier rang, passe souvent au premier. Quant aux mets des peuples qui vivent sous les tropiques, en Asie comme en Amérique et en Afrique, ils sont toujours très fortement aromatisés, épicés ou pimentés. On aime le riz, mais lorsqu'il est teint de safran, saturé de noix muscades, de poivre blanc, de poivre rouge ou de piments, il devient moins savoureux. Jusqu'à l'heure où le palais s'est façonné à ces condiments, le safran écœure, les poivres brûlent la bouche comme s'ils contenaient du feu, et je crois bien qu'ils en contiennent.

Ai-je dit tout ce qu'il y a à dire, signalé tout ce qui mérite d'être signalé sur l'esplanade des Invalides? Non certes, car je n'ai pas parlé du chemin

de fer hydraulique qui longe la rue de Constantine. Marche-t-elle, cette locomotive? Je dois le supposer en voyant les frais de son établissement; mais je suis toujours arrivé à mauvaise heure, aussi y reviendrai-je. Avant de prendre place dans un des wagons du petit chemin de fer Decauville, je rends visite à la boulangerie hollandaise, au moulin anglais, à la beurrerie suédoise, à la laiterie anglaise. Là encore on consomme; mais on peut manger et boire sans crainte. La locomotive en miniature, dite Decauville, fait retentir sa cloche et me voilà en route pour le Champ-de-Mars, sans avoir dit adieu aux lieux que je quitte, et vers lesquels me ramènera peut-être quelque nouveauté, ou simplement un caprice.

VI

Le chemin de fer Decauville. — Découverte de la tour Eiffel. — Projets d'ascension. — Acte de faiblesse. — En route. — Première étape. — Rapide coup d'œil. — Seconde étape. — Un plaidoyer. — Chiffres comparatifs. — Déceptions. — Voyage en ascenseur. — L'avant-dernière plate-forme. — Les hommes vus de haut. — Un peu de philosophie. — Admirations et critiques. — Projet de pétition à l'adresse de M. Eiffel. — Retour vers la terre. — Les fontaines lumineuses et leur histoire. — Leur mécanisme et ses résultats.

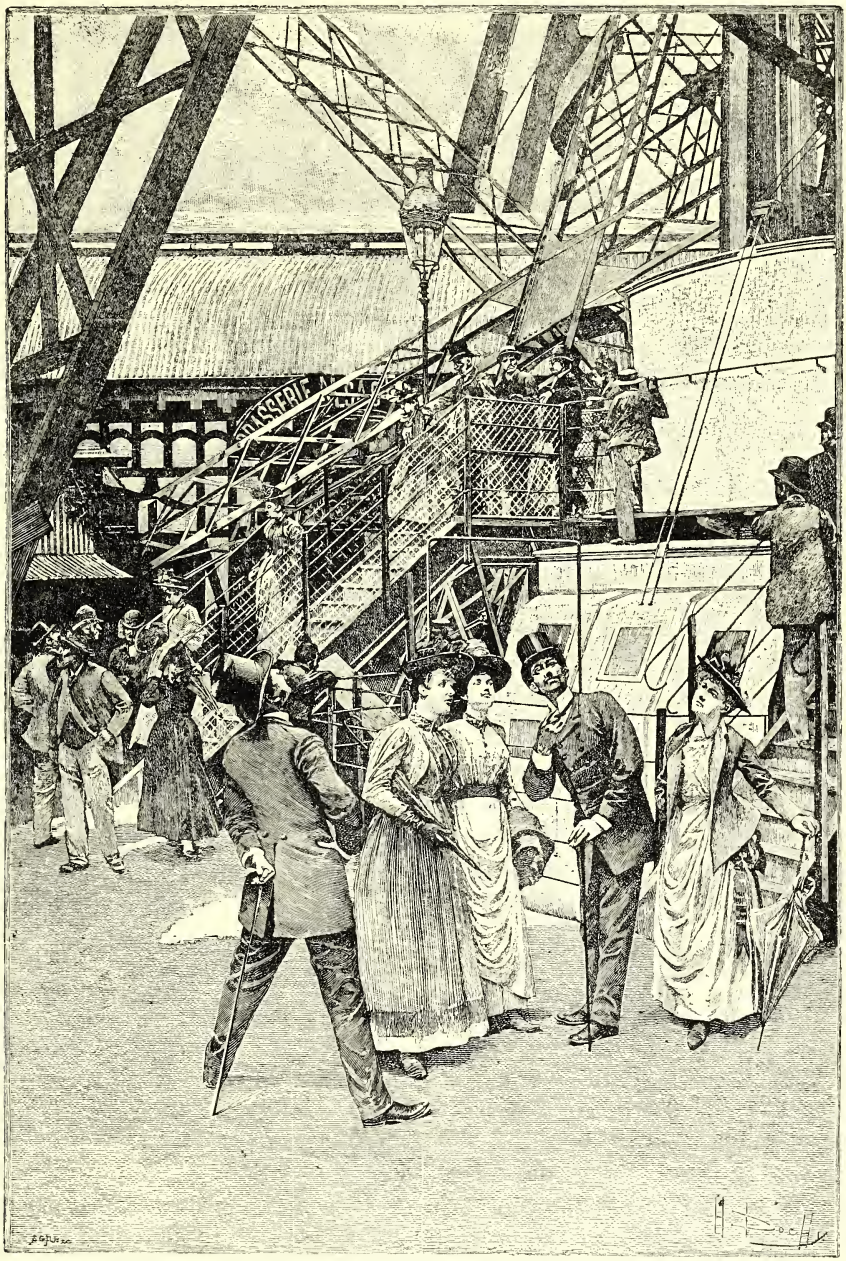
Août 1889.

Rendons à César ce qui appartient à César, c'est-à-dire hommage au petit chemin de fer Decauville, qui de l'esplanade des Invalides nous transporte jusqu'au Champ-de-Mars. Il est, lui aussi, l'un des succès de l'Exposition, car ses trains ont beau se succéder sans relâche, comme s'ils n'étaient que de simples omnibus, il y a toujours plus de voyageurs qu'ils n'en peuvent emporter. Par bonheur, on n'a pas l'ennui de beaucoup attendre, et les plus impatients des impatients Français jugent inutile de se plaindre ; ils manquent le train sans perdre leur sang-froid.

Nous connaissions tous de nom cette heureuse invention qui, ses rails étant au besoin mobiles, rend en province de si importants services à nos grandes usines, en leur facilitant le transport des matières qu'elles emploient d'une part, de celles qu'elles produisent de l'autre, et surtout le charroi du charbon, qui est leur âme. Nous la connaissions, mais peu d'entre nous l'avaient vue à l'œuvre. Maintenant tous les Parisiens sont amoureux du mignon chemin de fer à voie étroite qui leur est si utile, dont la bonne organisation les émerveille et dont ils se plaisent à faire usage. La petite locomotive longe le quai d'Orsay, circule entre deux rangées d'arbres, traverse l'avenue Bosquet, celle de Labourdonnais, s'engouffre dans des tunnels et s'arrête à des stations. Tout le long de son parcours, des affiches rédigées dans toutes les langues, même en arabe et en hébreu, recommandent de ne laisser passer hors des wagons ni bras, ni têtes, ni jambes, ni cannes, ni ombrelles. Enfin, en quelques minutes, on est agréablement transporté au pied de la tour Eiffel, et des trains destinés aux paresseux vous mènent jusqu'à la galerie des Machines, ou en partent.

Nous qui sommes jeunes, nous allons mettre pied à terre devant le grand phare Eiffel. Au fait nous n'avons pas encore fait ensemble l'ascension de ce monument, ce voyage vers le pays des étoiles. Or, maintenant

que tous les ascenseurs fonctionnent, l'heure est arrivée de le tenter, de



Autour de l'ascenseur à la première plate-forme de la tour Eiffel.

l'exécuter. Quel chemin allons-nous prendre? Dans le pilier de gauche, une longue boîte peut nous conduire d'un trait à la seconde plate-forme, et

c'est dans celle-là que prennent place les gens pressés, ou ceux qui en sont à leur seconde ascension. Dans deux autres piliers, des boîtes allongées, ayant un faux air d'antiques coucous, vont jusqu'au premier étage seulement. Lequel choisir entre ces deux moyens de transport? Ni l'un ni l'autre. Comme nous sommes des débutants, servons-nous de nos jambes jusqu'au premier étage, c'est moins couru, mais plus intéressant, plus amusant et certainement plus imprévu que le pont aux ânes. Cette opinion, nettement formulée, est celle de la jeune personne dont je suis accompagné, et qui a le secret désir, qu'elle n'avoue pas de peur de m'effrayer, de faire toute la route à pied.

Nous nous engageons, après avoir pénétré dans le réseau de charpentes en fer du pilier de droite, sur un escalier un peu étroit, mais aux marches faciles à franchir. Cet escalier procède par lignes droites, donc pas le moindre étourdissement. De temps à autre se rencontrent une série de marches plus hautes que celles auxquelles on est déjà accoutumé, et le pied bute. Bientôt il sait changer d'allures; on monte sans effort, sans essoufflement, sans fatigue, et l'on s'étonne d'être si vite arrivé. En somme, ce n'est nullement un haut fait que cette première ascension, et tous ceux qui ont visité les tours Notre-Dame l'ont accomplie, puisque l'on se trouve simplement à 66 mètres au-dessus du sol, hauteur aujourd'hui considérée comme une bagatelle.

Que dire de la vue dont nous jouissons, sans en être toutefois émerveillé? Rien; car nous la connaissons de longue date par les tours du Trocadéro, par le sommet de l'arc de l'Étoile. Ma jeune compagne, qui est devenue mon guide, s'intéresse médiocrement aux brasseries-restaurants dont nous sommes entourés, attendu que ce n'est l'heure ni de son déjeuner, ni de son goûter, ni même celle de son dîner. Elle remarque à peine que la plate-forme sur laquelle nous circulons est, par ses dimensions, une vaste place dont plus d'une petite ville s'enorgueillirait. Non, rien ici ne captive mon guide qui n'a qu'un souci, celui d'aller plus loin, ou, mieux dit, de monter plus haut.

Je tire vers l'ascenseur qui affecte ici la forme d'une boîte carrée, tandis que ma compagne tire vers l'escalier. Elle est la plus faible, ma petite amie, c'est donc à moi de céder à son désir, Dieu voulant ce que femme veut. Nous voilà grimpant avec mesure, c'est-à-dire avec lenteur, la hâte serait ici une inconséquence. Il y a moins de poutres de fer autour de nous que tout à l'heure, et, par de larges baies, nous voyons peu à peu — pas à pas serait mieux dit — s'élargir l'horizon que nous regardons. Il y a un instant, nous ne pouvions voir que Paris; à présent nous voyons bien au delà. La grande capitale diminue d'importance à mesure que nous nous élevons, et voilà qu'elle ressemble, dans des proportions énormes, aux plans que l'on vend d'elle par les rues. Les bâtiments qui constituent l'Exposition se resserrent, s'écrasent, et les édifices que nous découvrons semblent accourir vers nous.

Nous perdons la juste mesure des hauteurs, des largeurs, des distances. Les maisons, les avenues, les boulevards, les squares, deviennent de simples lignes, de simples taches, et l'on pense à ces modèles en relief de villes qui sont exposés dans le palais du ministère de la guerre. Nous arrivons; et il n'est pas inutile de constater que nous sommes seulement à 115 mètres du sol, que la flèche du dôme de Saint-Pierre de Rome, si nous pouvions l'apercevoir, nous dépasserait encore de 17 mètres, c'est-à-dire de la hauteur d'une maison de six étages.

Nous faisons le tour de cette seconde plate-forme, et ma compagne ne cesse de me répéter qu'elle n'est pas fatiguée. Elle se déclare très satisfaite d'être arrivée à la hauteur où elle se trouve par le simple mécanisme de ses jambes, tout en me priant de remarquer que nombre de gens sont montés beaucoup plus haut que nous. Ces gens, ce sont d'abord les ouvriers qui ont construit Saint-Pierre de Rome, puis ceux qui ont terminé la cathédrale de Strasbourg, laquelle, chacun le sait, mesure 142 mètres. Avant eux, les Égyptiens de Sésostris, ceux qui ont édifié la grande pyramide, s'étaient élevés jusqu'à 146 mètres! Mais tous ont été dépassés par les ouvriers rouennais qui montèrent jusqu'à 150 mètres, et furent dépassés à leur tour par leurs rivaux de la cathédrale de Cologne. Enfin, dans les temps modernes, le dernier mot sur ce sujet a été dit par les Américains qui, avec la colonne de Washington, ont dépassé de 60 mètres, c'est-à-dire de toute la hauteur des tours Notre-Dame le point que nous occupons, ce qui est humiliant.

Après toute cette érudition, ma jeune compagne déclare que, si je veux qu'elle garde un vif souvenir de cette montée vers le ciel, il faut continuer jusqu'au bout à nous servir de nos jambes. Son ton est si câlin, si persuasif, que je me laisse convaincre que, pour la dignité et la gloire de mes cheveux gris, je dois la conduire à pied jusqu'à la troisième plate-forme.

Je réponds donc en me dirigeant vers l'escalier en hélice, *hélicoïde* comme disent les gens de métier; beaux noms auxquels le vulgaire oppose celui de colimaçon. Une douche de glace, sous forme de pancarte, fait pâlir mon aimable guide. L'escalier est interdit, défendu par un dragon qui a pris la forme d'un simple gardien. Il nous faut rentrer dans les rangs du commun des mortels, prendre l'ascenseur, et ma compagne se soumet en soupirant.

Nous voilà, après avoir fait queue pour conquérir notre place, logés dans une cage de verre qui bientôt se meut en nous donnant une sensation étrange. Nous ne montons pas, c'est la tour qui s'enfonce, ou du moins qui paraît s'enfoncer dans le sol, avec une rapidité vertigineuse. Nous sommes au milieu d'une gigantesque toile d'araignée, aux fils largement espacés, tout surpris de voir ce réseau, qui d'en bas semble serré, avoir, vu de près, de si larges mailles. Nous arrivons un peu plus haut que le monument de Washington, et cette annonce déride un peu ma compagne : « Ah ! s'écrie-

t-elle, c'est à pied qu'il eût fallu venir ici. Voyager en ascenseur, c'est à la portée des enfants ! » Enfin nous débarquons sur la troisième plate-forme. Ma petite compagne m'annonce alors que nous sommes à 276 mètres au-dessus du niveau du sol, et qu'il faudrait superposer vingt maisons de six étages pour atteindre jusqu'à nous.

Nous tournons lentement autour de la plate-forme ; Paris s'est de nouveau rétréci, mais l'horizon, en tout sens, se montre agrandi. Ce que nous avons vu, chacun l'a vu, ou le verra, et je juge inutile de décrire des sensations qui varient selon les caractères et les tempéraments. Regardant à nos pieds, nous voyons des fourmis, ayant forme de chevaux, traîner de minuscules boîtes qui sont des tramways. Sur la Seine flottent des coquilles de noix qui, en réalité, sont des bateaux-mouches, et tout ce qui nous frappe a ces proportions lilliputiennes. Oh ! que l'homme paraît petit, bon Dieu ! de cette hauteur qui n'est pourtant que la trente-troisième partie de celle du mont Goarisankar. Pauvres cirons que nous sommes, voilà qui est fait pour nous rendre humbles ! Et pourtant, c'est dans la tête de ces fourmis imperceptibles, dans cette tête à peine grosse comme celle d'une épingle, qu'ont été faits les calculs qui nous ont appris que le Soleil est 1 400000 fois plus gros que notre Terre, qu'il y a au ciel des étoiles dont la lumière met des milliards d'années à nous parvenir, et qui, souvent, ont cessé d'exister lorsque le rayon qu'elles ont lancé arrive jusqu'à nous !

La chaleur trouble la pureté de l'air, qui n'est transparent que jusqu'au pied des coteaux dont Paris est entouré. Au delà, un voile blanc, cotonneux, incommode, gêne notre vue. Ma compagne déclare qu'on l'a trompée en lui affirmant qu'aucun des bruits de la grande ville ne parvient jusqu'au sommet de la tour, où régnait, lui a-t-on dit, le silence proverbial des grandes solitudes. Elle refuse d'admettre que le bruit des cornets de tramways soit celui de la trompette d'un ange passant au-dessus de nous. Il est certain que nous entendons très distinctement le sifflet des bateaux remorqueurs, et qu'une rumeur bourdonnante, produite par l'ensemble des voix des pauvres gens qui se promènent ou se traînent au-dessous de nous, nous arrive très nette. Du reste, pas la moindre brise, les sons montent donc sans obstacle jusqu'à nos oreilles, mais sourds, adoucis, lointains.

Je parle de redescendre. Ma compagne me fait aussitôt remarquer que l'on peut monter au moins 24 mètres plus haut que le point que nous occupons, et elle m'engage à m'aboucher avec M. Eiffel, ou son représentant, afin qu'il me prête la clef de son pavillon réservé, destiné à des expériences météorologiques. Je promets et, comme récompense, ma petite amie consent à faire usage des ascenseurs. Cette fois, ce n'est pas la tour qui s'enfonce, c'est nous. Le sol est atteint et, pendant quelques minutes, nous marchons silencieux. La foule qui nous coudoie nous semble bruyante, importune, et chacun de notre côté, sans nous le dire, nous regrettons d'être

FONTAINE COUTAN.

redevenus des terriens. Pour ma part, je demeure plus que jamais convaincu que l'âme humaine est faite pour les hauteurs, pour les espaces aériens, que sa véritable patrie est là-haut, très haut: *Excelsior!*

Me voilà, peu à peu, complètement dégrisé de mon voyage vers le ciel, et, imposant silence à mon imagination, je me prépare à devenir sérieux, et même très sérieux. Voyons, que faut-il visiter, examiner d'abord? En pareille matière, un ordre par trop régulier devient monotone, tandis que l'imprévu est toujours piquant. Au fait, avant de pénétrer dans les bâtiments, occupons-nous un peu des fontaines lumineuses que voilà devant nous, ce merveilleux spectacle dont les visiteurs de l'Exposition ne peuvent se rassasier.

De quoi s'agit-il, au fond? d'un feu d'artifice liquide, et c'est la seule définition que je me permettrai à propos de cette nouveauté, attendu que vouloir décrire des jeux et des effets de lumière serait simplement amonceler des mots. Il est des spectacles qu'il faut voir ou avoir vu pour en comprendre la description, et les fontaines lumineuses doivent être rangées dans cette catégorie. Or, comme chacun les a vues à l'heure présente, c'est simplement de leur histoire, et de la façon un peu compliquée dont on s'y prend pour obtenir les résultats qui arrachent tant d'exclamations admiratives aux spectateurs, dont je vais m'occuper.

L'effet des fontaines lumineuses est basé sur un principe de physique très simple : la réflexion totale de la lumière dans une veine d'eau, principe découvert, il y a déjà plus de cinquante ans, par un savant suisse nommé Colladon. Dans une féerie fameuse, *la Biche au bois*, M. Delaporte, hydraulicien français, montra au public parisien de petites fontaines lumineuses. Mais les jets d'eaux colorées présentés au public dans de grandes dimensions sont l'œuvre de deux Anglais : M. le colonel Bolton d'une part, et, de l'autre, M. Galloway.

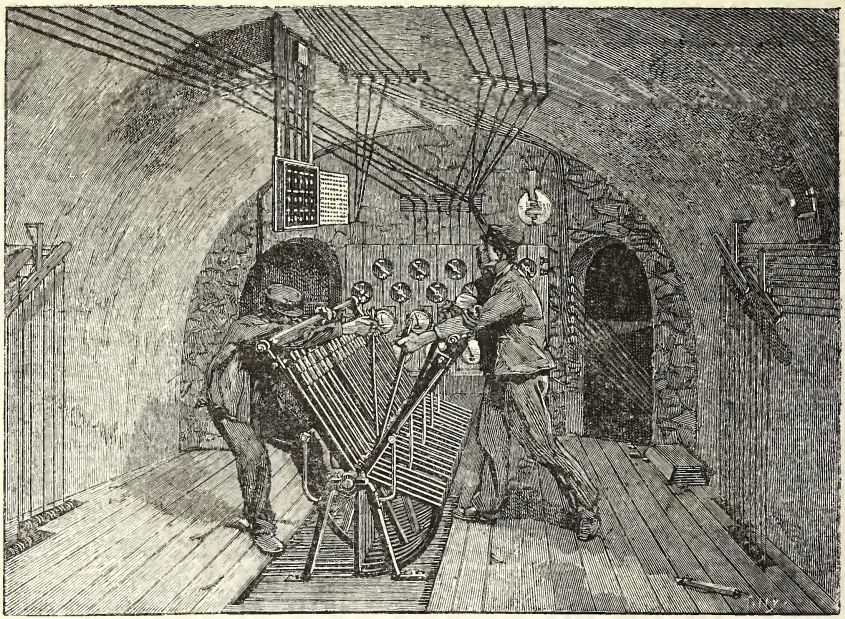
Dès qu'il fut question de notre Exposition universelle, on songea à ces fontaines lumineuses, et M. Bechmann, ingénieur en chef des eaux de la ville de Paris, fut envoyé, en compagnie de M. Formigé, le jeune, l'habile, le triomphant architecte du palais des Beaux-Arts et de celui des Arts libéraux, étudier ce qui se faisait à Londres. Ils jugèrent que c'était là un spectacle véritablement digne d'être présenté aux futurs visiteurs du Champ-de-Mars, mais qui demandait, vu le cadre où il devait fonctionner, à être considérablement amplifié. Ils rêvèrent un immense bassin dont les proportions fussent en rapport avec les gigantesques édifices qui allaient l'entourer, et le sculpteur Coutan se chargea de modeler le magnifique groupe qui, sous le nom de « Vaisseau de la ville de Paris », a pour cadre, digne de lui, l'arche cyclopéenne de la tour Eiffel.

Dans cette fontaine, les eaux supérieures s'échappent de cornes d'abondance et de la bouche de dauphins groupés autour de la nef parisienne. Elles tombent, ces eaux écumeuses, dans un canal qu'elles remplissent, et duquel elles s'échappent bruyantes, sous la forme d'une cascade large de

40 mètres, pour tomber dans un bassin ayant les mêmes dimensions. De là, ces eaux passent dans un réceptacle de forme octogonale. Le premier des bassins possède deux gerbes liquides ; le canal en compte six, et le bassin octogonal une seule, mais composée de dix-neuf jets d'eau. Tous ces jets, pris dans leur ensemble, laissent couler 350 litres d'eau par seconde ; cette eau est fournie par le réservoir de Villejuif qu'alimente la Seine, élevée par la vapeur, et pour cette fin, à une hauteur de 90 mètres.

Et la lumière ? Patience, nous y arrivons.

Au-dessous de tous les jets d'eau que je viens d'énumérer, des chambres



Manœuvre des glaces des fontaines lumineuses.

souterraines ont été ménagées, et dans ces réduits, des appareils de lumière électrique ont été montés et disposés. Un homme placé dans un kiosque que nul ne remarque, dirige à son gré une lumière colorée, qu'il modifie sans cesse, sur les jets qu'un autre transforme de son côté, et alors se produisent les effets véritablement féeriques qui, chaque soir, enthousiasment et ravissent les spectateurs.

Précisons mieux encore.

Dans chaque jet une lampe, devant laquelle passe une série de verres de couleur, lance son rayon de lumière. Cette lumière n'éclaire pas, mais, en raison du principe que j'ai d'abord énoncé, elle se perd dans les gouttelettes de l'eau, s'y réfléchit comme dans autant de minuscules miroirs. Et ces gouttelettes, qui seules sont éclairées, se détachent vertes, dorées, rouges,

jaunes, argentées ou bleues, sur un fond sombre qui rehausse d'autant leur éclat. La phrase classique : « pluie de diamants » n'est donc plus une simple figure de rhétorique ; elle est une réalité.

Les jets verticaux n'ont pas demandé de travail particulier, il suffit de les éclairer. En revanche, les jets horizontaux, vu leurs dimensions, ne s'illuminaient d'abord qu'incomplètement. M. Bechmann a remédié à cette imperfection d'une manière très ingénieuse et très simple. Il a donné aux jets la forme d'un tube, ou, mieux dit, celle d'un cône elliptique dans lequel un second est interposé, laissant un espace vide où l'eau se précipite, court et s'échappe. Ainsi inondé de lumière, le jet parabolique devient lumineux, et produit un effet saisissant.

Les verres de couleur, qui, passant à tour de rôle devant les lampes, embrasent l'eau et lui prêtent leurs nuances délicates, sont mis en mouvement par une série de leviers identiques à ceux dont font usage les aiguilleurs de chemin de fer. Le mécanisme est le même, mais le but et les résultats sont bien différents.

Au résumé, les fontaines lumineuses ont eu pour point de départ la découverte faite par un Suisse, M. Colladon, d'un principe de physique dont un Français, M. Delaporte, sut le premier tirer parti pour le plaisir des yeux. Deux Anglais, M. Bolton et M. Galloway, surent amplifier, perfectionner l'application faite par M. Delaporte. Enfin, un Français encore, M. Bechmann, a dit jusqu'à aujourd'hui le dernier mot, en éclairant les jets sombres; mais l'avenir, sur ce point, comme sur tant d'autres, nous ménage sans doute plus d'une surprise.

Maintenant, lecteur, nous allons, si vous le voulez bien, nous diriger vers la grande galerie des Machines, qui, vous le savez sans doute, ne sera pas détruite, et survivra à l'événement qui lui a donné naissance.

VII

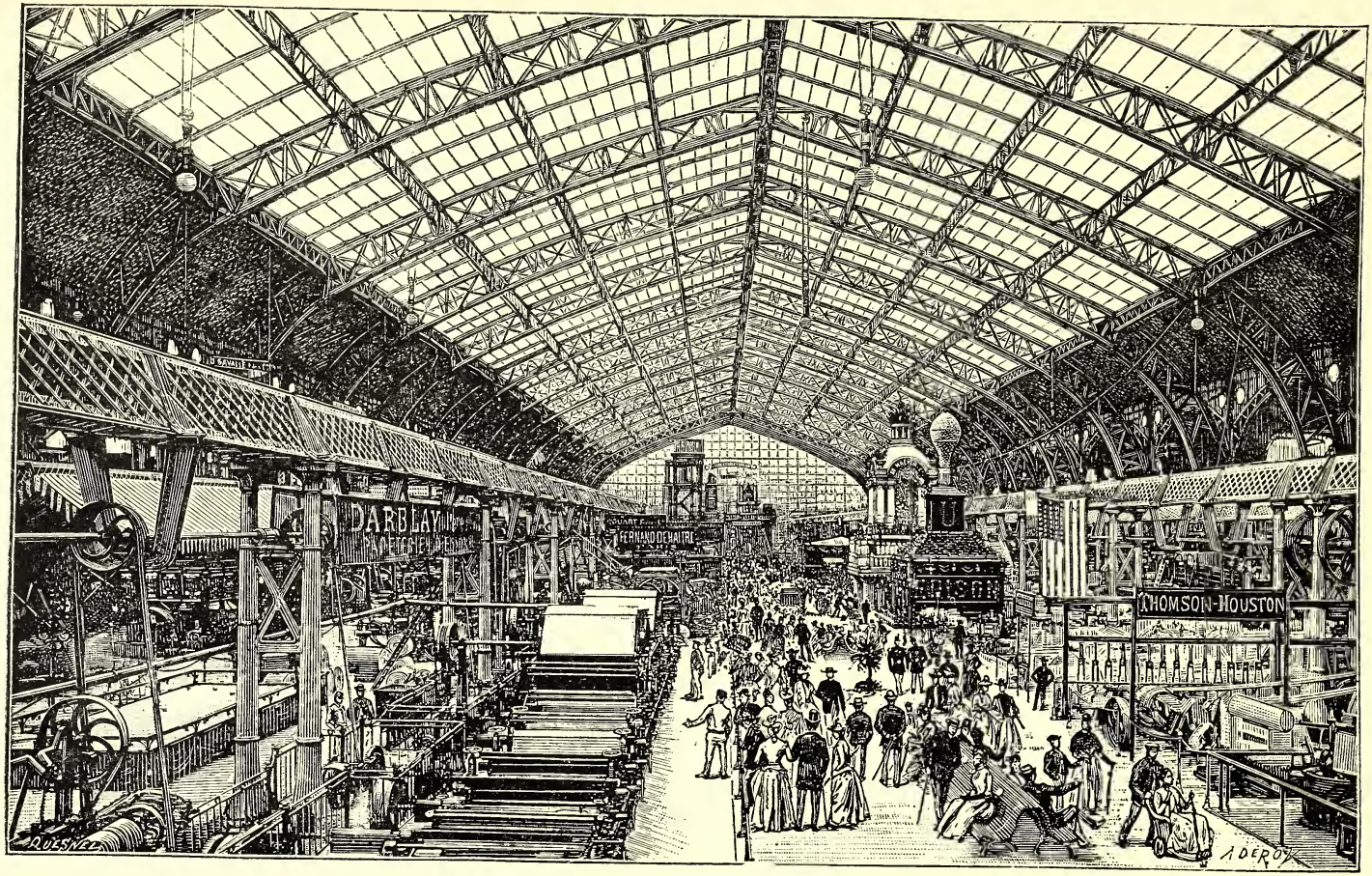
Le palais des Machines. — Notions de mécanique. — Le gaz et l'électricité. — Les machines à l'œuvre. — Un peu de statistique à propos d'éclairage. — Voyage à travers le monde et l'industrie. — Diamants et carrosserie. — Le parc de l'Exposition. — Improvisation horticole. — Retour au point de départ. — Les républiques hispano-américaines. — Le Mexique et son palais aztèque. — Les cactus géants. — Caractère des Mexicains. — Un rival de Buffalo Bill. — Costumes nationaux. — Le Mexique et l'avenir.

C'est avec une admiration qui se renouvelle réellement à chaque visite, que l'on pénètre sous l'immense voûte de fer et de cristal du palais des Machines; sur ce point tout le monde est d'accord. Or quelle superficie couvre ce monument, les galeries de son premier étage comprises? 62671 mètres carrés, ni plus ni moins.

Que de choses à voir dans ce vaste espace! Mais en face de ce mouvement perpétuel de roues et de pistons, un mot d'explication est nécessaire. Tout paraît compliqué ici, et pourtant, au fond, tout est simple. Pour comprendre le jeu savant de tous ces engrenages, il faut se souvenir que quatre principes seulement sont en jeu, à savoir : le levier, le plan incliné, le coin et la vis. Donc, en regardant une machine, songez à ces principes, et vous aurez chance de découvrir à la fois la cause de ses mouvements et celle de sa force.

Mais il lui faut une âme, à ce corps de fer, c'est-à-dire un moteur. Le sauvage, à ce point de vue, ne connaît que ses épaules, ses bras ou ses jambes. A mesure qu'il se civilise, il utilise les chutes d'eau et le vent. De nos jours, ces deux vieux serviteurs sont même dédaignés, et la vapeur règne. Elle règne; toutefois, son royaume est peu à peu envahi par l'électricité. Ainsi, le chariot qui roule à la hauteur du premier étage, chargé de cent personnes, est mis en mouvement par cet étrange fluide. La foudre est déjà, en partie, aux ordres de l'homme qui, non content de rendre cette force inoffensive, la fait peiner à son profit!

Je dis donc une fois de plus : quelles travailleuses que les machines, et que ne savent-elles pas faire! Ici, délicates, minutieuses, elles fabriquent de la dentelle et, un peu plus loin, elles tordent, coupent et façonnent le fer. Elles dévident, elles brossent, elles élèvent, elles abaissent, elles liment, elles scient, pulvérisent, tamisent, clouent, rabotent, tissent, car il n'est plus d'opérations qu'elles ne puissent accomplir, de métier qu'on ne puisse leur apprendre. Elles aident l'ouvrier qui les aide, ou le remplacent dans ses tâches pénibles. Quelques-unes ne demandent qu'un surveillant qui, pai-



PALAIS DES MACHINES.

sible, lit son journal. Si un incident se produit, si un fil casse, la machine, sans y rien comprendre pourtant, s'arrête net, siffle, sonne, appelle, prévient; c'est une brute qui, à l'heure voulue, a des éclairs d'intelligence et semble penser.

Une brute ! il ne faut pas le dire tout haut, au moins devant la machine à fabriquer le papier qui, après avoir préparé une bouillie liquide à l'aide de vieux chiffons, la filtre, l'étend sur une toile, la lisse, la sèche, la lustre et vous rend un journal. Vous donnez à cette autre du coton, et elle le peigne, le file et vous rend une pièce de calicot. Celle-ci coud, celle-là brode, cette autre écrit, cette quatrième compte, cette cinquième dessine, à l'aide de fils de soie multicolores, des fleurs ou des oiseaux.

Je m'arrête; ici comme partout, un volume serait à peine suffisant pour tout énumérer. Mais quelques données statistiques sont curieuses à connaître. Ainsi, toute la vapeur nécessaire à l'action des machines de l'Exposition est produite par onze chaudières qui, par heure, fournissent 50000 kilogrammes de la précieuse fumée blanche. Cette eau vaporisée met en mouvement trente moteurs, lesquels, d'une extrémité à l'autre du Champ-de-Mars, distribuent la force et le mouvement, et dont l'action se fait sentir dans les galeries du bord de l'eau, le long du quai d'Orsay, et même jusqu'à l'esplanade des Invalides. Enfin la personne qui suit toutes les allées du palais des Machines, en y comprenant le pourtour du premier étage, n'a pas parcouru, lorsqu'elle arrive au terme de sa course, moins de 6 kilomètres.

Et l'éclairage ? Le pavillon du gaz est à visiter le soir, et il surprend à juste titre. Oui, menacé dans son empire, le brave petit papillon du gaz s'évertue de lutter contre l'électricité qui, insolente, cherche à le détrôner. Vains efforts, il restera longtemps encore, selon toute apparence, la lumière pratique, constante, sur laquelle on peut sérieusement compter. Il n'a pas les soudaines défaillances de sa brillante rivale, et, s'il n'a pas son éclat qui fatigue les yeux, il ne plonge pas non plus à l'improviste, dans une nuit noire, les gens qu'il est chargé d'éclairer. Il faut en convenir, lorsqu'il est bien épuré, sa lumière ne le cède que de bien peu à celle de son éblouissant compétiteur.

Néanmoins, l'électricité se rengorge et peut croire à son succès définitif, car elle trône sans partage dans la grande galerie des Machines et fait seule les frais des fontaines lumineuses. Mais prenons des chiffres ; en dépit de leur sécheresse, ils sont toujours éloquents, ces petits signes de l'écriture arabe. Si, comme il est de règle, nous acceptons pour unité la quantité de lumière fournie par une lampe Carcel, combien faudrait-il de ces lampes pour éclairer, ainsi qu'elle l'est chaque soir, la susdite grande galerie? Remarquons qu'elle possède quatre lustres de 2 mètres de diamètre, pourvus chacun de douze régulateurs, plus une série d'arcs qui en représentent quatre-vingt-six. L'éclairage total de la galerie des Machines est donc l'équivalent de la lumière distribuée par vingt mille carcels environ.

Mais tous les régulateurs électriques de l'Exposition, quel nombre des susdites lampes représentent-ils ? Cent quatre-vingt mille, et je crois être au-dessous de la vérité, bien qu'ébloui.

Je me suis arrêté à celle des extrémités de la galerie qui s'appuie sur la rue de Suffren, et je me propose de « zigzaguer » en me dirigeant vers la Seine, à visiter en détail ce qui, pour le moment, est pour moi l'aile gauche de l'Exposition. J'entre donc en Perse, ce pays gouverné par un schah très intelligent, et qui nous présente — le pays, bien entendu, et non le schah — ses tapis fameux dont la réputation est méritée. Voici l'Égypte avec sa rue du Caire, aujourd'hui bien distincte de celle qui, chez nous, porte le même nom ; c'est un des grands succès de l'Exposition que cette restauration qui nous transporte non dans l'Égypte des pharaons, des pyramides et des momies, mais dans celle beaucoup plus moderne d'Ismaïl. Je passe rapide ; chacun la connaît, cette rue aux ânes, et je vais au sérieux, à l'utile.

Je visite la galerie des appareils de chauffage, celle de l'exploitation des mines, celle des bronzes, celle des fontes artistiques, des papiers peints, de la parfumerie, de la maroquinerie, de la tapisserie, des meubles, de la céramique, des cristaux, de la mosaïque, de l'orfèvrerie. Je passe et ne m'arrête pas à décrire ; je laisse chacun flâner devant ce qui l'intéresse, faire son choix. Cependant, je m'attarde dans le royaume de Siam, dans l'empire du Japon, dans la Serbie, en Grèce, et très longtemps en Suisse, en Russie, en Norwège et aux Etats-Unis. Les expositions particulières de ces nations révèlent à la fois leurs coutumes, le degré et l'importance de leur industrie. C'est un véritable voyage à travers le monde civilisé et sauvage que cette promenade, un voyage que l'on ne fait pas en un jour, même au Champ-de-Mars. Il faut parcourir chaque salle, y retourner, y revenir, y fureter, et, à chaque nouvelle excursion, on fait d'intéressantes découvertes, on trouve des coins oubliés.

Me voici parmi les cristaux, ébloui. Les tapis me tentent, les meubles me ravissent, et, au passage, je fais mon choix. Du reste, on ne redoute pas l'exotique, et, si l'on possédait une fortune suffisante, une fortune qui permît l'achat de tout ce qui tente, je me demande si le palais de Versailles serait assez vaste pour le contenir. En rentrant chez soi, on trouverait un immense bazar. En somme on apprend beaucoup dans ces visites, et, à la rigueur, je pourrais dire, après les avoir accomplies, de combien de façons on peut s'asseoir, manger ou se désaltérer. Je remarque que ce sont les exhibitions asiatiques exotiques qui captivent le plus les visiteurs ; chacun va naturellement à ce qu'il connaît le moins, à ce qui, par cela même, pique davantage sa curiosité. Aussi l'exposition chinoise, le pavillon du Maroc, celui de Siam et de la république de Saint-Marin sont-ils très visités. Mais j'arrive en face du palais des Arts libéraux, près du dôme central, dont on ne peut assez admirer le grandiose ni la richesse d'ornementation.

De l'aile gauche, je passe à l'aile droite et me voilà jusqu'au cou dans les diamants, les saphirs, les émeraudes, les topazes et les perles, en un mot dans la section de joaillerie, où l'*Impérial*, ce rival du Régent, promène ses feux tentateurs, éblouissants. Me voilà devant les vêtements à l'aide desquels les hommes dissimulent leur laideur, devant ceux à l'aide desquels les femmes rehaussent leur beauté. J'admire, comme si j'y comprenais quelque chose, des dentelles, des soieries, de la bonneterie, des tissus de laine, de coton, de lin, qui me conduisent en face des produits chimiques, et, en fin de compte, me plongent dans l'électricité. Voici la carrosserie que je dédaigne, ne possédant pas de chevaux, et des écuries qui ne peuvent m'intéresser, puisque je n'ai pas de voitures. Voici des diamants bruts, des fonderies, des forges. Mais je me lasse d'énumérer. J'enfile donc une fois de plus la longue galerie qui me ramène au grand dôme. J'ai maintenant à ma droite et à ma gauche les pavillons de la ville de Paris; je m'assieds un moment pour reprendre haleine, pour admirer.

En vérité, devant les vertes pelouses, les parterres de fleurs, les bassins et les canaux qui font un immense parc de l'espace qui s'étend de nos pieds à la tour Eiffel, comment croire qu'il y a moins de deux ans il n'existait là qu'une vaste plaine blanche, aride, où le vent, libre et joyeux, s'en donnait à cœur joie de remuer, de chasser, de soulever, d'emporter au loin des tourbillons de poussière ? Les étrangers auxquels on explique cette transformation vous regardent avec incrédulité, et il faut employer des serments solennels pour les convaincre que vous ne voulez pas vous divertir à leurs dépens. Tout s'improvise de nos jours, grâce à des outillages qui sont des merveilles d'ingéniosité; oui, tout s'improvise, même les choses d'arboriculture ou d'horticulture, et, maniés avec soin, les arbres se laissent transplanter avec débonnaireté.

Nous venons de voir en gros la partie industrielle de l'Exposition, et je ne réponds pas de n'y pas revenir pour étudier quelques détails. En attendant, je me propose de vous conduire, lecteur, au palais des Arts libéraux. Mais le véritable point de départ de cette excursion se trouve vers le pilier gauche de la tour Eiffel, et j'y retourne par la rue du Caire dont l'animation et la gaieté sont communicatives. Je m'arrête indécis. Dois-je pousser jusqu'au bord de la Seine où se trouve l'Histoire de l'habitation humaine? Je me tâte en me promenant dans le groupe des pavillons élevés par les républiques américaines. Nous avons visité celui de la république Argentine, mais voici le Venezuela, le Nicaragua, le San-Salvador, le Paraguay, l'Uruguay, l'empire du Brésil et, enfin, la république mexicaine qui nous invitent. Visitons cette dernière ; elle nous donnera une idée des productions de toutes les autres et nous fera gagner du temps.

Le Mexique, en cela bien inspiré, n'a pas demandé à l'Europe l'architecture de son pavillon d'exposants; il a préféré nous présenter un spécimen

de l'art des Toltèques et des Mistèques. Cette construction attire l'attention ; elle sort du banal. Avant d'y pénétrer, il est bon de jeter un coup d'œil sur les plantes grasses dont on l'a entourée et qui surprennent par leurs dimensions. Eh bien, si surprenantes que soient ces dimensions, elles sont, pour plusieurs de ces plantes, de beaucoup au-dessous de celles qu'elles atteignent. Seulement, la difficulté du transport a été un obstacle, et il n'a été possible d'amener jusqu'à Paris que de moyens échantillons de ces curieux végétaux, au nombre desquels se trouve celui sur lequel on élève la cochenille.

Le Mexique, avec lequel nous avons été en guerre il y a vingt ans, sans que nous ayons jamais été ses ennemis et sans qu'il ait été le nôtre, est, avec le Brésil et après les États-Unis, la nation la plus importante du nouveau monde. Grâce à la richesse de son sol, à la multiplicité de ses climats, ce beau pays est certainement appelé à un grand avenir industriel. Sur ses côtes de l'Atlantique, il est, par l'intensité de la chaleur, le rival du Sénégal, et ses plateaux, ses côtes du Pacifique, sont des paradis terrestres. Le Mexique possède toutes les productions naturelles des pays chauds, et ses parties tempérées ont des sols pour toutes les cultures, de la canne à sucre au noyer. Ses montagnes renferment d'inépuisables richesses minérales, et l'on a calculé que près d'un tiers de l'argent qui circule dans le monde a été produit par lui. Ajoutons que ses habitants sont doux, intelligents, hospitaliers et très portés vers les Français qui, du reste, leur rendent leur bonne amitié. Il m'est permis de le certifier, moi qui ai passé vingt ans de ma vie dans ce magnifique pays, qui n'ai gardé de ses habitants que des souvenirs de gratitude.

Mais pénétrons dans le palais aztèque qui, bien que ne possédant que des portes relativement étroites et pas de fenêtres, est néanmoins très bien éclairé.

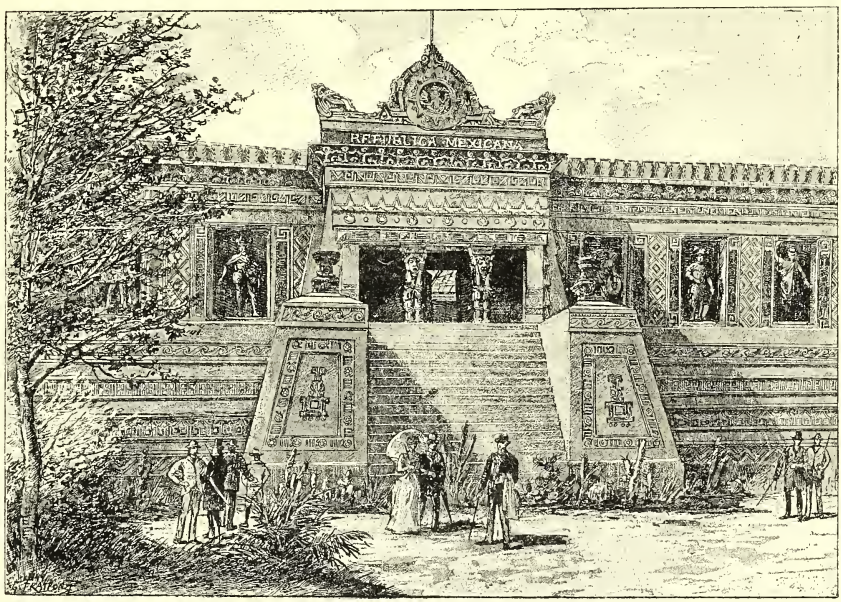
Dès les premiers pas, on est attiré par l'image d'un cavalier mexicain dont le costume, dans ses moindres détails, ainsi du reste que l'équipement de sa monture, sont d'une rigoureuse exactitude. Ce qu'il faudrait voir, c'est ce centaure galoper, lancer son lasso, manier son intelligent compagnon comme si, à eux deux, ils formaient un seul tout. Mais au fait, ce merveilleux cavalier, on le voit en ce moment parader à la porte Maillot, dans le campement de Buffalo Bill.

Voici une Mexicaine dans son hamac, une Indienne marchande de légumes, une autre en costume de gala. Ici encore l'exactitude est rigoureuse, et les jolis visages de ces mannequins ne sont pas tout à fait de convention. Toutes les Mexicaines, qu'elles soient créoles, métisses ou indiennes, ont de grands yeux, de belles dents, de longs cheveux, de petits pieds, de petites mains et une grâce nonchalante qui séduit. Avec ces dons primordiaux, il est bien difficile d'être laide, on en conviendra.

Le fond du costume mexicain, comme celui du costume indien, est à peu près identique ; mais la forme, les couleurs varient d'une ville à l'autre et

même de village à village. Les étoffes rouges, bleues, jaunes, vertes, blanches sont accouplées, dans ces pays de soleil, sans se heurter ni paraître criardes. Du reste, une multitude de figurines en terre cuite, en cire ou en chiffons, renfermées dans des vitrines, peuvent donner aux personnes qui prennent le temps de les regarder une idée de la variété des costumes portés par le peuple mexicain. Je dis du peuple, car il ne faut pas oublier que, dans les grandes villes, on ne porte, dans la bourgeoisie, que le costume européen.

Le Mexique possède tous les fruits d'Europe, en même temps que tous



Pavillon mexicain.

ceux des tropiques, et, parmi ces derniers, il en est qui ne possèdent pas encore de nom en français. A ce point de vue, un coup d'œil sur les fruits modelés en cire qui nous sont présentés est à la fois intéressant et instructif. Je conseille aussi de regarder les broderies mexicaines ; ce sont des dessins tracés sur de la batiste dont on enlève un à un les fils, œuvre de patience qui fait gagner le paradis à celles qui l'entreprennent. A regarder encore les écharpes dans lesquelles s'enveloppent, de la tête à la ceinture et en se couvrant le visage jusqu'aux yeux, à la façon des femmes turques, toutes les Mexicaines.

Comme produits généraux, nous voyons des sucres, du tabac, des cafés, des soies, des minerais, des vins, des tafias, des conserves de fruits, des étoffes, des bois, des pierres de toute nature, des plumes, de l'écaille, des peaux

de tigre, de renard, de crocodile, etc., etc. En somme, le pavillon du Mexique est un des plus remarqués. Il a son salon de peinture et nous montre, par cent spécimens, que l'instruction publique est loin d'être là-bas négligée. Ses essais de métallurgie sont de bon augure, et, si ce beau pays a déjà une histoire glorieuse dans le passé, ce n'est pas être grand prophète que de lui prédire, dans un avenir prochain, de grandes et belles destinées. Il possède tous les éléments qui font aujourd'hui la richesse des nations modernes, et pour devenir tout à fait grand, il ne lui manque que des bras. Ses puissants voisins américains lui en fournissent, mais mieux vaudrait pour lui, à mon humble avis, les tirer d'Europe. Il aurait ainsi plus de sécurité pour rester étoile indépendante, ce qui vaut toujours mieux, au moins sur la terre, que de faire partie d'une constellation, même alors qu'elle est aussi brillante que celle des États-Unis.

VIII

L'homme propose et Dieu dispose. — La verrerie vénitienne. — Une succursale de l'enfer. — Le palais des Arts libéraux. — Histoire du travail. — Les époques de l'humanité. — Premiers essais dans les arts, les sciences et l'industrie. — Scènes plastiques. — Les montgolfières et les aérostats. — Le rêve et la réalité. — Histoire des voitures. — Le dernier coucou. — Un désert inattendu. — Lamentations jérémiques. — La chirurgie. — L'électricité.

Septembre 1889.

Il sera éternellement de circonstance le proverbe qui affirme que l'homme propose et que Dieu dispose ; je viens de l'expérimenter pour la millième fois. En m'arrachant à l'exposition mexicaine, où me captivaient tant de souvenirs de ma jeunesse, je voulais me diriger avec la rectitude, sinon avec la rapidité d'une flèche, vers le palais des Arts libéraux. Je m'arrête, en vrai flâneur, devant la verrerie vénitienne. Là, on me tend un billet jaune que je prends, et en échange duquel je verse cinquante centimes. Un peu plus loin on me confisque mon billet pour l'écorner ; puis on me le restitue en compagnie d'un petit paquet dont je déchire l'enveloppe avec curiosité, et je me trouve en possession d'un flacon minuscule, en même temps qu'en face d'un fourneau dont les ouvertures incandescentes m'éblouissent. Je suis dans la verrerie du signor Dandolo, et, devant moi, cinq ou six ouvriers confectionnent des coupes, des vases en verre multicolore, vingt fantaisies.

Il fait très chaud dans cette petite succursale de l'enfer dont les diables ont d'honnêtes visages, et qui, au lieu de fourches, sont armés de longs tubes creux à l'extrémité desquels se balance une boule de feu. Cette boule, ils la tournent, la retournent, la frottent, la pincent, la coupent, et, pendant ce travail, elle s'allonge, s'amincit, se renfle ici, se gonfle là, se transforme insensiblement en une carafe, en une corbeille, en une feuille d'acanthe, au souffle délicat, mesuré, des opérateurs. Cette pâte de feu, elle se manie en apparence comme du mastic; elle devient noire, puis blanche, puis transparente : c'est du verre, du verre de différentes couleurs, modifié de cent façons. Dois-je avouer qu'entré là par hasard je n'en suis sorti qu'une heure plus tard, bien que j'eusse déjà, dans ma vie, visité plus d'une verrerie! Ne souriez pas ; si vous vous laissez séduire, vous ferez comme moi, comme tout le monde.

Je m'arrache enfin à la fascination de la curiosité, ce travers que ne con-

naissent pas ou que connaissent peu les animaux, les chats exceptés, et je reprends mon chemin vers le palais des Arts libéraux, dans lequel je pénètre enfin.

C'est une idée heureuse que celle d'avoir placé, à l'entrée des galeries de l'Histoire du travail, une série d'hommes primitifs s'essayant à l'industrie. Voilà donc les débuts enfantins, mais déjà raisonnés, de nos ancêtres lointains. Voici l'âge de la pierre, celui des os, celui du bronze, puis celui du fer. Avec ce dernier métal, l'homme prend en quelque sorte possession de la nature entière, il peut désormais tout couper ou tailler, et, artiste d'instinct, il va le devenir pratiquement. N'oublions pas que les objets qui nous sont ici montrés comme des œuvres de nos ancêtres préhistoriques, sont authentiques. Oui, ces armes en silex, ces parures en coquilles, ces porphyres façonnés, ces os sculptés, ces épées de bronze, ces fers de lance forgés, sont le point de départ et les étapes de l'industrie qui, les siècles aidant, est venue aboutir à la galerie des Machines. Quant à ces vases peints où se profilent d'enfantines figures, ou qui se montrent ornés de bas-reliefs, ils sont le premier mot des arts dont nous voyons l'apogée dans les salles de la peinture, de la sculpture ou de la gravure du palais des Beaux-Arts, dans celles des ornements d'église ou de moulages du Trocadéro.

Que de choses à regarder dans la section que je parcours en ce moment! S'il était sage, c'est par ce point que tout visiteur commencerait ses promenades à l'Exposition, pour mieux juger et goûter ce qu'il verra par la suite.

Ici se montrent, d'une façon pratique, les premiers essais de l'homme, non seulement dans tous les arts, mais dans tous les métiers et dans toutes les industries. Fait singulier, il débute invariablement par le compliqué, ce pauvre diable, et perfectionne en simplifiant. Voici ses premières étoffes, ses premières chaussures, ses premières parures. A l'aurore de l'humanité, c'est l'homme qui se pare, qui se peint, qui s'entoure le cou de colliers, les poignets de bracelets, les doigts de bagues. Ce qu'il considère comme précieux, il se hâte de se le suspendre aux oreilles, au nez, aux lèvres, à la ceinture; il en orne ses cheveux, sa barbe, ses avant-bras, ses mollets, ses doigts de pied. Peu à peu, il cède ces colifichets à sa compagne et devient plus sérieux, c'est-à-dire plus civilisé. A l'heure présente, ce sont les femmes qui, dans tous les pays, enrichissent leur beauté non plus simplement de coquilles enfilées ou de simples pierres taillées, mais d'ambre, de corail, de bijoux d'argent ou d'or, de pierres fines ou de perles.

Il faudrait des mois, et des yeux de lynx, pour examiner ici rien que les choses saillantes ; et, comme le juif errant, il me faut marcher sans cesse, marcher toujours. Ne nous éloignons pas, pourtant, sans jeter un coup d'œil sur l'atelier du potier athénien, sur la boutique du potier gallo-romain, sur l'atelier des Chinois façonnant les émaux cloisonnés qui ravissent les collectionneurs. Pourquoi les savants se moquent-ils de ces tableaux en relief?

Laissons-les sourire, et instruisons-nous en regardant ce qu'ils dédaignent. Voir, c'est apprendre, dit un vieux proverbe qui a toujours raison, et, pour ma part, j'avoue que chacune de mes visites à l'Exposition me vaut quelques connaissances nouvelles, que j'en sors toujours un peu moins ignorant que je n'y suis entré.

Je m'arrête un instant près des décors de théâtre, où l'art de la perspective a, je crois, atteint ses dernières limites. On m'a montré là des objets qui me paraissent être en relief, bien qu'ils soient simplement peints sur une surface plane, et des effets de lointain qui me prouvent combien mes yeux sont faciles à tromper. Mais au-dessus de ma tête, un ballon captif, pourvu de son aéronaute, attire mon attention. Je gravis un escalier pour voir de plus près le voyageur, et me voilà devant une montgolfière ou, autrement dit, devant le premier ballon qui prit le nom de ses inventeurs, les frères Montgolfier.

Ce fut en 1782, d'après la légende, que les deux frères virent un cornet de papier, qu'ils avaient jeté dans le foyer d'une cheminée, s'envoler soudain. Surpris de ce phénomène, MM. Montgolfier, hommes instruits, en cherchèrent aussitôt le pourquoi. Ils le trouvèrent dans ce simple fait, que l'air chauffé est plus léger que l'air froid, et construisirent aussitôt un globe de papier ayant un foyer à sa base ouverte. La nouvelle machine s'envola vers le ciel et, dès l'année suivante, le physicien Charles construisit un globe qu'il remplit de gaz hydrogène, lequel est quatorze fois plus léger que l'air, et pour la première fois, depuis Icare, un homme s'éleva vers les cieux.

Ce fut là un gros événement, comme bien l'on pense, et les imaginations s'exaltèrent, rêvèrent les choses les plus folles. On crut le ciel conquis et l'on parla de voyages aux étoiles, oubliant que notre atmosphère est limitée, qu'au delà d'une hauteur de quelques milliers de mètres nous ne pouvons plus vivre, que nous périssons comme le poisson jeté hors de l'eau. Nos physiciens n'ont plus cette ambition d'aller voir de près ce qui se passe dans la lune ; ils cherchent seulement à dompter ces globes indociles. On dit même tout haut que ce problème a été résolu par le capitaine Renard, mais que l'on garde le secret de cette découverte avec le même soin que celui de la poudre sans fumée.

Par suite d'un rapprochement naturel, et qui néanmoins fait sourire, je trouve, près des montgolfières et des aérostats primitifs, des spécimens de tous les véhicules dont l'homme a fait usage depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. C'est rationnel ; car, avec ce rapprochement, nous ne sortons pas de la locomotion. Donc voici des chars, des traîneaux, des palanquins, des pataches, des phaétons, des diligences, des malles-postes, etc., etc. ; la collection est complète. Les voilà donc toutes ces rudes et cahoteuses voitures dont les wagons de chemins de fer ont fait des choses presque antédiluviennes ! Oui ! les voilà toutes, attendu que j'aperçois un coucou. En le regardant si

jaune, si massif, ce véhicule, et en songeant que, laborieusement traîné par un ou deux chevaux plus étiques que Rossinante d'éternelle mémoire, il emportait nos pères à Saint-Germain, à Versailles, à Sceaux, en un mot sur tous les points des environs de Paris, on a peine à croire que sa disparition date seulement d'une quarantaine d'années. Mais j'y songe : a-t-il réellement disparu ? Est-il certain que là-bas, en Normandie, en Bretagne, ou sur un des points encore plus éloignés, le pauvre vieux ne cahote pas le long de fossés boueux ? Ah ! les malheureux chevaux d'alors, rien ne saurait aujourd'hui donner l'idée de leur transparente maigreur. En outre, ils étaient couverts de plaies et boitaient tout le long du chemin, tirant la pesante machine où s'empilaient de dix à douze voyageurs. Sur ma foi, lecteur, il ne faisait pas bon d'être cheval en ce temps-là. Paris, l'enfer des chevaux ! disait-on, et on n'exagérait pas. Depuis lors, les choses se sont un peu améliorées, un peu seulement, car nous voyons encore, en dépit du zèle de la Société protectrice des animaux, de pauvres haridelles attelées à des voitures trop lourdes. Enfin les chevaux ne sont plus qu'en purgatoire ; mais ce n'est jamais à Paris, je le crains, qu'ils trouveront leur paradis.

Monté dans les galeries supérieures de l'Histoire du travail pour voir de près un aéronaute empaillé, je m'y trouve bien et j'y reste. D'ailleurs, je rencontre ici des collections anthropologiques, entre lesquelles je remarque un curieux tableau des types principaux de la race humaine. Ce sont là des gravures d'un fini merveilleux qui illustrent le grand ouvrage récemment publié par M. A. de Quatrefages, ayant pour titre : *Introduction à l'étude des races humaines*, et qui forme le premier volume d'une *Histoire générale des races humaines*.

Tout en causant, je chemine, et me voilà dans une partie déserte — oui, vous avez bien lu — dans une partie déserte de l'Exposition, alors qu'elle devrait être, cette section, une des plus animées. D'où vient cela? de ce que l'on ignore probablement son existence. Et pourtant, on a logé là une des plus honorables et des plus importantes industries de notre France, la librairie.

Pauvre librairie ! pourquoi l'a-t-on ainsi sacrifiée ? Elle honore pourtant notre pays, et son mérite est au moins égal à celui des gaufres hollandaises ou des nougats tunisiens. Je suis de mauvaise humeur, je l'avoue. Que voulez-vous, je suis orfèvre, après tout, et mon cœur a bien le droit de saigner. En montant vers l'aéronaute qui est là-bas, je croyais me rapprocher du ciel et je me trouve en enfer ; quelle déception !

Je continue à marcher en avant d'un pas mélancolique, et je constate, sans que le malheur des autres me console, que, d'une extrémité à l'autre de ce lieu déshérité et comme maudit, mes pas retentissent bruyants, mais solitaires. Ce ne sont pourtant ni les attractions ni les choses intéressantes qui manquent ici, même en dehors de celles que j'ai déjà signalées. D'abord,

une collection complète d'instruments de musique, au milieu de laquelle figure triomphalement la harpe de David. Ne riez pas : cette harpe a été trouvée dans un tombeau égyptien ; elle est donc authentique, et rien n'empêche de supposer qu'elle ait appartenu à un David, qu'il ait été roi, poète ou simple rentier.

Après l'Histoire de la musique, voici celle des Ponts et chaussées, et, tant au rez-de-chaussée qu'au premier étage : les Arts et métiers, l'Ecole centrale, le barrage des rivières, les môles, les jetées, etc. Voici des épreuves photographiques, des dessins, des cartes, des gravures, des plans, et, ici encore, un volume ne suffirait pas à contenir la simple énumération de ce qui est digne d'être regardé.

Ayant accompli en conscience le tour des galeries, je me retrouve à mon point de départ, c'est-à-dire près de la rotonde des décors, des trucs, des costumes de théâtre, et je redescends. J'appuie sur ma droite, et je pénètre dans une salle où sont rangés, en bel ordre, tous les appareils, tous les instruments de chirurgie. Il y a bien là deux mille espèces de scies, de couteaux, de canifs, de lancettes, de scalpels, de pinces, de tenailles, de vrilles, de vis, de marteaux, de rabots, destinés à tailler, à fendre, à déchiqueter, à pincer, à broyer, à trancher la pauvre chair humaine. Il y a aussi des reproductions en cire des maladies qui peuvent s'attaquer aux yeux, au nez, aux lèvres, à la langue, aux oreilles, aux jambes, aux mains, aux doigts, aux ongles, aux pieds des infortunés mortels. Je ne vois que plaies, que bosses, que difformités. Fuyons, dans la crainte d'acquérir, sans le vouloir, une gibbosité. Que de maux, bon Dieu ! peuvent assaillir nos pauvres corps ; mais aussi que de moyens pour les prévenir, les guérir, ou au moins les soulager ! Ma fuite m'a conduit parmi les dentistes et je fuis de nouveau.

Sans trop savoir comment, j'ai pénétré dans une salle où sont rangées des machines électriques de formes particulières, de toutes les tailles et de toutes les puissances, et je comprends qu'il s'agit toujours de l'art de guérir, que je ne suis pas encore sorti de la médecine et de la chirurgie. Un jeune homme armé d'une longue baguette, et qui de son autre main tourne une roue, fait jaillir d'un volumineux appareil cylindrique des étincelles de 3 et 6 centimètres ! C'est tout simplement la foudre en petit que ces fils lumineux, qui se dessinent dans l'air avec un pétillement joyeux. Or, cette brillante étincelle remplace au besoin la cire des bougies, supprime les distances, écrit, parle, traîne des tramways, des locomotives, met en mouvement des sonneries, des métiers à tisser, si bien que l'avenir semble lui appartenir.

Qu'est-ce donc que l'électricité ? On n'en sait rien. On a découvert qu'il y en a dans la nature de deux qualités, une en équilibre et l'autre en mouvement. Au fond, c'est la même, modifiée. Mais comment ce fluide passe-t-il de l'un de ces états à l'autre ? On n'en sait rien. Néanmoins, on l'utilise, on

le dompte, on se sert de ses propriétés. Comme toutes les servantes sur lesquelles manquent les renseignements, l'électricité joue souvent de mauvais tours à ses prétendus maîtres. Toutefois, tant de savants s'occupent d'elle, aujourd'hui, que l'on finira par découvrir sa véritable origine, par faire d'elle une personne rangée. Elle nous est déjà indispensable ; que sera-ce dans cinquante, dans cent ans ? Il y a là matière à rêveries.

Je termine ma promenade des galeries du travail rétrospectif devant le laboratoire d'un vieil alchimiste, un savant des siècles passés. Il a bien toutes les sinistres apparences que nos pères prêtaient aux sorciers, ce brave homme, avec un entourage de flacons où mijotent des liquides multicolores, et sa collection de reptiles. De même que ses confrères, il mélange tout, broie tout, essaie tout, et cette curiosité insatiable a été le point de départ de maintes précieuses découvertes. Mais, saluons ; en face de ce laboratoire sont exposés les instruments de Lavoisier, le fondateur de la chimie, l'auteur de la fameuse devise : « Rien ne se perd, rien ne se crée ! » Il prouva, en effet, ce savant, que les corps peuvent être modifiés de mille façons, mais qu'on ne peut les anéantir ; que les parties qui les constituent, aussitôt mises en liberté, s'unissent à d'autres pour former de nouveaux corps. Il découvrit l'oxygène, il décomposa l'eau et la recomposa ; il expliqua la respiration, la combustion, la fermentation, étudia la chaleur et les gaz. Enfin, cet homme extraordinaire, le plus beau génie peut-être du dix-huitième siècle, publia en 1789, c'est-à-dire il y a juste cent ans, un *Traité de chimie* qui fait encore l'admiration des hommes de science, et qui est le point de départ de toutes les découvertes modernes.

Lavoisier mourut de mort violente le 8 mai 1794, à peine âgé de cinquante et un ans, alors que son génie était dans toute sa force et promettait de nouvelles merveilles. Mais il vaut mieux ne pas parler de ce funèbre événement.

J'ai nommé tout à l'heure la photographie, cet art si récent et si progressif, qui, né il y a quarante ans à peine, a déjà atteint une perfection très intéressante à constater un peu partout, mais surtout dans les galeries de l'Histoire du travail. Dès ses débuts, il nous avait promis, ce fils de la daguerréotypie, non seulement de reproduire l'image des objets, mais aussi leurs couleurs. Des essais pleins de promesses ont fait grand bruit il y a une quinzaine d'années, puis un silence profond s'est établi autour de cette question capitale. Pour ma part, je croyais que les photographes, considérant cette recherche comme une chimère, comme un de ces problèmes insolubles qu'il fallait ranger à côté de la quadrature du cercle ou du mouvement perpétuel, avaient renoncé à s'en occuper. Je me trompais, et si rien de concluant n'a été trouvé, les investigations n'ont pas été abandonnées. Elles se poursuivent en silence, discrètement, et quelques pas en avant ont été faits dans la voie si désirée.

Ainsi, aujourd'hui, M. Becquerel reproduit sur une plaque argentée les couleurs du spectre solaire, et M. Poitevin les obtient sur du papier. Mais ces images sont fugitives et doivent être conservées dans l'obscurité, car le moyen de les fixer n'est pas encore trouvé. Toutefois, M. Chardon vient de gravir un nouvel échelon, en obtenant des épreuves qui résistent pendant un certain temps à l'action de la lumière. Attendons-nous donc, de ce côté, à de prochains événements.

Entre temps, c'est une curieuse promenade à entreprendre que celle à laquelle nous convient nos photographes, et je viens de passer parmi leurs œuvres deux heures qui m'ont paru courtes. J'ai vu nombre de sites, de paysages, de villes, et de délicieux types féminins de toutes les nationalités. Mais toute description serait vaine, il faut faire ici comme Pierre Petit, opérer soi-même.

IX

Sur les bords de la Seine. — L'Histoire de l'habitation. — Coup d'œil sur l'architecture de l'homme et sur celle des animaux. — Critiques instructives. — Une page d'histoire très ancienne. — Types de ruches humaines. — La civilisation et la barbarie ; leurs victoires alternatives. — Maison gallo-romaine. — Civilisations disparues. — Énigmes devenues insolubles. — Pensée d'orgueil humain. — Petitesse et grandeur de l'homme. — Les affiches à Rome. — Les Esquimaux. — Paris et l'avenir. — Tout n'est que vanité.

Ce n'est pas seulement par fantaisie, chers lecteurs, mais par amour de l'ordre, que je songe à vous mener aujourd'hui sur le bord de l'eau. A l'heure présente, nous nous sommes promenés ensemble dans presque toutes les parties du Champ-de-Mars et de l'esplanade des Invalides, sans toutefois nous hasarder jusqu'aux rives de la Seine. L'instant de le faire est venu; explorons donc de compagnie ce pays vierge pour nous, il ne manque pas d'attractions.

Je me mets en route sans plus de préambules, et, dès mes premiers pas, je rencontre une rue étrange, celle de l'Histoire de l'habitation, c'est-à-dire le complément nécessaire de l'Histoire du travail. Il n'est pas indifférent, après voir vu les premiers et les derniers produits industriels de l'intelligent animal que Dieu a doté de la pensée, privilège qui place ledit animal au-dessus de tous ceux avec lesquels il peut avoir des ressemblances physiques, il n'est pas indifférent, dis-je, de voir comment il se logeait à son apparition sur la terre. Les bêtes qui furent ses contemporaines aux âges ténébreux du commencement du monde, remarquons-le, n'ont en rien varié l'architecture de leurs demeures. Le plus ancien nid d'hirondelle est identique à celui que ses descendantes construisent à l'heure présente, et maître Jeannot lapin creuse et divise son terrier comme le creusaient et le divisaient ses ancêtres ; la fourmi moderne, dans l'aménagement de sa cité, n'agit pas autrement que la fourmi antique. L'animal proprement dit ne progresse ni ne recule ; il exécute d'une façon machinale, comme fatalement, le plan que le Créateur lui a tracé dans la cervelle. Quant aux hommes, c'est autre chose ; chacun d'eux a ses idées propres, et ne copie jamais avec une complète servilité. Tous les nids de moineaux sont pareils, et bâtis avec les mêmes matériaux ; mais l'homme invente, combine, modifie. Selon les lieux qu'il habite, il emploie la terre, la pierre, le bois, la tige des roseaux, les feuilles des palmiers, les écorces. Il creuse, il échafaude, il adopte ici la forme carrée, plus loin la forme ronde, plus loin encore l'el-

lipse. En tout, partout, toujours, il se montre artiste, inventif. De la caverne, de l'antre qu'il s'approprie d'abord, il en arrive à construire les palais de Ninive, de Memphis, de Thèbes, et il élève à Dieu ou à ses dieux des temples qui se nomment le Parthénon, Saint-Pierre de Rome et Notre-Dame de Paris.

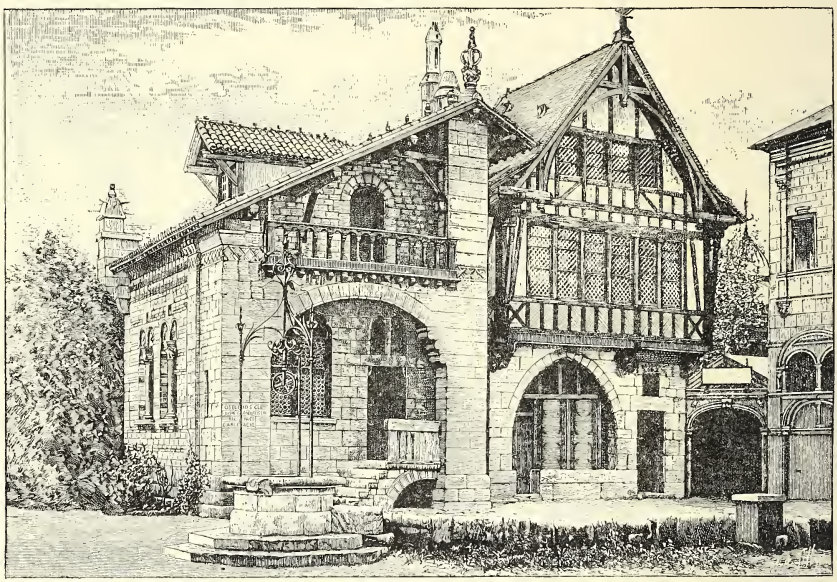
On a beaucoup reproché à M. Garnier ses reproductions minuscules, et il y a là un peu d'injustice. S'il eût donné à ses fac-similés leur ampleur naturelle, le Champ-de-Mars tout entier eût été insuffisant, et, raisonnablement, il ne pouvait prendre qu'un terme moyen. En somme, le célèbre architecte de l'Opéra a fait des joujoux instructifs, qui parlent aux yeux, dont les formes se gravent dans les mémoires; lui reprocher quelques fautes de détails, voire quelques erreurs, me semble une sévérité intempestive. Pour notre part, prenons les choses telles qu'on nous les présente et tirons-en le plus de profit que nous pourrons : ce sera de la sagesse.

L'Histoire de l'habitation nous présente près de quarante spécimens d'architecture; c'est un gros travail, en somme, auquel le grand public rend hommage en le visitant avec une curiosité qui doit satisfaire M. Garnier. Voici les « abris sous roche », maisons naturelles dont l'homme a d'abord profité. Jeté nu sur la terre, il avait à se garer de la pluie, des ardeurs du soleil, de la grêle, de la neige et du vent. L'été, l'ombre du feuillage pouvait lui suffire; mais l'automne venu, les pluies persistantes lui firent rechercher les pierres qui formaient des toits naturels. Enfin le froid le fit s'enfoncer dans les cavernes, où la température est constante. Ce ne sont pas là des hypothèses : c'est en fouillant le sol de ces abris que les savants découvrent qu'ils ont été longtemps habités; c'est là qu'ils recueillent les pierres et les os taillés ou sculptés qui remplissent tant de vitrines dans les galeries de l'anthropologie.

Mais l'homme sauvage est d'humeur vagabonde; puis, comme il vit de chasse, il a vite anéanti le gibier autour de sa résidence, et il doit, sous peine de mourir de faim, aller chercher au loin une contrée neuve. Il s'éloigne des montagnes et, ne trouvant plus dans les plaines d'abris naturels, il invente la hutte, tandis que son voisin, plus artiste, imagine la cabane. La plaine permet de semer, de planter. Les familles, devenant plus nombreuses, se divisent, émigrent. Avec le temps, elles oublient les liens qui les ont unies, leur commune origine, et se traitent en antagonistes. Elles doivent songer à se mettre à l'abri des surprises, des violences de leurs anciens cousins, qui sont maintenant des ennemis, et les fossés, les maisons de pierre, les cités closes, inaccessibles, sont inventées. Toutes proportions gardées, ces travaux de défense prouvent déjà une civilisation avancée. Puis les premières découvertes industrielles en amènent d'autres; aux outils de pierre, d'os, succèdent ceux de cuivre, de bronze. Le fer paraît et, grâce à lui, toutes les matières deviennent malléables ou atta-

quables. Le peuple qui, le premier, découvre le fer, devient un maître pour ses voisins ; il les oblige à fuir ou à lui payer tribut.

Mais nous ne pouvons suivre pas à pas nos ancêtres à l'heure où ils envahissent la terre et prennent possession de ce magnifique domaine. En même temps, ils modifient leurs mœurs, leurs costumes, la forme de leurs demeures, selon le climat de la contrée où ils ont été poussés, et aussi selon les matériaux qu'ils trouvent à leur portée. L'Égypte, la Syrie, la Phénicie, la Judée adoptent la forme carrée dans leurs constructions; la Perse choisit la voûte ; l'Arabie, l'arcade ; la Chine dresse ses kiosques tourmentés ; l'Inde élève ses pagodes. Les Grecs naissent et leur architecture savante, aux



Maison gothique.

lignes harmonieuses, fournit des modèles aux Romains qui nous les légueront. Mais, si l'art est né d'un côté, la barbarie persiste de l'autre ; les Huns, un beau jour, promènent leurs chariots attelés de bœufs sur les voies romaines, et leurs innombrables essaims foulent aux pieds la civilisation écrasée, vaincue par le nombre, en vertu de la terrible maxime des conquérants, qui, tous et de tout temps, ont orgueilleusement déclaré que : « La force prime le droit ! »

Voici des demeures gallo-romaines ; elles nous intéressent. Rome est tombée, et notre pays, conquis par vingt peuples barbares, se transforme et devient peu à peu la France. L'architecture romane règne d'abord ; puis le moyen âge rompt avec les traditions, crée de toutes pièces le gothique merveilleux, élève des monuments dont nous avons hérité, qu'on

ne se lasse pas d'admirer. La renaissance nous ramène brusquement vers l'art grec, plus pur, mais, au fond, moins original que celui qu'il supplante. Pendant ce temps, des sauvages en sont toujours à la hutte, à l'antre, à la cabane, aussi bien dans le nord de notre Europe que dans l'intérieur de l'Afrique qui, lui, semble n'avoir jamais été civilisé. Partout, du reste, excepté sur quelques points de l'Asie et de notre continent, les hommes redeviennent à demi barbares, vivent, sans les comprendre, parmi les débris de civilisations disparues, attestées seulement par des édifices grandioses. Colomb découvre l'Amérique, et là comme en Europe, comme en Asie, comme sur le littoral méditerranéen de l'Afrique, des groupes d'hommes insouciants vivent au milieu de ruines laissées par des nations adonnées aux sciences et aux arts, et dont ils ne sont même pas les descendants. La nuit s'est faite autour de ces nations puissantes, civilisées, industrieuses, et les quasi-sauvages campés sur les débris de leurs palais, ignorent jusqu'au nom qu'elles ont porté. Oui, ceux qui ont élevé ces murs de granit, sculpté ces statues au type distinct de ceux qui les brisent aujourd'hui, on ne sait qu'ils ont existé que par la vue de leurs œuvres. Ce qu'ils ont été, on l'ignore, on l'ignorera toujours. D'où sont venus ceux qui ont pris leur place? On l'ignore aussi. En Amérique, comme partout et comme répétant un mot d'ordre, le sauvage déclare que ses pères sont venus du Nord. Quel mystère, quelle ombre épaisse couvrent en tous lieux les premiers pas de l'humanité, aussitôt que les fils d'Adam sont dispersés! Un fait certain, c'est que notre apparition sur la terre est relativement moderne. Et néanmoins, nulle part l'homme ne sait plus rien de son histoire primitive. Pourquoi ces ténèbres? Et quels sont donc, en cette matière, les secrets desseins de l'Être suprême, de ce Père commun que nous avons au ciel?

Nous répétons avec orgueil que, désormais, nous ne pourrons plus oublier ce que nous savons de notre histoire ; que nos monuments et nos livres le raconteront, à défaut de nos voix devenues muettes ; que notre civilisation ne peut disparaître. Hélas! les grands peuples qui ont vécu dans le nouveau monde ont laissé des livres de granit encore debout, sur lesquels leur histoire est écrite. Ils ont laissé des palais aujourd'hui sans toitures, où s'abritent des chacals, des tigres, des serpents. Mais l'écriture qui raconte leur passé est muette pour le voyageur moderne, car nous ne savons ni la valeur, ni la signification de ces caractères devenus incompréhensibles, hiéroglyphes qui ne trouveront jamais de Champollion. Regardez une mappemonde, et vous verrez quelle minuscule partie de sa superficie est défrichée, et vous constaterez que, l'Asie et l'Europe exceptées, partout, sans conteste, les barbares sont encore plus nombreux que les civilisés.

Qu'ils sont captivants ces problèmes, dont la solution, de nos jours, est cherchée quand même par tous les savants. De loin en loin, il est vrai, un faible rayon jaillit de cette ombre. Toutefois, en dehors de ce que la Bible

lui révèle, l'homme ne saura plus jamais rien sur l'heure à laquelle Dieu le plaça sur la terre, sur ses misères de la première heure. En attendant, ce ciron s'inquiète de ce qui se passe dans les étoiles, et il le découvre. Oui, cette pauvre petite fourmi que l'on voit se mouvoir avec lenteur du haut de la tour Eiffel, mais que l'on ne distingue plus lorsqu'elle en est éloignée d'un kilomètre, a résolu de merveilleux problèmes et sait dompter la matière par l'esprit. Elle est animée par une étincelle divine, elle pense! Elle pense, et c'est pourquoi Pascal avait raison de dire que l'homme, écrasé par l'univers, serait encore supérieur à son bourreau, car l'univers l'écraserait sans le savoir, tandis que lui, chétif, mais doué de raison, saurait qu'il est écrasé.

Avant qu'un faux pas nous en fasse dégringoler, chute dans laquelle nous nous casserions le cou, redescendons de ces hauteurs philosophiques, revenons sur la terre, au Champ-de-Mars, sur les bords de la Seine, et voyons maintenant le côté pittoresque, vivant, de l'Histoire de l'habitation.

J'ai tant perdu d'illusions depuis que je suis au monde, et j'ai si bien reconnu qu'elles sont un des éléments de notre bonheur, que je tiens beaucoup à celles qui me restent, et que je sais mauvais gré à ceux qui me les enlèvent. Mais, en matière de science, en matière d'histoire, les illusions sont des ignorances nuisibles et qui peuvent rendre ridicule, il faut donc s'en débarrasser au plus vite lorsqu'on le peut. Ainsi, il ne faut pas croire que le costume fantastique de l'Indien qui tresse des corbeilles dans les environs de la maison aztèque soit authentique. Il n'est, ce costume, ni ancien, ni moderne. Les véritables descendants de la nation que dompta Cortès se voient à l'exposition mexicaine, et ils sont en cire.

Toutes les habitations reproduites par M. Garnier sont antiques, et plusieurs — des inscriptions placées sur leur côté droit nous en instruisent — datent, comme forme, de trois mille ans avant notre ère. La maison judaïque, de même que l'égyptienne, remontent à quatre ou cinq mille ans. Les grottes, les demeures lacustres, la cave en rotonde de nos pères gaulois, n'ont pas d'âge déterminé; elles sont l'œuvre probable d'arrière-petits-fils d'Adam. Toutefois il ne faut pas se méprendre et croire que les braves gens qui, pour l'heure, sont logés dans ces habitations, portent le costume de ceux qui les ont réellement habitées. Les Gaulois de cette époque, par exemple, ne ressemblaient en rien, au point de vue du costume, au bon jeune homme en pourpoint, en collerette et en pantalon gris qui offre aux visiteurs du vin d'orge. Presque sur toute la ligne, du reste, les occupants de ces demeures portent le costume moderne de leur nation. A de rares exceptions près, l'ethnographie a été respectée; seulement il faut être archéologue pour le reconnaître, et encore!

Je le répète, la curiosité du public emporte les critiques et donne raison à M. Garnier. Si je me permets quelques observations, c'est par scrupule

d'historien, pour ne pas consacrer des erreurs après tout inoffensives. Vous voilà donc prévenus, lecteurs, et si, hantés plus tard par le souvenir de cette restauration, vous commettez des anachronismes, je m'en lave dès aujourd'hui les mains ; j'ai rempli mon devoir en vous criant gare !

Avez-vous remarqué que les murs de la maison romaine sont couverts d'inscriptions? N'allez pas supposer que ce soit là un caprice du propriétaire, c'est tout simplement une spéculation. Ces inscriptions sont des affiches, des réclames, des annonces pareilles à celles que nous voyons chez nous, et qui nous apprennent, par exemple, que le chocolat Ménier est le meilleur de tous les chocolats. Rien de nouveau sous le soleil, comme vous le voyez, puisque, au temps des Césars, tout comme aujourd'hui, les propriétaires louaient leurs murs à l'épicier Agricola, ou au gargotier Sirius. A l'heure présente, ce sont *le Petit Journal*, le cacao Van Houten et les pastilles Géraudel qui se disputent les pignons de nos demeures, pour nous dire que c'est notre faute si nous sommes mal informés, si nous avons mal à l'estomac ou si nous avons la faiblesse de tousser.

Un peuple qui n'a pas progressé, et qui ne connaît pas encore le savon du Congo, ni même aucune espèce de savon, ce sont les Esquimaux. Ils construisent leurs caves comme du temps des pharaons, ces malheureux, et en sont encore à l'âge du renne et des instruments en os, comme leurs ancêtres de la galerie de l'Histoire du travail. Comment ne pas admirer ces pauvres gens qui, depuis que le monde est monde, comme disent les bonnes femmes, vivent de père en fils sur un tapis de neige, sans qu'il leur soit venu à l'esprit de se rapprocher des pays où le soleil paraît se lever ou se coucher. Leur élément, c'est la neige, encore la neige, éternellement la neige; et ils l'aiment à ce point que, lorsqu'ils cessent de la voir, ils tombent en mélancolie, s'étiolent, meurent, tout comme autrefois les Suisses lorsqu'on les emmenait loin de leurs montagnes. Depuis combien de temps ces petits hommes se sont-ils séparés de la grande famille humaine, pour aller vivre sous les rudes climats qui avoisinent les pôles? On l'ignore, et les anthropologistes ont fait d'eux la race arctique ou esquimale, c'est-à-dire « mangeuse de poisson ». Leur nez plat, leurs yeux légèrement bridés, leur peau cuivrée, leurs cheveux noirs et raides, leurs petits pieds et leurs mains mignonnes les rapprochent des races asiatiques, de la race chinoise. A coup sûr, ceux qui vivent sur le continent américain, et qui n'ont aucun caractère commun avec les Peaux-Rouges, sont des émigrants, venus on ne sait d'où et on ne sait quand s'établir sur cette limite du monde habitable nommé le Groenland. En fait, ces petits hommes sont doux, aimables, bons, et doivent ressembler à leurs pères qui, victimes peut-être des autres hommes, sont venus se réfugier et chercher la paix parmi les phoques, les morses, les baleines et les ours blancs.

Hélas! quelle misère, au fond, que celle de l'homme! Lorsqu'il vit, tout

lui semble éternel de ce qui l'entoure, et peu s'en faut qu'il ne se croie éternel lui-même.

Regardons en ce moment Paris; enivré, glorieux, il voit affluer dans son enceinte bastionnée des représentants de tous les points du globe. Comment croire que cette ville remuante, grouillante, bruyante, dont toutes les autres savent le nom et qu'elles prennent pour point de mire, comment admettre que ce Paris, dont la civilisation est partout vantée, dont les écoles et les édifices sont célèbres, puisse un jour disparaître ! Et cependant, il arrivera, ce jour, comme il est arrivé pour tant d'autres villes enfouies aujourd'hui sous l'épais feuillage de forêts vierges, sous les flots de la mer ou sous les sables mouvants.

Oui, une heure viendra où la vallée de la Seine, à cette heure si bruyante et si remuante, sera immobile, silencieuse. Il arrivera une heure où les ronces s'étendront sur les ruines de Paris, où le lierre grimpera sur quelques-unes de ses colonnes restées debout. Qu'est devenue Ninive, sur les murs d'enceinte de laquelle pouvaient courir des chars, murs qui mesuraient en longueur 87 kilomètres? Qu'est devenue Thèbes aux cent portes; Memphis, où naquit Moïse, et retrouvée seulement de nos jours sous le sable qui recouvre ses plus hauts monuments? Oui, quoi qu'on fasse, quoi qu'on pense, quoi qu'on dise, Paris, dans un temps plus ou moins éloigné, ne sera plus qu'une ville morte, dont des voyageurs, venus peut-être du centre de l'Afrique, fouilleront les ruines et chercheront à déchiffrer les inscriptions, devenues à leur tour d'incompréhensibles hiéroglyphes!

Mais nous ne sommes pas à cette heure-là; nous sommes peut-être, au contraire, à la minute suprême de la grandeur de Paris, présentant au monde toutes les merveilles des arts, des sciences modernes, et conviant les hommes à cette paix éternelle dans laquelle ils devraient vivre, puisque le monde n'est pas encore assez peuplé pour que la place manque à leurs pas.

Il est curieux et intéressant de constater que, en ce moment, l'Exposition nous donne un avant-goût de cette fraternité qui, le progrès aidant, deviendra de règle entre tous les habitants de notre globe. Allemands, Espagnols, Anglais, Suisses, Danois, Autrichiens, Marocains, etc., etc., se pressent en si grand nombre sous les gigantesques piliers de la tour Eiffel, que sa vieille rivale, Babel, doit tressaillir dans ses fondements, peut-être ensevelis sous les sables, et qu'un archéologue découvrira quelque matin. Ce qui est certain, c'est que le français ne paraît plus être en usage sur les bords de la Seine, et qu'il est, momentanément, il faut l'espérer, remplacé par le picard et le javanais, qui font se damner les Parisiens.

X

Amende honorable. — Bonnes résolutions. — L'exposition fluviale et maritime. — Un canot enchanté et un pilote sorcier. — La descente des rapides. — Les pompes et leurs œuvres. — Une royauté inattendue. — Un peu d'hydraulique. — Les engins de sauvetage. — Un chapeau original. — Nos ennemis. — Quand je serai préfet de police. — La distance supprimée. — Un peu de philosophie, pour n'en pas perdre l'habitude. — Sa majesté le pétrole. — Pages d'histoire et de sciences. — Un panorama. — Voyage aux environs de Reims. — Le champagne, sa préparation et ses usages. — Pauvre empereur !

Octobre 1889.

J'avoue très humblement, cher lecteur, que, dans ma dernière causerie sur l'Histoire de l'habitation, j'ai fait très largement l'école buissonnière, et que je vous ai entraînés à la chasse aux papillons. Dois-je essayer aujourd'hui de me justifier? Au fait, non; il vaut mieux confesser franchement ses fautes que de s'abaisser à les dissimuler, ce qui les aggrave. Toutefois, comme tout délit a toujours des circonstances atténuantes, je dirai que notre grande Exposition a des côtés si sérieux qu'un peu de philosophie à son propos ne saurait être déplacé. Oui, il offre tant de merveilles à la curiosité, ce colossal bazar, que je rencontre à chaque instant des personnes qui, bien que le parcourant sans relâche depuis quatre mois, font à chaque visite de nouvelles et intéressantes découvertes, ce qui est un avis de ne pas perdre de temps. Nous sommes forcés de choisir; tâchons qu'il nous échappe le moins possible des spectacles qui méritent d'être vus et ne peuvent se voir que là, et, munis de ces fermes et bonnes dispositions, remettons-nous allègrement en route.

Nous sommes restés sur les bords de la Seine, et je propose de nous en rapprocher encore. Je reviens donc près de la porte de l'avenue de Suffren, je descends sur la berge, et me voilà dans l'Exposition fluviale et maritime. Il doit y avoir, parmi ces choses techniques, quelques bons coins à notre usage; regardons bien pour les découvrir, pour ne rien laisser échapper.

J'arrive juste à temps pour voir manœuvrer une petite barque, un véritable joujou, d'où ne s'échappe ni vapeur ni fumée, bien que, de la rive, on entende le bruit d'une machine et celui d'une hélice. Ce joujou, je le suppose, a pour moteur l'électricité qui, j'en ai déjà fait la remarque, tend à se substituer à toutes les autres forces, à les supplanter. Il évolue avec une grâce sans pareille, ce petit canot; il va, vient, glisse, court et vire de bord avec une précision si parfaite, que l'on croit avoir sous les yeux

une énorme hirondelle, rapide et capricieuse, dont les ailes rasent, effleurent l'eau. Son pilote, tout à coup, le dirige vers le mur du quai, et voilà qu'on se sent inquiet. Est-il aveugle, fou ou distrait cet homme, et veut-il mettre en pièces son bateau? Vous prévoyez si bien une catastrophe, que vous êtes sur le point de crier : gare! de vous rapprocher au plus vite afin de porter secours à l'imprudent, dont l'embarcation va se briser contre la muraille dont il est à peine distant de vingt pas. Votre cœur, anxieux, cesse de battre; vous vous disposez à fermer les yeux pour ne pas voir l'inévitable catastrophe. Encore dix pas, encore cinq et... Ouf! ça y est. Eh bien, non, le petit canot s'est incliné, a fait volte-face comme l'oiseau auquel je l'ai comparé, et le voilà qui fuit le long de la berge, qu'il regagne triomphalement le large, et vous en êtes pour vos frais d'émotion.

Si vous allez de ce côté, lecteur, donnez-vous à l'occasion les angoisses de ce spectacle. Bien que prévenus, vous n'échapperez pas aux anxiétés que je viens de décrire. Le premier acte vous fera dire de très bonne foi, en reprenant avec effort votre respiration, que l'homme et le bateau viennent de l'échapper belle. A la troisième épreuve, vous comprendrez que c'est un jeu, une démonstration ; mais vous aurez beau faire, ce jeu est si hardi, qu'il vous émotionnera de nouveau. Pour ma part, encore troublé, je me demande si le bateau n'est pas enchanté, si son pilote n'est pas quelque peu sorcier?

Oserais-je l'avouer? J'ai passé plus d'une demi-heure à regarder ces merveilleuses évolutions, retenu par le même sentiment que cet Anglais légendaire qui suivait pas à pas une ménagerie, avec l'espoir de voir, à un moment donné, les fauves prendre leur revanche et dévorer leur dompteur. Un faux coup de barre, et tout était dit. J'ai perdu mon temps; j'ai laissé l'habile pilote évoluant avec la même imprudence audacieuse qu'à mon arrivée, et je vois qu'il évolue encore.

En fait de navigation proprement dite, je n'ai vu que le tour de force que je viens de raconter, car tous les autres bateaux étaient paisiblement amarrés, et semblaient doucement sommeiller, balancés, bercés par le flux et le reflux du fleuve. J'avais le désir d'entrevoir les rameurs de M. de Brazza qui, on le sait, voulaient franchir avec leur pirogue le barrage de Suresnes, ce que l'autorité n'a pas permis. Elle a eu tort, l'autorité, ce spectacle eût beaucoup moins ému que les manœuvres du petit canot. J'ai vu tant de fois les Indiens franchir les « rapides » des rivières ou des fleuves de leur pays, que le saut du barrage de Suresnes ne serait pour eux qu'un simple jeu.

J'ai fait quelques pas, et me voici parmi des pompes de toutes les tailles et de tous les modèles qui, si elles ne reversaient dans la Seine les eaux qu'elles aspirent, auraient vite fait de la mettre à sec. Cette petite se contente de débiter un filet d'eau : c'est une pompe domestique. Cette moyenne aspire et laisse couler l'équivalent d'une petite rivière, et cette troisième presque un fleuve. Voici des béliers dont le coup sec fait songer, en effet, aux

coups de tête de l'animal dont ils ont emprunté le nom. Mais saluons la reine, l'impératrice des pompes ! Elle ne fonctionne pas, car elle épuiserait d'un seul coup notre modeste Seine. Cet engin, haut de trois étages, et qui ressemble à un énorme colimaçon dans la coquille duquel on pourrait se promener debout, travaille en Égypte. Il est l'œuvre de M. G. Farcot, et le débit de ce tuyau colossal est de 33 millions de litres par heure ! C'est-à-dire qu'il boirait au besoin la mer, et qu'il est aujourd'hui sans rival au monde.

Je n'ai pas à décrire ni à expliquer le mécanisme des pompes ; il est si simple, qu'il est aujourd'hui compris par tout le monde, grâce aux notions de physique qui font partie de tous les programmes d'instruction. Chacun sait donc que les pompes servent à élever l'eau ou tout autre liquide, et qu'elles sont simples ou composées. Les simples sont aspirantes, foulantes ou élévatoires, et les composées sont d'ingénieuses combinaisons de ces trois qualités. Comme pompe composée, il y a la centrifuge, dont j'ai sous les yeux de nombreux spécimens. Au résumé, ce n'est pas perdre son temps que de visiter le hangar qui abrite les pompes ; on acquiert là au passage, sans s'arrêter, des notions pratiques que l'on n'oublie plus, ainsi qu'il arrive pour les choses vues.

Je franchis la porte d'un nouveau hangar — pavillon serait, je crois, mieux dit — et je me trouve au milieu d'engins de sauvetage. Ici, des liquides extincteurs du feu ; plus loin, des lampes de sûreté ; là-bas, des échelles articulées, des cordes à nœuds, des descenseurs mécaniques et automatiques. Si votre escalier est envahi par les flammes ou la fumée, vous accrochez le descenseur à l'appui d'une de vos fenêtres, et, si vous osez lui confier votre personne, il la conduit doucement, posément, jusque sur le sol, fût-ce du sixième étage. Voici des appareils contre l'asphyxie par les gaz ou la fumée, et des bouées pour les gens qui tombent dans l'eau. Voyez un peu ce chapeau pour les bains de mer ; si une défaillance vous prend, une crampe ou tout autre accident vous fait sombrer, un cône flottant, tenu en laisse par une corde, se détache de votre coiffure, se déroule, et signale l'endroit précis où vous vous trouvez. Ceux qui veulent vous sauver ne perdent pas de temps à plonger en aveugles pour vous chercher, ce qui vous donne, et au delà, le temps nécessaire pour vous noyer. Ils savent où vous êtes, vos sauveteurs, grâce à ce petit cône qui flotte au-dessus de vous, et ils n'ont qu'à tirer la corde dont vous occupez l'autre extrémité, pour vous ramener instantanément à la surface de l'eau. Avec une bouteille d'extincteur, un descenseur et un chapeau à cône, vous avez le droit de vous moquer des éléments, de braver l'eau, le feu, la fumée et le vide.

Rien de ce que l'on voit dans ce pavillon n'est indifférent, et il est consolant de découvrir, à l'heure où de très habiles ingénieurs s'évertuent à trouver de nouveaux moyens pour détruire d'un seul coup des armées entières, d'autres ingénieurs chercher les moyens d'atténuer, de rendre inoffensifs,

les dangers sans nombre qui menacent la vie humaine, chose si fragile. Combien d'ennemis, bon Dieu ! s'essaient à souffler la petite lueur qui brille en nous, à briser la petite chaîne qui unit notre âme à notre corps. Nous n'y pensons pas, fort heureusement; mais, sans compter les maladies qui sont légions, à combien d'accidents journaliers exposent tous les métiers, voire celui de pacifique rentier. Qui de nous, par exemple, ne s'est pas inquiété vingt fois de voir les couvreurs et les fumistes se promener sur les toits avec l'insouciante confiance que donne l'habitude, alors qu'une simple distraction peut les précipiter dans le vide, ce qui arrive aux chats eux-mêmes. Un inventeur s'est ému de ces accidents assez fréquents, et il propose l'emploi d'un filet qui amortirait les chutes, qui sauverait la vie des ouvriers, et aussi celle des passants qui les reçoivent sur leurs épaules. Quand je serai préfet de police, je rendrai ces filets obligatoires, et chacun s'étonnera que cette mesure sanitaire n'ait pas été prise plus tôt. Mais quand serai-je préfet de police ? Dans l'autre monde, quand j'aurai sauvé la vie d'un fumiste qui me sera tombé sur la tête, pour me récompenser de mes bonnes intentions.

Aimez-vous, lecteur, les voyages au long cours ? Si oui, voici, en miniature, les modèles des navires qui, journellement, sortent de nos ports pour aller porter les produits de notre industrie sur tous les points de notre globe, et nous rapporter en échange les matières premières dont nous avons besoin, matières que nos machines façonnent pour les réexporter. Il y a cinquante ans, pas plus, on devenait célèbre en exécutant le tour du monde. Aujourd'hui, la chose est si facile, si commune, que les commis voyageurs vont pour un oui en Californie, et pour un non aux Philippines. Nous sommes réellement, depuis trente ans, en possession de notre terre. Entraînés par la vapeur, les continents sont devenus pour nous des étapes; les mers, des lacs; et la distance n'est plus qu'un vain mot. N'est-il pas question, à l'heure présente, d'un chemin de fer dont les rails, plongés dans l'eau, permettraient aux trains de glisser sans frottement, sans choc, sans déraillement, sans secousses et sans accidents possibles, avec une vitesse de 400 kilomètres par heure ! Il fallait, il y a cinquante ans, deux années, au moins, à l'explorateur parti de Cherbourg et marchant toujours vers le soleil levant, pour revenir à son point de départ. A l'heure présente, il lui faut encore quelques mois. L'année prochaine, il lui faudra trois jours, et, soit par le télégraphe, soit par le téléphone, il ne cessera pas un seul instant de converser avec les siens. Et ce ne sont pas là des rêves, des choses imaginées; c'est tout simplement l'histoire de l'avenir; mais il reste à savoir si nos neveux en seront plus heureux.

Hélas ! rien n'est moins certain, si nous raisonnons par analogie. Lorsque l'on possède un jardin de quelques centaines de mètres, ou que l'on arpente le parc d'un château, ce parc, n'eût-il que dix hectares, semble l'immensité. On s'y promène avec joie, on respire plus librement dans ce vaste espace.

Huit jours plus tard, on connaît chaque recoin du beau domaine, et l'on s'irrite de trouver, à l'extrémité de chacune de ses allées, une haie, un mur ou un fossé. Aussi on ne rêve plus qu'excursions au dehors, dans le petit bois qui surmonte la colline, là-bas. Oui, nous sommes ainsi faits que toute limite nous importune, qu'il nous faut l'espace sans mesure, et que notre pensée est si insatiable d'infini, que, pouvant à peine supputer la distance qui nous sépare des étoiles, elle va néanmoins au delà. Ceci dit, voyez-vous le revers désastreux des inventions nouvelles ? Aujourd'hui encore notre prison, je veux dire la terre, nous paraît vaste, et nous l'acceptons. Mais lorsque vingt-quatre heures nous permettront d'en toucher les limites, nous déplorerons son étroitesse, et nous tomberons en mélancolie dans ce cachot. Mais non, vingt-quatre heures nous suffiront pour parcourir une simple ligne épaisse de deux ou trois kilomètres, mesure de notre vue. Ces lignes, il faudra les multiplier à l'infini si l'on veut tout voir en conscience, et la terre a neuf mille lieues de tour ! Consolons-nous donc, notre vie entière sera longtemps encore trop courte pour nous permettre de connaître à fond notre globe. D'ailleurs, avec le temps, nous communiquerons peut-être avec la lune.

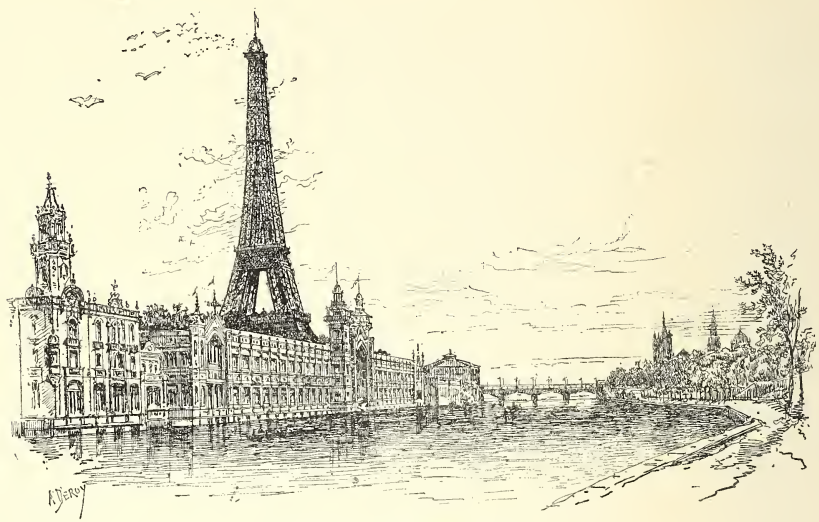
En attendant ces progrès, examinons de très curieux plans en relief de nos principaux ports de mer : Dieppe, La Rochelle, Dunkerque, Le Havre, Boulogne et j'ai failli dire Rouen, qui est là. Voir ainsi de grandes villes reproduites en miniature ; pouvoir compter leurs maisons, leurs rues, leurs places publiques, et reconnaître leurs monuments civils ou religieux, est instructif et amusant. Ce qu'il faut surtout regarder dans ces plans topographiques, ce sont les travaux modernes, les canaux, les bassins, les jetées, les phares, les docks, les ponts, les forts. Décidément je ne regrette pas ma promenade sur les bords de la Seine, où ne s'aventurent pourtant, je le remarque, que de rares visiteurs. Il est vrai que ce que l'on voit ici a un côté pratique, industriel, sérieux comme on dit. Sérieux, oui ; mais instructif au dernier point. Ainsi, nous voilà devant le palais d'un roi moderne qui nous convie à lui rendre visite, il s'agit de sa très haute majesté le pétrole.

L'origine du pétrole se perd dans la nuit des temps, et le plus ancien des historiens grecs, Hérodote, le vit en usage chez les habitants de l'île de Xante, sur les côtes de la Corée. Il régnait aussi en Perse, sur les bords de la mer Caspienne, encore riches aujourd'hui en mines de naphte, et où il donna naissance au culte de Zoroastre, ou du feu. Les anciens connaissaient donc le pétrole ; mais ils ne l'employaient guère que comme médicament, et c'est seulement en 1866 que, grâce aux Américains, il commença la conquête de l'Europe et du monde, qu'il fit, sous vingt formes bien distinctes, son entrée dans la moderne industrie.

D'où vient le pétrole ou, plus clairement, quelle est son origine ? Après bien des controverses et de longues discussions, les savants supposent que, de même que le charbon de terre, il est un résultat de la décomposition des

végétaux et des animaux marins antédiluviens. Ce qui est certain, c'est que le sol des États-Unis, celui du Canada et de la Birmanie, reposent sur de vastes nappes de cet étrange liquide. Du reste où ne le trouve-t-on pas, lui ou ses frères, MM. les *naphtes?* Il y en a en Suède, en Hongrie, en Bavière, en Suisse, en Sicile, en Calabre, en Italie, en Palestine, en Turquie, en Chine, enfin un peu partout, et jusque chez nous, dans l'Hérault.

Le pétrole, au dire des chimistes, est un carbure d'hydrogène. Il a deux défauts principaux: son odeur et son inflammabilité détonnante, dont on cherche à le corriger. Par lui-même, il est peu dangereux, mais il s'associe à de mauvais sujets dont on le sépare en le purifiant. En somme, grâce à son prix, il entre de plus en plus dans les usages domestiques, soit comme combustible, soit pour l'éclairage. Il fournit une substance semblable à la cire par sa blancheur et ses autres qualités : c'est la paraffine avec laquelle on fabrique des bougies.



Palais de l'Alimentation.

Si, après avoir lu ces brèves explications, vous pénétrez dans le pavillon réservé au pétrole, vous ne vous y ennuierez certainement pas. Ici encore, et de tous les côtés, se manifeste l'ingéniosité de l'homme. Que de lampes, que de veilleuses, que de bougies, que de fourneaux, pour l'emploi de la précieuse huile! Il faudrait des pages et des pages rien que pour les énumérer, et le plus simple est d'aller les voir. D'ailleurs, vous découvrirez là un panorama qui est, à lui seul, une curiosité qui vaut la peine de l'excursion. Vous verrez, dans ce tableau circulaire, et comme si les choses se passaient sous vos yeux, la naissance et l'exploitation de l'étrange liquide, qui s'élance de puits artésiens en jets qui dépassent de

beaucoup, comme volume et comme élévation, les plus puissants de nos jets d'eau. Selon leur abondance, ces sources forment ici des ruisseaux, plus loin des rivières, là-bas des lacs. On voit recueillir, purifier, mettre en barils le liquide. Ce petit panorama, comme étrangeté, ne le cède à aucun de ses grands frères, et je donne un bon conseil en engageant à le visiter.

J'ai repris ma marche en avant, suivant toujours la rive gauche de la Seine, et je pénètre dans les vastes caves du palais de l'Alimentation où les bouteilles sont alignées par milliers. Je défile, puis je m'arrête ; je suis dans la section du vin de Champagne, ce vin connu de toutes les nations, et sans lequel il n'est pas de banquets, ni de noces, ni de baptêmes, ni de fêtes de famille. Le vin mousseux de Champagne, tout le monde le sait-il ? ne se prépare pas comme les autres vins, il s'en faut. On le fabrique — c'est bien le mot — avec le vin renommé que produisent les coteaux de Reims, d'Ay, d'Épernay, d'Avize, etc. Dans son état primitif, le vin de Champagne ressemble à tous les autres vins blancs, et n'est guère bon à boire. Mais ce liquide possède des qualités qu'il faut développer, et ce n'est pas l'affaire d'un jour. Quand il a deux ans, trois ans, les fabricants s'emparent de lui et commencent à le manipuler. Ils le sucrent, le font fermenter, le transvasent, l'embouteillent pour le désembouteiller et rembouteiller de nouveau, pour lui faire subir vingt opérations minutieuses, méticuleuses, qui demandent des mains expérimentées. C'est après plusieurs années de soins, de surveillance, de travail, que le doux liquide est enfin livré à la consommation, qu'il est devenu léger, mousseux, pétillant, agréable, savoureux, sain, et que dit-on, il donne de l'esprit non seulement aux bêtes, mais aux sots.

Les caves où se travaille le vin de Champagne sont, à Reims, de véritables curiosités. Ce sont de vastes souterrains taillés plutôt que creusés dans d'épaisses couches de cette craie qui blanchit toutes les plaines champenoises, et c'est avec surprise que l'on voit secs, clairs, blancs, des lieux que l'on a coutume de voir humides, obscurs, ténébreux. Sauf cette singularité, on peut donc constater, dans les sous-sols de l'Exposition, et rendues compréhensibles à l'aide de quelques figures de cire, presque toutes les opérations que je viens d'indiquer, y compris celle si importante du bouchage. On peut donc s'assurer qu'une bouteille de vin de Champagne passe une trentaine de fois par les mains d'ouvriers spécialistes, avant de sortir de la cave où elle est enfermée depuis sa naissance, jusqu'à l'heure où, emballée dans des caisses ou des paniers, elle en sort pour aller là-bas, à Londres, à Christiana, à Vienne, à Berlin, à Madrid, à Mexico, à Rome, à New-York et peut-être à Pékin, se faire boire à la santé d'un empereur, d'un roi, d'un président, d'une jeune épousée, d'un grand-père ou d'un nouveau-né. Le champagne est par excellence un vin fraternel, un vin international, et l'empereur d'Allemagne seul n'en boit pas, par suite, dit-on, d'un patriotisme farouche. Si c'est vrai, nous devons le plaindre en ennemis généreux.

XI

Réflexions sur le temps. — A tort et à travers. — Une machine de cyclope. — Une forge d'il y a cent ans. — Travail moderne et travail ancien. — Les grandes tapisseries. — La manufacture de Sèvres. — Pêle-mêle de machines. — Les sections étrangères. — Les phares. — Les puits artésiens et le Sahara. — Le travail des métaux. — Les orgues électriques. — L'enseignement primaire. — Les écoliers d'hier et ceux de demain. — Les déshérités du monde. — Les pénitenciers. — Congrès et conférences. — L'empire de la mode et sa capitale. — Plumes, fleurs et rubans. — Les sorciers modernes. — Petites indiscrétions. — Disparition d'un astre.

Le temps, cette chose si précieuse, si difficile à définir, et que les philosophes considèrent comme « une quantité continue, au sein de laquelle les faits se produisent et se succèdent », passe inflexible. Alors que la moindre de ses parcelles est sans prix, puisqu'elle ne doit jamais revenir, les plus économes d'entre nous le gaspillent avec une coupable insouciance. Nous oublions qu'il est « l'étoffe dont la vie est faite », comme disaient nos pères ; utilisons-le donc de notre mieux pendant les courtes heures qui nous séparent encore de la fermeture de l'Exposition, pauvre grande moribonde qui, bien que pleine de vie, s'éteindra brusquement peu après la Toussaint, et tombera dans le gouffre des faits accomplis.

Aujourd'hui, lecteur, si vous le voulez bien, nous marcherons à l'aventure, glanant, rapides, un peu à tort et à travers parmi les épis que nous avons oubliés. Comme un enfant placé devant une corbeille de gâteaux croit qu'il va pouvoir les dévorer tous, et se trouve rassasié avant d'en avoir mangé une simple demi-douzaine, j'ai cru sincèrement, au début, être en mesure de parler de tout ce que je pourrais voir d'intéressant. Hélas ! ici la corbeille est si grande et les gâteaux sont si nombreux, que, plus on en mange, plus il semble en rester. Ce n'est pas l'appétit qui me fait défaut, c'est la place, c'est le temps qui me manquent, et je me propose, à cette heure suprême, de mettre les bouchées doubles.

Avant de dire un définitif adieu à la grande galerie, je signale à votre attention une machine cyclopéenne, voisine de celle qui fabrique du papier. Chacune des pièces qui composent cet édifice mesure au moins 1 mètre carré de grosseur et 3 mètres de longueur, dimensions qui déjà m'avaient frappé. Mais elle est immobile, cette machine, et je me laisse surtout attirer — suis-je le seul à subir cette fascination ? — vers les machines qui s'agitent, travaillent ou remuent, qui semblent vivantes. Celle dont je

m'occupe en ce moment est noire, formidable, sévère, immobile. Et pourtant, lorsqu'on l'oblige à se mouvoir, elle jongle avec des morceaux d'acier de 4 000 kilogrammes, les rabote, les perfore comme de simples bûches de bois, et vous rend un de ces majestueux canons de rempart dont les projectiles, traversant les murailles de pierre ou de fer, vont massacrer des hommes à 10 kilomètres de distance ! En face de cette machine géante, qui m'a terrifié, s'en trouve une toute petite, vive, alerte, gaie, un joujou auquel on confie un carré de savon. Elle le tourne, l'emboîte dans un moule, l'arrondit aux angles, le frappe d'un coup de balancier, et imprime sur une des faces dudit carré le nom d'un fabricant. Alors, à l'aide de longs doigts de fer — qui sont en réalité des pinces — elle saisit le pain de savon qu'elle vient de façonner et le dépose, avec autant de précision que de délicatesse, sur une planchette mobile. Le contraste entre la géante qui fabrique des canons et la naine qui moule des savons vaut la peine d'un coup d'œil ; il saisit.

Maintenant, veuillez bien remarquer, à la sortie des salles de l'Histoire du travail, la reconstitution d'un ancien atelier de forgeron. On voit là une enclume, des marteaux, des tenailles d'il y a deux cents ans, et, autour des établis, ou adossées aux murs, des œuvres commencées. Ces œuvres, ce sont des balcons, des grilles en fer forgé. Dans ces temps reculés, où les seules machines en usage étaient, à peu de chose près, des moulins à vent ou à eau, tout sortait directement des mains habiles de l'homme. C'étaient ses doigts qui, armés de pinces, de limes, de marteaux, façonnaient ces arabesques, ces clefs, ces serrures, ces bijoux en fer que nous recherchons à l'heure présente, que nous renfermons avec sollicitude dans nos musées. Remarquez ces garde-feu où des tiges de plantes, gracieusement contournées, s'épanouissent, comme des fusées, en forme de feuilles et de fleurs, entre lesquelles voltigent des oiseaux, œuvres qui sont maintenant des modèles. Quel abîme sépare cet atelier des modernes usines qui ont permis d'édifier le dôme central, la galerie des Machines, la tour Eiffel, ces trois merveilles de l'Exposition ! Les anciens procédés faisaient de tout ouvrier un artiste ; les machines en font le plus souvent un manœuvre ou un simple surveillant : voilà le progrès !

Nous voici en face du dôme central, une merveille de nouveauté. En avant, une statue de la République ; puis un fronton composite dont tous les détails méritent un examen, car ils sont d'une pompeuse originalité. C'est, on l'a dit : une «entrée» des Mille et une nuits ; un bijou gigantesque où l'or, les pierreries, les émaux, les faïences ont été prodigués et ont trouvé un nouvel emploi.

L'œuvre a pour architecte M. Bouvard ; elle est à la fois hardie, élégante, riche. C'est une heureuse innovation que cette réunion de tout ce qui brille, de tout ce qui reluit. Derrière ce beau porche, se dresse le dôme par

excellence, surmonté d'une renommée d'un mouvement superbe, bien aérien. Cette statue, qui se montre si fine, est en réalité colossale; elle est l'œuvre d'un sculpteur de grand talent, M. Delaplanche.

Entrons, et regardons l'exposition des tapisseries des Gobelins, d'Aubusson ou de Beauvais, puis les produits de la manufacture de Sèvres? Mais ce sont là des établissements que l'on peut visiter durant toute l'année, et je n'ose céder à la tentation de vous parler d'eux. Avez-vous vu, là-bas, fabriquer des vis et des tire-bouchons, découper des planchettes minces comme des feuilles de papier, admiré les surtouts de table, dignes, à tous les points de vue, de la Renaissance, exposés par la maison Bapst et Falize? Avez-vous visité en détail l'exposition anglaise, si correcte, si raide, mais si utilitaire, où, comme s'il s'agissait d'une gageure, tout prend des formes distinctes de celles adoptées chez nous? Et la section autrichienne, où le goût parisien règne! Et le fouillis japonais aux fantaisies pleines de surprises, où le caprice atteint des limites surprenantes; vrai pays des chimères, que celui-là. La Chine, grave, séculaire, en est encore, comme son frère du Japon, au travail des mains et non à celui des machines; là aussi l'imagination a conservé ses droits, et l'habileté à la fois raffinée et enfantine des artistes surprend, force l'admiration. La verrerie et la cristallerie que je rencontre me prennent au collet; que de petits ou de grands chefs-d'œuvre, et si fragiles, hélas!

Je marche, je vous mène en train express, c'est que j'ai beau faire, je ne puis oublier que les heures nous sont maintenant comptées. Je me contente de mentionner les phares, ces étoiles qui, aussi sûrement que celles du ciel, guident les marins sur les routes liquides des océans, leur signalent les côtes ou les écueils, diminuant de plus en plus le nombre des naufrages. Comment, lorsque nous avons parcouru l'esplanade des Invalides, n'ai-je pas attiré votre attention sur le puits artésien jaillissant, modèle exact de ceux à l'aide desquels nos ingénieurs militaires sont en train de couvrir d'oasis le grand désert du Sahara, de le conquérir sur le sable! Il existe, sous ce sol aride, à une profondeur de 70 mètres, un Nil souterrain que l'on ramène peu à peu à sa surface. Six cents de ces puits, source de fertilité future, sont déjà creusés; c'est-à-dire que, depuis dix ans environ, 48 000 hectares de désert ont été reconquis et couverts de palmiers-dattiers, ces arbres qui ne vivent que la tête grillée par un soleil ardent, et les pieds baignés par l'eau.

Il y a des industries modestes, qui ne sont qu'utiles, et dont il serait presque malséant de parler. Est-il juste, pourtant, de ne pas regarder les métiers à broder, les enfile-aiguilles, les bassines et les chaudrons? Le cuivre, le plomb, l'étain, le bronze, le nickel, et bien d'autres métaux ou amalgames, ont leur coin dans le grand labyrinthe; mais, qui songe à eux, alors qu'il y a plus d'objets d'or, de platine ou d'argent que les loisirs ne permettent d'en regarder? On ne peut, devant un si colossal ensemble, des-

LE DOME CENTRAL.

cendre dans les détails; il faut s'en tenir aux grosses ou aux grandes choses, et c'est tant pis.

En fait de grosses et grandes choses, il y a les deux orgues électriques exposées par la maison Merklin, lesquelles se trouvent placées, hélas! dans la galerie des pianos, des instruments de musique. Dans cette invention nouvelle, l'artiste exécutant ne s'assied plus devant son instrument; il est établi au milieu de la galerie, à 20 mètres des tuyaux qu'il doit mettre en jeu, et il en serait à 100 mètres que cela importerait peu, la distance étant désormais insignifiante. C'est une innovation pleine d'avenir que cette application de l'électricité, et qui sera une importante économie pour les églises. Par malheur, dans la journée, alors que tous les pianos avec ou sans queue «pianotent», que toutes les boîtes à musique se serinent mutuellement leurs petits airs, que les orgues de Barbarie perfectionnées déchaînent à la fois leurs tambours, leurs trompettes, leurs fifres, leur bruit qui attire le gros public et semble lui promettre une tournée de chevaux de bois ou de vélocipèdes mécaniques, il est impossible d'entendre autre chose que le bourdonnement des orgues Merklin. Mais, de huit à neuf heures du soir, cette charivaresque galerie reste ouverte et sert de passage au public qui, des jardins, veut se rendre à la rue du Caire, ou *vice versa*. Tous les autres instruments dorment alors sous des housses, et les orgues électriques font entendre leurs graves mélodies. A cette heure-là, ceux qui vont à la rue du Caire ou qui en viennent s'arrêtent à mi-chemin, écoutent. Ils entendent, jouée par un maître, de la musique nouvelle sur des instruments nouveaux, qui s'interpellent et se répondent. Mon avis a un défaut, il arrive un peu tard; c'est une raison pour se hâter d'en profiter, si l'on aime la grande voix de ces longs tuyaux qui, seuls, savent parler dignement à Dieu.

Je suis essoufflé et je vous essouffle, avec mes pas précipités; mais, j'aurai beau faire, même si le hasard me faisait rencontrer les bottes de sept lieues de l'ogre dont se joua le Petit Poucet, il me serait impossible d'énumérer toutes les merveilles que je rencontre, voire en faisant un choix. Ainsi, l'enseignement à tous ses degrés, qui a sa part due et méritée, tant au rez-de-chaussée que dans les galeries supérieures du palais des Arts libéraux, me reproche doucement mon silence. Elles ont été un peu dédaignées, ces galeries, et moi qui les ai maintes fois parcourues, j'y ai presque toujours trouvé la solitude et la température du Sahara. Que d'oasis pourtant, et des plus riantes! Que de perfectionnements ingénieux et raisonnés! Devant ces multitudes de tableaux synoptiques, devant ces collections de minerais, de plantes, d'insectes destinés aux écoles communales, je me reporte au temps où j'étais écolier. Depuis cette époque, relativement lointaine, tout a été perfectionné, voire l'alphabet. Les petites femmes et les petits hommes de nos jours ont des notions de tout; ils savent, avant de porter des robes longues ou des culottes, mille choses qu'il nous a fallu,

nous autres hommes faits, apprendre à force de labeur. C'est à l'aide de jeux que l'on familiarise aujourd'hui les bambins avec les difficultés du syllabaire, avec celles de la grammaire, de l'arithmétique et de l'écriture. C'est avec des jeux qu'on leur donne les premières notions d'histoire, de géographie, d'astronomie, de physique, de chimie et de botanique. Encore quelques années et ce vieux rêve de mon esprit : entendre tous les Français parler notre belle langue à peu près correctement, sans ces déplorables accents de province ou de faubourg qui la défigurent et déroutent les étrangers, ne sera plus un rêve. Nous verrons disparaître ces « j'avions » et ces « j'étions », qui ne sont plaisants que dans la bouche des personnages de comédie, et nous n'entendrons plus cet aveu tombant des lèvres de nos serviteurs, aveu qui, personnellement, m'a toujours serré le cœur : « Monsieur, je ne sais pas lire. »

Et les déshérités de l'humanité, les sourds, les muets, les aveugles, que n'a-t-on pas imaginé, que n'imagine-t-on pas encore, à l'heure présente, pour améliorer leur situation? Les aveugles, on ne leur rend pas toujours la vue, bien que cela arrive de temps à autre, mais on leur apprend à lire, à écrire, à travailler, à faire de la musique d'une façon raisonnée. Quant aux muets, on leur apprend à parler, et les sourds ne le sont plus qu'à moitié. On fabrique, pour les manchots, des mains articulées ; pour les borgnes des yeux en verre, et l'antique et massive jambe de bois est maintenant chaussée, au besoin, de souliers vernis. On redresse les jambes cagneuses ; on redresse l'épine dorsale des bossus, et les béquilles sont des objets élégants. Enfin, tant au moral qu'au physique, on trouve des méthodes d'amélioration pour toutes les infirmités. Mais, j'y songe, rien de cela ne passera avec l'Exposition ; il nous sera toujours loisible d'étudier ces progrès, et je me console un peu de ne pouvoir en cet instant que les mentionner.

Et les prisons, ces établissements qui semblent protester contre les améliorations morales dont j'ai parlé, que de choses à dire à leur propos. On nous montre les anciens pénitenciers avec leurs sombres cachots et leurs instruments de torture, puis les confortables geôles modèles, où les vagabonds et les voleurs se trouvent si bien, qu'ils se font condamner pour y retourner. Ici, on a peut-être poussé un peu loin l'exposition des objets fabriqués par les criminels ; car ce qui importe, c'est le degré de moralité que l'on peut réveiller dans ces mauvaises natures. Hélas! les progrès sont faibles ou presque nuls à ce point de vue, et tant de soins pour l'instruction, tant de bien-être pour les bandits, aboutissent à une augmentation de la criminalité, réduisent à néant l'espoir d'effacer le crime sur la terre. Faut-il se décourager? Non certes ; il faut, au contraire, redoubler d'efforts. La cause des insuccès est palpable, connue. Elle vient incontestablement d'une atténuation de l'idée de Dieu dans les âmes ; mais c'est là un sujet qu'il ne nous appartient pas de traiter.

Outre la partie matérielle, qui nous a montré en chaque chose les derniers progrès, il ne faut pas oublier que, sous forme de congrès, de conférences, de promenades-visites, l'Exposition aura eu une partie intellectuelle très intéressante. Les médecins de toutes les nations ont conféré sur la tuberculose, exposé les résultats de leur expérience personnelle pour la destruction d'une maladie qui compte, en tous lieux, un tiers des victimes que fait la mort, et ils sont sur le point d'avoir raison de ce monstre, comme ils ont aujourd'hui raison de la petite vérole et de la rage. Il y a eu, au Trocadéro, des congrès colombophiles, des congrès de thérapeutique, des congrès pour l'explication des contes et des traditions populaires, des congrès géographiques, ethnologiques, anthropologiques. On a discuté sur la statistique, l'économie politique, l'hygiène, l'électricité, la propriété littéraire ; puis sur la musique, la chimie, la mécanique, les aliments, les matières textiles, etc. Ce grand échange d'idées, fait par des hommes compétents dans toutes ces branches des connaissances humaines et de toutes les nationalités, ne saurait rester stérile et, une fois de plus, notre Paris aura mérité cet éloge, qui, du reste, ne lui est marchandé nulle part : celui d'être la capitale intellectuelle de l'Europe, autant dire du monde.

Il est encore une autre supériorité qui, frivole en tout autre lieu qu'à cette place, a néanmoins son importance, et qu'il serait injuste de passer sous silence. N'est-il pas intéressant, à l'heure où nous coudoyons des Suédoises, des Norvégiennes, des Danoises, des Anglaises, des Allemandes, des Suissesses, des Américaines, des Péruviennes, des Brésiliennes et des Mexicaines, de pouvoir nous assurer que partout, sans en excepter l'Espagne et l'Italie, hommes et femmes nous empruntent nos modes, nos étoffes, nos coiffures. Je ne parle pas des couleurs ; les Anglaises auront toujours le goût des tons disparates, les Espagnoles celui des tons hardis et voyants. Au point de vue masculin, surtout des bébés, l'Angleterre nous donne et nous emprunte. Mais, au point de vue féminin, Paris, ici encore, conserve son antique royauté, bien qu'il soit la capitale d'une république. Pour draper une étoffe, l'assortir, la parer de nœuds ; pour faire joli, gracieux, riche ou simple, il faut la main de ses ouvrières-fées, leur imagination, leur goût qui, dans les hautes régions, est impeccable. Les grâces naturelles d'une jolie femme se doublent sous la main de nos grands faiseurs ou de nos grandes faiseuses ; on le sait à Stockholm comme à Madrid, à Saint-Pétersbourg aussi bien qu'à Berlin.

Et les plumes, et les rubans, et les ombrelles, et les éventails, toutes ces menues armes de l'élégance, n'est-ce pas Paris qui en a le monopole ? Et les chapeaux, ces poèmes de paille et de dentelles, de fleurs et d'oiseaux, qu'en dire ? Mais, sur ce terrain, je suis sans compétence, et je me borne à constater.

Il y a aussi la parfumerie, les objets de toilette, la lingerie, les mille or-

nements dont se parent nos tables, toutes choses dont j'aurais dû m'occuper. A l'heure présente, les parfumeurs parisiens sont de savants chimistes qui inventent des odeurs, qui les modifient par d'ingénieuses associations. Jadis, c'est aux racines, aux feuilles, aux résines que distillent les plantes qu'ils empruntaient leurs parfums les plus suaves ; aujourd'hui, ce sont les résidus de la distillation de la houille, du charbon de terre, qui leur fournissent les plus suaves essences, et ces mêmes résidus, entre les mains des confiseurs, deviennent des saveurs pour les plus délicieux bonbons. Et ce n'est pas tout, ces sorciers — je parle de nouveau des parfumeurs — ont découvert la fameuse « Eau de Jouvence », si vainement cherchée par les alchimistes. Écoutez-les à l'Exposition, dans leur section. Ils crient à tous les passants, et surtout à toutes les passantes, en leur présentant des flacons de liquides couleur d'or ou de rubis, des pots d'onctueuses pommades : Plus de taches de rousseur, plus de peau rugueuse, plus de cheveux blancs, plus de rides, plus de chute de cheveux, plus de maigreur, plus d'embonpoint excessif, plus de vieillesse ! Et ils disent vrai en partie, et ils s'enrichissent. Seulement, les pauvres petits enfants de demain n'auront plus de grand'mères ; ils n'auront plus, pour les gâter, ces bonnes fées aux bandeaux gris qui... Hélas, voilà encore un des mauvais tours du progrès !

Mais, que se passe-t-il donc ? La nuit est sombre, le vent souffle avec tristesse, toutes les lumières vacillent, s'éteignent une à une. Il est dix heures du soir, les fontaines lumineuses viennent de laisser tomber leurs dernières pluies d'émeraudes, de topazes ou de saphirs, oui, les dernières ! La foule s'écoule lente, non pas bruyante comme de coutume, mais silencieuse et comme recueillie. C'est que les almées viennent de danser leurs derniers pas, les ânes du Caire de pousser leur dernier braiement, et que la vapeur, devenue inutile, laisse bruyamment échapper ses derniers jets. Demain, c'est-à-dire dans dix jours, l'immense espace que, pendant six mois, l'univers entier a piétiné, sera morne, désert, abandonné. Au lieu des musiques harmonieuses dont le vent emportait et mêlait les sons, les coups sourds des marteaux retentiront non plus pour édifier, cette fois, mais pour démolir. Ainsi passent les gloires du monde, même les plus éblouissantes. En somme, un astre va s'éteindre laissant dans les esprits un ineffaçable éblouissement, astre auquel nous allons dire un adieu suprême.

XII

Soleil d'hiver. — Feu l'Exposition. — Ce qui arrivera peut-être dans cinquante ans. — Coup d'œil d'ensemble. — Lutte amicale et nationale. — Paris-Babel. — Notre rang dans les arts, les sciences et l'industrie. — Noble émulation. — Notre grande rivale. — Agriculture et horticulture. — L'hydraulique. — Les nations étrangères. — Les récompenses. — Bruits de démolitions. — Paris redevenu lui-même. — Moralités économiques. — Guerre à la guerre. — Ma dernière promenade.

8 novembre 1889.

C'en est fait des beaux jours; c'en est fait aussi de l'Exposition. Déjà l'automne prête au vent ses petites voix sifflantes et plaintives, auxquelles succéderont, avant peu, les grandes rafales désespérées de l'hiver. Les dernières feuilles jaunes s'envolent, tombent, laissant les arbres nus. Les hirondelles sont depuis longtemps parties et les papillons sont morts, tandis que leurs fils, ensevelis comme de petites momies égyptiennes dans des coques bien closes, sommeillent engourdis. L'Exposition a vécu et, de ce bourdonnement humain qui la remplissait à toute heure, il ne reste pas une rumeur, pas même un écho. Toutes ces tentures brochées d'or, tous ces drapeaux flottants, tous ces gazons couleur d'espérance, tous ces jets d'eau lumineux, tous ces bâtiments bondés de merveilles qui ont dépassé en splendeur, en pittoresque, en imprévu, tout ce que pouvait imaginer l'esprit surchauffé d'un conteur de *Mille et une nuits*, ne seront bientôt plus eux-mêmes qu'un souvenir, inoubliable il est vrai.

Oui, dans un demi-siècle, ô jeunes filles, quand votre tête sera branlante, que vos cheveux seront blancs, et que je reposerai depuis longtemps sous la terre qui me porte à l'heure présente, vous raconterez à vos petits-enfants ou à vos petits-neveux groupés autour de votre fauteuil, les grandeurs évanouies de ce 1889 qui sera déjà si loin. Vous aurez vu cent autres merveilles; mais celles d'hier sont certainement si bien gravées dans votre mémoire que rien n'aura pu les effacer. « Dans ce temps-là, direz-vous à vos jeunes auditeurs, en parlant d'hier, on portait de grands chapeaux couronnés de fleurs, des souliers Molière, des ombrelles au manche paré d'un gros nœud de ruban. Dans ce temps-là, une course en voiture coûtait 1 fr. 50; on voyait dans les rues de Paris des représentants de tous les peuples de l'univers, et l'on y parlait toutes les langues. » Et vous raconterez à votre auditoire attentif que vous avez vu construire cette vieille tour Eiffel, qui aura déjà entendu gronder bien des orages, qui sera le seul témoin encore debout des splendeurs que vous évoquerez. Puis, pensives, continuant à re-

garder en arrière et revoyant votre joyeuse jeunesse, vous comparerez le présent au passé.

Mais le présent d'alors, que sera-t-il ? Je ne le verrai pas, pour cause majeure. Cependant, qui sait : un jour, pour appuyer vos récits, peut-être tirerez-vous de votre bibliothèque un recueil jauni de ces promenades, et donnerez-vous à lire à vos auditeurs enfantins une des pages que j'écris aujourd'hui, comme on cite parfois les paroles d'un vieil ami. A cette heure-là, mon nom prononcé fera peut-être tressaillir mon âme dans le séjour où Dieu l'aura reléguée ; elle viendra, légère, impalpable, voltiger autour de vous, et sans que vous vous en doutiez, vous dira merci.

Mes paroles sont mélancoliques, mais douces, car un sourire les éclaire. Comment ne pas songer à l'avenir, à la vanité des choses humaines devant ce grand Champ-de-Mars, hier si bruyant, aujourd'hui si morne, si désert ? Il est l'image de la vie elle-même, si vite éclose, si vite épanouie et si vite fanée, qu'elle semble toujours un rêve à ceux qui approchent de son but final, qui sentent venir l'oubli. L'année prochaine, pas plus tard, en passant devant les grands espaces vides qui s'étendront en face du palais du Trocadéro, en face de l'École militaire et en face de l'hôtel des Invalides, qui de nous, songeant aux splendeurs des mois qui viennent de s'éteindre, ne croira déjà avoir rêvé ?

Mais parlons du présent et essayons de jeter un coup d'œil d'ensemble sur ce qui nous a été montré, d'en présenter à notre esprit un résumé.

Il ne faut pas nous le dissimuler : pendant six mois, du 6 mai au 6 novembre de 1889, nous avons eu journellement sous les yeux le dernier mot dit en toutes choses sur tous les points civilisés de notre terre. Pas une seule branche des arts, des sciences, de l'industrie qui ne nous ait été montrée. Durant six mois, nous avons eu sous les yeux une encyclopédie vivante, parlante, en action, où les exemples étaient visibles, palpables, démonstratifs. C'est par nous-mêmes et non par ouï-dire que nous avons pu juger, et que de connaissances variées nous avons acquises, rien qu'en regardant autour de nous. Notre génération en conservera une indiscutable supériorité sur celle qui va immédiatement la suivre ; elle aura vu rétrospectivement le point de départ de tous les travaux entrepris par les hommes, et, en même temps, leur point d'arrivée.

A côté du gros savoir ainsi conquis, que de petits coins de sciences techniques sont venus nous montrer de nouveaux horizons, augmenter notre bagage de faits, mûrir notre expérience. Et, en cela, je parle de tout le monde, sans exception. Nos mécaniciens, nos ingénieurs, nos fabricants de toutes les catégories, ont pu mesurer ici leur infériorité, là-bas leur supériorité sur leurs rivaux anglais, américains, allemands ou même français. Que de points de géographie, jusque-là obscurs, se sont soudain éclairés dans nos esprits par la vue de cent peuples divers, accourus à notre appel,

et qui nous ont, par cela même, forcés de nous rendre compte de la situation, du climat, des productions des contrées qu'ils habitent. Nous savons à présent ce que valent et représentent nos colonies ; nous connaissons le degré de civilisation atteint par chacune des républiques hispano-américaines ; nous savons ce que nous avons à imiter ou à redouter de nos voisins. Et les peuples d'Orient ! Ce Japon ouvert et cette Chine seulement entr'ouverte, que de faits importants ils nous ont révélés sur eux-mêmes, et comment ne pas croire à un nouvel élan de notre civilisation devant un si grand nombre d'exemples dont tous, il s'en faut, ne sont pas à dédaigner.

Dans les beaux-arts, en peinture, en sculpture, en architecture et en gravure, notre rang est toujours au premier plan, nous pouvons le dire sans être accusé d'orgueil. Dans l'industrie de la soie, nous avons de redoutables concurrents en Chine, dont les patients et laborieux ouvriers maintiennent la main-d'œuvre à des prix d'un bon marché si fabuleux, que nos machines ne peuvent pas encore lutter avec eux. Certes les machines produisent beaucoup et sans relâche ; mais la main de l'ouvrier l'emporte et l'emportera toujours sur elles pour le fini, le goût, la solidité. En agriculture, il faut bien l'avouer, nous sommes un peu en retard sur les Anglais et même sur les Belges, qui, sans travailler plus que nous, font rendre à leur sol un produit presque double de celui que nous tirons du nôtre. C'est que nos cultivateurs, petits propriétaires, ont encore nombre de préjugés nuisibles ; ils sont routiniers par nature, par ignorance, par éducation. Puisse ce qu'ils ont vu leur avoir tant soit peu ouvert les yeux, avoir piqué leur amour-propre.

Notre commerce était ainsi, autrefois ; négligent et routinier, il se laissait sottement supplanter par les Anglais qui, plus hardis, plus calculateurs, prenaient toujours les devants. A l'heure présente, nos vieux ennemis trouvent en nous des émules, parfois des maîtres, et toujours de redoutables rivaux. Mais les Anglais ont une supériorité qui n'est pas à notre portée : ils possèdent 300 millions de sujets alors que nous en possédons 70 millions à peine ; ce qui les porte et les oblige à faire plus grand que nous.

Notre métallurgie, comme procédés, comme outillage, comme exécution des grands travaux, n'a de réelle rivale que celle de l'Angleterre, et c'est à tour de rôle que chacune des deux grandes nations prend l'avance dans cette lutte pacifique et féconde. La grande galerie des Machines, la tour Eiffel, et aussi ces ponts immenses jetés à travers des abîmes, n'ont, pour le moment, rien de supérieur de l'autre côté de la Manche. En horticulture — je passe du fer aux fleurs sans m'inquiéter d'une transition — je crois à une égalité parfaite entre nos artistes et ceux d'Angleterre, de Hollande et de Belgique. Néanmoins nous l'emportons sur un point : la décoration. Il est secondaire, c'est vrai ; mais l'arrangement des expositions florales, du jardin du Trocadéro, avec ses rideaux, ses parterres, ses tapis de fleurs, ne sera jamais surpassé en délicatesse ni en éclat.

Pour la science hydraulique, grâce à M. Bechmann qui, outre ses heureuses applications de la lumière aux fontaines lumineuses, a su organiser le multiple service des eaux à l'Exposition, nous avons lieu d'être satisfaits. Du reste, un peu partout dans cette ville improvisée, journellement peuplée de cent à deux cent mille visiteurs, nos ingénieurs ont fait merveille. Ils ont su assurer le service de l'éclairage au gaz, au pétrole, à l'électricité, approvisionner de vapeur toutes les machines, sans qu'une seule défaillance se soit produite. Le constater, c'est tout bonnement faire leur éloge.

L'Espagne et l'Italie ont surtout brillé par leurs produits naturels, bien que leurs diverses industries soient en notables progrès, celles de l'Italie surtout, dont les maîtres ouvriers et les artistes, ne l'oublions pas, ont été nos guides il y a trois ou quatre cents ans. Des États-Unis, rien à dire; ceux-là sont en tout et pour tout de redoutables rivaux, excepté toutefois dans les produits où le goût a un premier rôle. La race anglo-saxonne fait solide, correct, mais elle ne sait pas se défendre contre la raideur. Elle cherche d'abord l'utile; nous cherchons, nous, à tout rendre harmonieux, gracieux, joli; c'est une de nos qualités, j'allais dire de nos distinctions.

Bien que le nombre de médailles obtenues par chaque nation ne soit pas la véritable mesure de leur mérite respectif, car il faut d'abord tenir compte du nombre de leurs exposants, ces récompenses ont été nombreuses. N'oublions pas que la majorité des nations européennes n'a été ni encouragée ni soutenue par leurs gouvernements, que la date choisie par le nôtre pour cette grande manifestation a offusqués. C'est donc de par leur initiative privée que les artistes et les industriels anglais, russes, belges, autrichiens, etc., sont venus prendre place parmi nous. Ils ont dignement représenté leurs pays, qui leur sauront gré d'avoir conquis des lauriers dans un tournoi international où tous les concurrents, en somme, étaient des maîtres.

Mais les marteaux qui, il y a six mois, retentissaient pour édifier, résonnent aujourd'hui pour démolir. Du soir au matin, la physionomie de Paris va se transformer, se modifier du tout au tout. Les grands courants humains qui, sortis de leurs lits habituels, se dirigeaient vers le Trocadéro, le Champ-de-Mars, l'esplanade des Invalides, vont reprendre leurs anciennes directions. Tous ces chars-à-bancs, si pittoresques d'allures et de formes, qui sont venus en aide aux omnibus pourtant doublés, aux trains multipliés, aux voitures de place, vont disparaître comme ils sont nés, par enchantement. Chinois, Annamites, Japonais, Canaques, Marocains, Pahouins, Javanais, Sénégalais, Américains, Italiens, Norwégiens, Espagnols, Canadiens, etc., etc., vont regagner leurs pays, aller là-bas, par delà tous les monts, toutes les mers et sous toutes les latitudes, parler des merveilles de Paris, de notre chère France. Dans toutes les demeures, aussi bien celles que grille le soleil des tropiques que celles que glace le voisinage des pôles, se dressera désormais une de ces tours Eiffel en miniature dont la petite

industrie s'est emparée, qu'elle a façonnées avec tous les bois, avec toutes les terres et tous les métaux connus. Paris va perdre ses drapeaux, ses banderoles, son air de fête, pour reprendre un peu de la régularité de sa vie passée; vie de loisirs pour quelques-uns, mais de travail assidu, acharné, pour le plus grand nombre. Car, si Paris est par excellence la ville où l'on s'amuse, il est en même temps, et plus excellemment encore, la ville où l'on travaille. Chacun, depuis six mois, a pour ainsi dire changé de métier; or, il va falloir redevenir le vieil homme que l'on a été. On le fera bravement, soyons-en certains, non toutefois sans soupirer un peu, non sans jeter un regard mélancolique vers ce passé éblouissant encore si proche, et qui vient de rentrer brusquement dans l'ombre.

Coûteuse pour le commerce en général, et surtout pour l'industrie, l'Exposition aura néanmoins été une source de fortune pour quelques-uns. Ceux qui se sont chargés de donner à boire et à manger aux vingt-cinq millions de visiteurs du dôme central et de la galerie des Machines ont encaissé de grosses recettes. Les objets de luxe, les mille petites fantaisies d'origine parisienne, auront été, elles aussi, d'un bon rapport. Ne nous dissimulons pas, d'autre part, que cette Exposition, qui nous a tous absorbés, a montré à nos ennemis, aussi bien qu'à nos amis, que nous ne rêvons pas que plaies et bosses, ainsi que l'on voudrait le faire croire. Elle aura donc éloigné les chances d'une guerre, ce fléau menaçant qui, au degré de civilisation auquel nous sommes parvenus, ne devrait plus être qu'un nom, puisque ses férocités ne conviennent plus ni à notre caractère, ni à nos mœurs. Produire et non détruire, tel devrait être le mot d'ordre de toutes les nations, et ce serait le nôtre d'une façon absolue si l'Allemagne n'avait eu la malencontreuse idée d'arracher de notre cœur l'Alsace et la Lorraine.

L'Exposition est fermée depuis deux jours, et, au moment d'écrire le mot *Fin* au bas de la dernière de ces promenades, je suis tenté d'en faire une encore, suprême. Je pars joyeux, je reviens le cœur gros. Combien l'homme, qui édifie si laborieusement, est prompt à détruire, grand Dieu! Plus de fleurs, là-bas, plus d'allées sablées, plus de musiques aux sons étranges! Des camions, des voitures de déménagement, emportant à la hâte des caisses et des ballots. Les palmiers de Nice sont retournés vers les quartiers d'hiver des hirondelles! Allons, c'est bien fini, cette fois; il faut en prendre notre parti. Sur ce, comme les auteurs de jadis, je prie Dieu, chers lecteurs et chères lectrices, de vous tenir en sa sainte et digne garde, et moi aussi.

TABLE DES MATIÈRES

I

Pages.

Ordre et désordre. — Quel itinéraire suivre? — A l'aventure. — La tour Eiffel et les artistes. — Le Champ-de-Mars. — Les républiques de l'Amérique méridionale. — Une vieille rue du vieux Caire. — L'Égypte des pyramides. — Tunis et Carthage. — L'esplanade des Invalides. — Les galeries de l'agriculture et le chemin de fer Decauville..... 7

II

Le palais du ministère de la guerre. — La salle des uniformes. — Les galeries des Beaux-Arts et les esprits chagrins. — La Ville de Paris et son exposition. — Paris souterrain. — Eau claire et eau trouble... 14

III

Au Trocadéro. — Au pied de la cascade antédiluvienne. — Vue d'ensemble. — Le pavillon de l'Administration des eaux et forêts. — Le pavillon de la république Argentine. — Les républiques de l'Amérique du Sud. — Le globe terrestre au millionième.. 21

IV

L'esplanade des Invalides. — Nouvelle visite au palais du ministère de la guerre. — Les pousse-pousse et le ridicule. — Le pavillon des postes et télégraphes. — Le pavillon de l'aérostation. — Le pavillon de l'hygiène. — Les Indes néerlandaises. — Considérations sur les Javanais. — Le théâtre annamite..... 28

V

Chine, Cochinchine, Annam et Tonkin. — Le pavillon de la Guyane et Cayenne. — Le Gabon et le pavillon des colonies françaises. — La demeure d'un ogre canaque. — Bazar tunisien. — Une fantasia. — Le pavillon algérien. — Mets et boissons exotiques. — Fruits des tropiques..... 36

VI

Le chemin de fer Decauville. — Découverte de la tour Eiffel. — Projets d'ascension. — En route. — Voyage en ascenseur. — L'avant-dernière plate-forme. — Les hommes vus de haut. — Retour vers la terre. — Les fontaines lumineuses et leur histoire..... 44

VII

Le palais des Machines. — Notions de mécanique. — Le gaz et l'électricité. — Voyage à travers le monde et l'industrie. — Diamants et carrosserie. — Le parc de l'Exposition. — Les républiques hispano-américaines. — Le Mexique et son palais aztèque. — Les cactus géants. — Le Mexique et l'avenir..... 54

VIII

La verrerie vénitienne.— Le palais des Arts libéraux.— Histoire du travail. — Les époques de l'humanité. — Les montgolfières et les aérostats. — Histoire des voitures. — La chirurgie. — L'électricité..... 63

IX

Sur les bords de la Seine. — L'Histoire de l'habitation. — Coup d'œil sur l'architecture de l'homme et sur celle des animaux. — Types de ruches humaines. — Civilisations disparues. — Petitesse et grandeur de l'homme. — Les affiches à Rome. — Les Esquimaux. — Paris et l'avenir..... 70

X

L'exposition fluviale et maritime. — Un canot enchanté et un pilote sorcier. — Les pompes et leurs œuvres. — Les engins de sauvetage. — La distance supprimée. — Sa majesté le pétrole. — Un panorama. — Voyage aux environs de Reims. — Le champagne, sa préparation et ses usages..... 77

XI

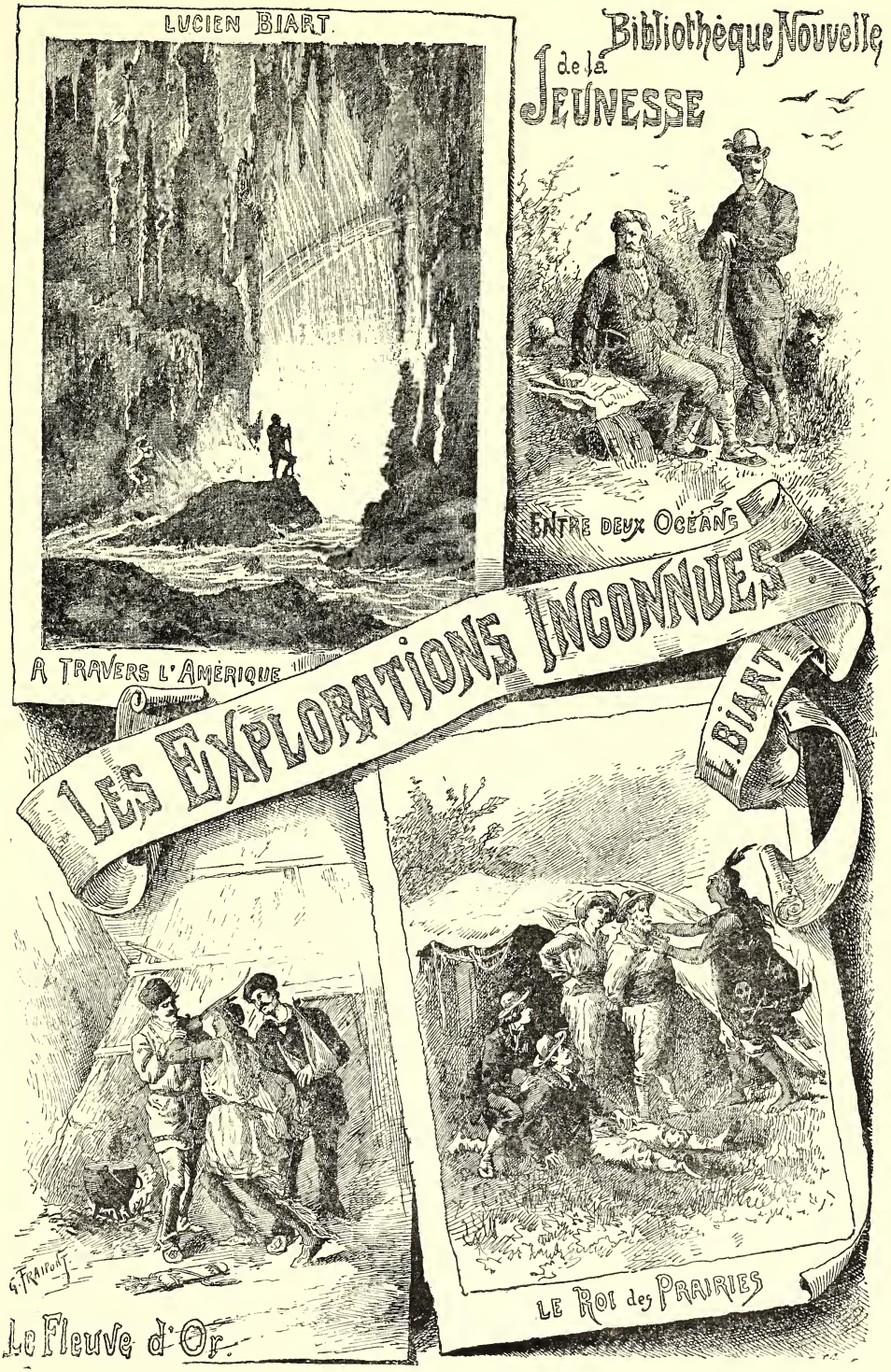
A tort et à travers. — Une machine de cyclope. — Une forge d'il y a cent ans. — Les grandes tapisseries.— La manufacture de Sèvres.— Pêle-mêle de machines. — Les sections étrangères. — Le travail des métaux. — Les orgues électriques. — Les pénitenciers. — Plumes, fleurs et rubans.... 84

XII

Feu l'Exposition. — Paris-Babel. — Notre rang dans les arts, les sciences et l'industrie. — Agriculture et horticulture. — L'hydraulique. — Les nations étrangères. — Les récompenses. — Paris redevenu lui-même. — Ma dernière promenade..... 93

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. HENNUYER, RUE DARCET, 7.

A. HENNUYER, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
47, RUE LAFFITTE, PARIS.



A. HENNUYER, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

47, RUE LAFFITTE, PARIS

BIBLIOTHÈQUE NOUVELLE DE LA JEUNESSE

OUVRAGES DE LUCIEN BIART

A travers l'Amérique, nouvelles et récits. *Ouvrage couronné par l'Académie française.* — 28 gravures hors texte, dessins de F. Lix. — Un beau volume grand in-8° jésus. Prix: broché, 12 fr.; relié toile, tranche dorée, 16 fr.

Édition in-18. Prix : broché, 3 fr. 50.

L'auteur nous promène par tous les endroits les plus pittoresques de l'Amérique: le Labrador, le Canada, le Niagara, San-Francisco, l'île de la Tortue, la Havane, la Nouvelle-Orléans, etc. Pays, fleuves, curiosités de la nature, passent successivement sous les yeux du lecteur. Habitants, mœurs, coutumes, tout est relaté dans ce volume, où à la description des paysages se joint le récit de nombreuses aventures, tantôt comiques et tantôt dramatiques, selon les lieux et les personnages. On ne saurait voyager plus agréablement. (*Le Temps.*)

LES EXPLORATIONS INCONNUES

Entre deux océans, *voyages et aventures.* — Un vol. in-8° grand raisin, illustré de 32 gravures sur bois, dont 15 hors texte. Dessins de F. Lix. Prix: broché, 7 fr.; relié toile, plaque or, tranche dorée, 10 fr.

Édition in-18. Prix : broché, 3 fr. 50.

Entre deux océans fait partie de la série des *Explorations inconnues*, par un de nos plus brillants conteurs, M. Lucien Biart. L'action de ce roman d'aventures se passe dans l'Amérique centrale. A l'élément dramatique se mêle l'élément comique, et on y trouve des types pleins de vie et d'humour, comme ceux de Mathurin et de Bilboquet. (*La Paix.*)

Le Roi des prairies, *voyages et aventures.* — Un volume in-8° grand raisin, illustré de 34 gravures sur bois, dont 14 hors texte. Dessins de F. Lix. Prix : broché, 7 fr.; relié toile, plaque or, tranche dorée, 10 fr.

Édition in-18. Prix : broché, 3 fr. 50.

Dans *le Roi des prairies*, l'auteur nous fait connaître les contrées qu'il a parcourues; ce sont ses propres impressions de voyage qu'il nous raconte en les mêlant à une action dramatique d'un puissant intérêt.

(*Le Moniteur universel.*)

Le Fleuve d'or, *voyages et aventures.* — Un volume in-8° grand raisin, illustré de 35 gravures sur bois, dont 14 hors texte. Dessins de F. Lix. Prix: broché, 7 fr.; relié toile, plaque or, tr. dorée, 10 fr.

Édition in-18. Prix : broché, 3 fr. 50.

Le Fleuve d'or est un roman plein de vie et de mouvement, amusant et instructif comme tout ce qu'écrit M. Biart. On y trouve, mêlés à une action très intéressante, souvent dramatique, de curieux détails de mœurs sur les Indiens, les constructeurs de tertres et les cliff-dwellers.

L'Homme et son berceau. — 18 gravures hors texte, dessins de F. Lix, Scott, Jobin. Carte des continents coloriée, gravée par E. Morieu. Un volume in-8° grand raisin. Prix : broché, 7 fr.; relié toile, plaque or, tranche dorée, 10 fr.

M. Lucien Biart s'est proposé, dans cet agréable volume, de mettre à la portée de tout le monde un peu, mais des femmes et des jeunes filles plus particulièrement, comme il le dit dans sa préface, un grand nombre de notions qui ne se rencontrent guère, pour la plupart, que dans des ouvrages défendus contre les indiscrets par l'appareil assez souvent rébarbatif de la science ou de l'érudition... C'est un bon livre, aussi plein d'enseignements pour le public auquel il s'adresse, qu'il est d'ailleurs élégamment écrit.

(*Revue des deux mondes.*)

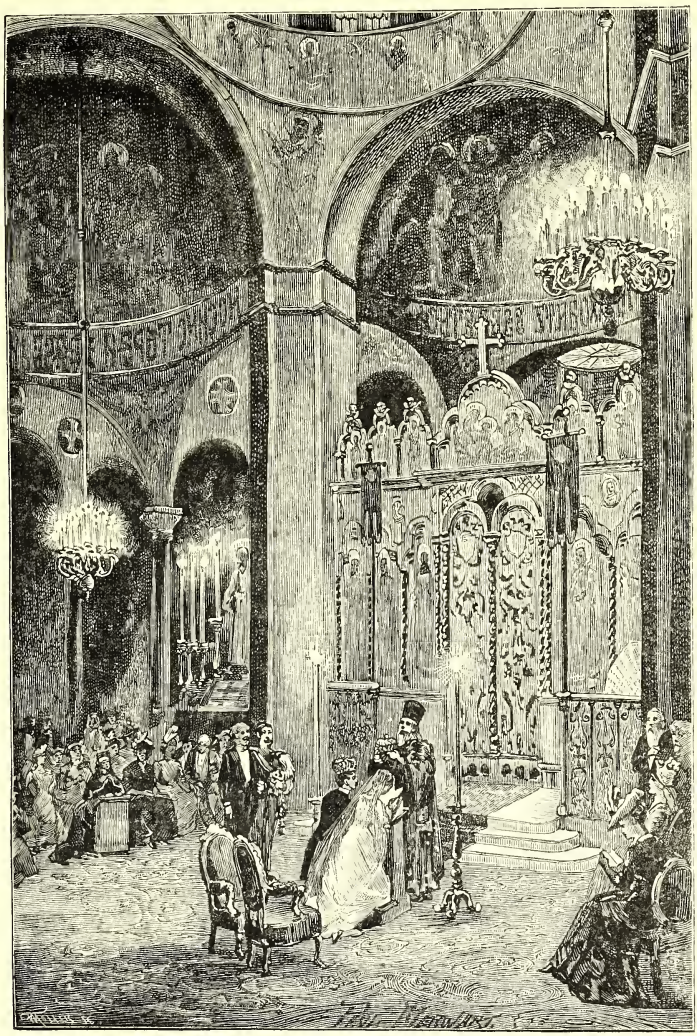
LES AZTÈQUES. *Histoire, mœurs, coutumes*, par Lucien Biart. — Un volume in-8° grand raisin, avec gravures, plan et cartes. Prix : broché, 9 francs.

L'étude de ce peuple si curieux, si bizarre, si injustement dédaigné, est complète, et l'édifice que l'auteur voulait élever à sa mémoire est aujourd'hui construit; les matériaux étaient là, il est vrai, comme le dit M. Lucien Biart; mais encore fallait-il savoir les utiliser, les travailler, les joindre et les assembler avec art, faire œuvre enfin d'architecte, et œuvre originale. Il y a pleinement réussi. (*Revue scientifique.*)

PARIS

PROMENADES DANS LES VINGT ARRONDISSEMENTS

PAR ALEXIS MARTIN



Un volume in-8° écu de 518 pages de texte, avec 44 gravures

D'après les dessins de F. Lix, J. Geoffroy, V. Gilbert, Jean Béraud, Paul Merwart, A. Deroy N. Gœneutte, Touchemolin, H. Laissement, etc.

Et 21 plans coloriés, dressés et gravés par E. Morieu.

Prix : broché, 13 fr.; relié toile, 15 fr. — ÉDITION IN-16. Prix : relié toile, 10 fr.

Les nombreuses gravures hors texte qui illustrent cet ouvrage donnent par leur pittoresque un caractère artistique à cette publication, que tous les visiteurs de notre belle Exposition voudront lire pour y retrouver, sous une forme attrayante, leurs souvenirs et suppléer à l'insuffisance de leur séjour à Paris. Les Parisiens aimeront aussi à suivre l'auteur dans ses pérégrinations à travers la grande ville, dont ils ne connaissent pas toujours les curiosités. Le plan colorié et l'itinéraire qui précèdent chaque arrondissement montrent le côté pratique de cet ouvrage sans lui retirer son caractère de livre de bibliothèque.

DICTIONNAIRE POPULAIRE

ILLUSTRÉ

D'HISTOIRE NATURELLE

COMPRENANT

LA BOTANIQUE, LA ZOOLOGIE, L'ANTHROPOLOGIE
L'ANATOMIE, LA PHYSIOLOGIE, LA PALÉONTOLOGIE, LA MINÉRALOGIE
avec les applications de ces sciences
A L'AGRICULTURE, A LA MÉDECINE, AUX ARTS ET A L'INDUSTRIE

SUIVI DE

LA BIOGRAPHIE DES PLUS CÉLÈBRES NATURALISTES

PAR

J. PIZZETTA

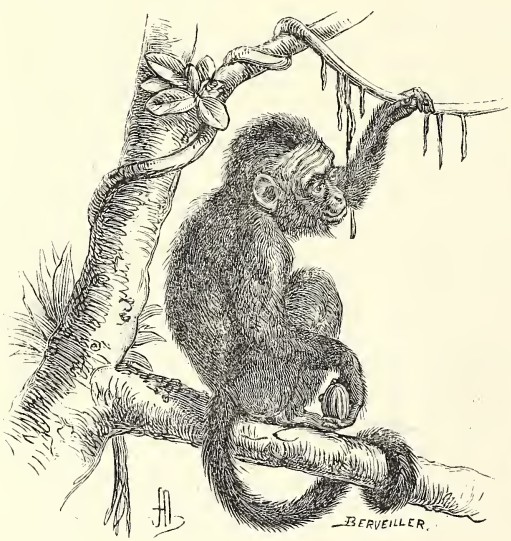
OFFICIER D'ACADÉMIE, LAURÉAT DE L'INSTITUT.

AVEC UNE INTRODUCTION

PAR

M. EDMOND PERRIER

Professeur de zoologie au Muséum d'histoire naturelle.



Un fort volume in-4° à deux colonnes, d'environ 1200 pages et 1300 gravures

Prix : broché, **25** fr. ; relié, **30** fr.

Cet important ouvrage paraît par fascicules de 120 *pages, au prix de* 2 *fr.* 50

HISTOIRE D'UN FORESTIER

Par Prosper CHAZEL

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Un volume in-8° grand raisin. Prix : broché, 7 fr.; relié toile, plaque or tranche dorée, 10 fr.; demi-reliure chagrin, tranche dorée, 11 fr.

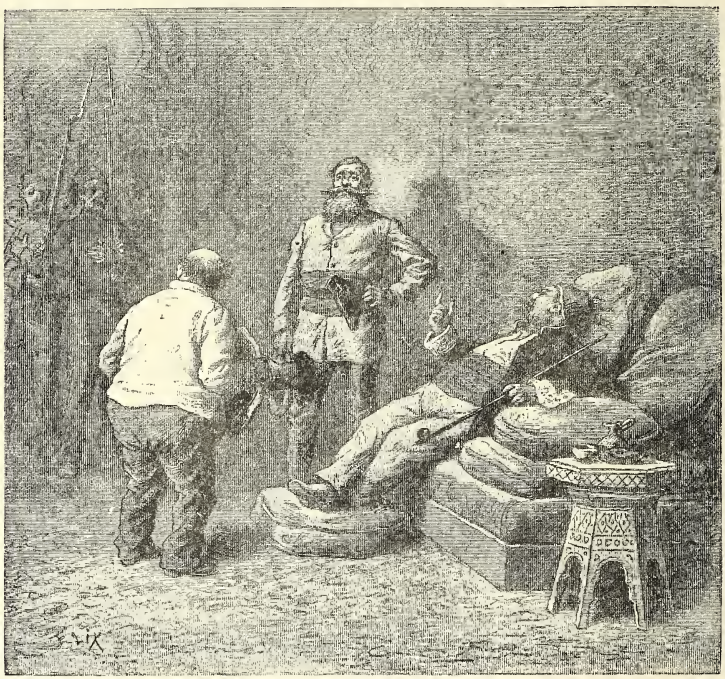
LES MÉMORABLES AVENTURES

DU DOCTEUR J.-B. QUIÈS

PAR

PAUL CÉLIÈRES

Illustré de 125 dessins par F. LIX



Un beau volume in-4°, imprimé en caractères elzéviriens. Prix : broché, 12 fr. relié toile, fers spéciaux, tranche dorée, 16 fr. ; demi-chagrin, tranche dorée, 18 fr. ; reliure amateur, coins et tête dorée, 20 fr.

Si jamais un mortel fut mal nommé, c'est bien ce bon docteur Quiès (repos), dont M. Paul Célières nous raconte la navrante odyssée dans un beau livre in-4°, imprimé luxueusement en caractères elzéviriens et illustré de 125 délicieux et spirituels dessins de M. F. Lix. Entreprendre d'analyser les épreuves et les maux de Quiès dans une course à dos de dromadaire ou d'autruche ; peindre son effroi dans le ballon qui l'enlève à l'improviste ; raconter les tortures que lui inflige Magloire, son intrépide et fidèle domestique, est chose bien impossible ici. Qu'il suffise de dire que *les Mémorables Aventures du docteur J.-B. Quiès* sont appelées à un grand succès. (*Journal des Débats.*)

L'HETMAN MAXIME

SCÈNES DE LA VIE EN UKRAINE

PAR ÉTIENNE MARCEL

NOUVELLE ÉDITION

Un volume in-8° grand raisin, illustré de 34 gravures, dont 16 hors texte, par Paul MERWART.

Prix : broché, 7 fr. ; demi-reliure amateur, genre crocodile, tête dorée, 10 fr.

L'auteur, qui a publié déjà plusieurs remarquables études sur le monde slave, nous transporte aujourd'hui d'abord dans les pittoresques régions du Caucase, puis dans cette belle province polonaise, l'Ukraine, dont les mœurs, la couleur locale, la touche poétique et tendre, les énergiques aspirations, sont reproduites avec une grande exactitude, qui dénote chez l'écrivain la connaissance approfondie de ces contrées, une étude sérieuse et consciencieuse des hommes et des choses du pays.

46e année. BUREAUX : 47, RUE LAFFITTE. 1844-1890

MAGASIN DES DEMOISELLES

JOURNAL LITTÉRAIRE ET JOURNAL DE MODES ILLUSTRÉ

Paraissant le 10 et le 25 de chaque mois.

JOURNAL LITTÉRAIRE

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

MM. LUCIEN BIART, PAUL CÉLIÈRES, ALEX. PARODI, EUG. MULLER, LUCIEN PATÉ, J. PIZZETTA, AUGUSTIN CHALLAMEL, WILLIAM HUGHES, RAOUL DE NAJAC, A. BEAUMONT, LÉOPOLD LALUYÉ, ERNEST GRÉGOIRE, ALEXIS MARTIN, A. THURNER, ETC.

Mmes ÉTIENNE MARCEL, JULES SAMSON, L. MUSSAT, ETC.

Un volume illustré grand in-8° de 576 pages.

JOURNAL DE MODES ILLUSTRÉ

Modes, gravures coloriées et gravures noires, petits ouvrages, tapisseries coloriées, broderie, alphabets en couleur, patrons, musique (piano et chant).

Formant un album grand in-4° de plus de 200 pages.

Le MAGASIN DES DEMOISELLES offre aux mères de famille les plus précieuses ressources. C'est là qu'elles trouvent matière à occuper et à charmer les jeunes esprits qu'elles ont à diriger; c'est là qu'elles trouvent aussi de quoi remplir les heures consacrées aux petits ouvrages de main.

Ce journal, dont la partie littéraire si justement appréciée réunit les noms de nos meilleurs écrivains, **est peut-être la seule des publications de ce genre qu'on puisse mettre entre les mains d'une jeune personne sans en prendre connaissance avant elle.** Cette sécurité suffirait seule à expliquer la vogue dont jouit le MAGASIN DES DEMOISELLES, s'il n'avait tant d'autres titres pour justifier l'estime du public.

Les excellents patrons qu'il donne et qui permettent de reproduire les modèles les plus nouveaux et du meilleur goût, les gravures de modes, les petits ouvrages de genre, les morceaux de musique, forment des annexes à cette publication à la fois artistique et pratique.

Être sérieux sans pédantisme, intéressant et amusant, c'est le but que s'est toujours proposé le MAGASIN DES DEMOISELLES, but qu'il a pleinement atteint, ainsi que le prouve le succès qui l'a couronné.

Ajoutons que cette publication forme, à la fin de chaque année, un beau volume illustré qu'une jeune fille relira toujours avec intérêt, après avoir eu, pendant le cours de l'abonnement, l'agrément d'exécuter les nombreux travaux de dames, patrons et toilettes qui accompagnent chaque numéro.

Cet avantage, que cette publication est *seule* à présenter par sa division en deux parties, qui constituent deux journaux bien distincts, ainsi que les annexes qu'offre le MAGASIN DES DEMOISELLES : gravures de modes coloriées, morceaux de musique, etc., font de ce journal le recueil le plus varié et le plus complet, la lecture par excellence du foyer et de la famille.

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :	Paris.	Départ.	Union.
Edition bimensuelle *avec annexes et modes*.....	15 fr.	18fr.	20 fr.
Edition bimensuelle *sans annexes, ni modes*.....	10	12	14

LES ABONNEMENTS PARTENT DE JANVIER. — Mandat-poste, chèque ou bon à vue sur Paris, à l'ordre de Mme la Directrice du *Magasin des Demoiselles*, ou de M. A. HENNUYER, éditeur-gérant, 47, rue Laffitte, Paris.

Envoi d'un numéro spécimen contre timbre de 15 centimes.

PARIS. — TYP. A. HENNUYER, RUE DARCET, 7.

3/96
MLXL
#11527